

L'IMAGE DU BLANC DANS LA CRÉATION LITTÉRAIRE ANTILLAISE

0.1 Introduction Générale

Le monde antillais est un monde dans lequel l'on retrouve les races différentes. Depuis des années, le monde antillais restait hautement hiérarchisée et raciste. Ce qui fait qu'en réalité, la population antillaise est catégorisé par la couleur de peau.

Il y a trois catégories des personnes avec la couleur de peau différente aux Antilles françaises. Ce sont les Blancs, les Noirs et les Mulâtres. Les gens avec la couleur de peau blanche se considèrent souvent les personnes les plus importantes aux Antilles françaises.

Quand on parle du Blanc, on se réfère surtout à une personne avec la peau européenne ou un homme ou une femme de l'Occident. Historiquement, le Blanc appartient au groupe racial important qui jouit certains privilèges aux Antilles françaises. Les Grands Blancs tels que les descendants des planteurs de l'époque esclavagiste, les fonctionnaires blancs, des professeurs, des affairistes, des zonards, experts en tout genre, les militaires pour ne mentionner que quelques-uns constituent le groupe racial appelés « les Blancs » aux Antilles françaises.

Grâce à leurs propriétés foncières, ces Blancs dominaient économiquement et politiquement les îles françaises. En fait, il exerçaient toujours une influence considérable dans le domaine économique et politique des pays antillais français. Ce qui fait qu'en réalité, les gens qui appartenaient aux groupes raciaux différents, surtout les Noirs devaient entièrement leur survie au Blanc. Le Blanc est devenu ainsi le symbole de la puissance économique et politique dans les îles françaises.

Arowolo (2013) décrit le Blanc comme une personne qui possède des pouvoirs absolues qu'il emploie pour s'assurer non seulement sa puissance économique, mais aussi pour « imposer toutes ses traditions, toutes ses croyances et modes de vie » (p.88). Osawaru (2021) décrit le Blanc comme celui qui exerce une domination nette sur les Noirs à cause de l'infériorité associée à la peau noire. Selon lui :

Depuis l'abolition de l'esclavage le 27^e avril, 1848 dans les Antilles françaises, la population noire affranchie en dépit du fait qu'elle a été admise à la citoyenneté française s'efforce de se libérer de la domination par son homologue blanc parce que ce dernier a continué même jusqu'à l'heure actuelle à détenir les pouvoirs économiques et politiques. (p.14)

Le Blanc est toujours décrit comme personnage raciste. Il ne cache pas son mépris à l'égard des personnes d'autres races aux Antilles, surtout les Noirs. Il considère les croyances, la couleur de peau des Noirs et leurs modes de vie des Noirs d'être inférieures et arriérées. La plupart de temps, toutes les conversations du Blanc dans son «quartier» ne tournent qu'autour de l'infériorité des races dites inférieures et de leur manque d'intelligence. Mokwenye (1988) affirme que le Blanc s'est considéré « appartenant à la race supérieure » et il profite de « sa couleur de peau » et à sa « puissance économique pour opprimer et dénigrer les Noirs » (p.20). C'est de cette réalité que témoignent par exemples les écrivains antillais francophones à travers leurs créations littéraires. Ce qui veut dire qu'il est incontestable que l'histoire de la racialisation aux Antilles françaises reste le phénomène le plus marquant dans la trajectoire sociale, politique et économique du peuple antillais francophones. Osawaru (2021) s'exprime ainsi sur la trajectoire sociale, politique et économique du peuple noir antillais : « Les Noirs antillais souffrent des formes latentes de la ségrégation raciale, de l'assujettissement politique et de la domination économique » (p.64).

L'abolition de l'esclavage en 1848 et la départementalisation des Antilles françaises en 1946 ont donné un sentiment « d'inappartenance » aux Noirs antillais vis-à-vis du pays natal. Ces nouvelles législations, signées à temps différents, doivent permettre les Blancs les maîtres de l'économie et la politique des Antilles françaises. On pourrait donc extrapoler, et cela à juste titre, que le clivage racial est fort présent aux Antilles françaises. Celestine (2010) a soutenu à ce propos que :

Les Antillais, Guyanais et Réunionnais qui peinent à trouver leur place au sein de la société française, souffrent d'être des citoyens « invisibles » alors même que les originaires de ces départements sont présents dans tous les secteurs économiques, et notamment dans les métiers en contact avec le public (p.8).

On peut donc se permettre de croire qu'il existait des formes de racialisation aux Antilles françaises pour bien longtemps. Et cela avait continué de manière ininterrompue jusqu'à présent en Guadeloupe, en Martinique et les autres coins du monde où vit les Antillais noirs. La représentation de l'image du Blanc aux Antilles françaises est faite à travers la création littéraire.

Il nous faut aussi nous poser la question qu'est-ce que c'est que la création littéraire ? La création littéraire est une ruse qui permet de s'approcher, de dire ce qu'il est impossible. C'est aussi un refuge du « ne pas dire », de corriger ce qui est considérée comme des mensonges historiques ou une erreur dû à la malveillance. A en croire Moye et Omonigho (2015) :

Ce mensonge historique a incité certains écrivains à vouloir rédiger des œuvres qui tirent ses thèmes à partir des événements historiques visant à corriger ce qu'ils considèrent une erreur dû à la malveillance. (p.28).

Eweka (2013) s'est mis d'accord avec Omonigho et Moye sur ce point de vue. Il déclare que :

tout ce qu'écrit un auteur caribéen est pour lancer des balles de représailles aux puissances désireuses de heurter sa dignité presque antérieurement écorchée par l'outil propagandiste de la colonisation voire de l'esclavage (p.83).

La création littéraire a pour but de se rendre accessibles à toutes les techniques rédactionnelles, de divers genres parmi lesquelles sont les œuvres de fiction, les scénarios de films, l'écriture de soi (l'autobiographie par exemple), les essais et autres œuvres non-fictionnelles. Grâce à la création littéraire, on contemple l'accentuation d'un compte-rendu assez fiable sur les événements historiquement datés.

Les écrits romanesques, les écrits poétiques et les écrits théâtraux sont des véritables outils, efficaces, voire indispensables pour véhiculer les préjugés raciaux aux Antilles françaises; pour présenter les activités du Blanc, pour protester contre les activités du Blanc et pour éveiller la conscience collective des Antillais.

A travers la création littéraire, les écrivains littéraires antillais mettent passionnément en scène le destin et la tragédie des Antillais, les personnages et les épisodes dramatisent et reflètent la peine et la colère qui bouillonnent dans leurs âmes. Elles révèlent les événements passés et les événements actuels afin d'acquérir la connaissance exacte dont on a besoin pour se définir. En faisant cela, ils préconisent l'émancipation des Antillais du joug économique, socioculturel, psychologique et politique du Blanc et pas leur asservissement.

Pour ce qui est de notre présent travail, nous examinerons le « Blanc » dans trois périodes historiques différentes: précolonial, coloniale et contemporaine. Par la période coloniale, nous nous référons à la période où régnait le système esclavagiste du Blanc. En outre, quand nous parlons de la période coloniale, nous entendons parler de la période de la politique d'expansion pratiquée par le Blanc à l'égard de peuple noir. Cette période se caractérise d'une marginalisation de la population noire. Par la période contemporaine,

nous nous référons à la période de refus du Blanc. L'évocation de ces périodes historiques différentes démontrent que les écrivains antillais francophones se sentent concernés par le déchirement et l'effritement de la société antillaise occasionnés par les préjugés raciaux. Les écrivains antillais se servent alors de leurs créations littéraires comme arme privilégiée de combat à travers lequel ils dénoncent les activités du Blanc.

Pour ce travail, nous nous sommes bornés exclusivement au genre romanesque et au genre théâtral à l'exclusion des poèmes. . Nous excluons le genre poétique car le thème n'est pas suffisamment présent dans les écrits poétiques. Il n'a pas reçu l'attention qu'il mérite de la part des poètes. Nous nous sommes limités aux romans de Salvat Etchart, d'Edouard Glissant, de Maryse Condé, et Patrick Chamoiseau. Pour le genre théâtral, nous nous sommes limités à des pièces théâtrales de Maryse Condé et d'Aimé Césaire. Nous nous baserons sur les textes suivants : *Les Nègres servent d'exemple*, *Le Monde tel qu'il est* de Salvat Etchart, *Le Quatrième siècle* d'Edouard Glissant, *Moi, Tituba sorcière*, *La Migration des cœurs*, *Dieu nous l'a donnée et la Mort d'Oluwémi d'Ajumako* de Maryse Condé et *Texaco* de Patrick Chamoiseau.

Précisons d'emblée que si nos écrivains situent les activités littéraires du Blanc dans la création littéraire et dans les périodes historiques différentes, ils ne les font qu'avec l'intention de libérer le peuple noir de la domination du Blanc, de réhabiliter l'histoire du manque d'intelligence des Noirs antillais et pour éveiller la conscience collective de la société. Une telle fascination se justifie par le fait que, malgré l'Abolition de 1848, les préjugés raciaux et les mauvais traitements des Noirs par le Blanc aux Antilles restent les mêmes.

Pour effectuer ce travail, nous adoptons la théorie postcoloniale et sociologique car, notre travail se préoccupe de faire ressortir dans la création littéraire d'étude les faits

historiques régissant la vie actuelle de la société antillaise. Dans le cadre méthodologique, nous adoptons l'analyse textuelle et comparative. Notre travail vise à un mariage entre les faits historiques et stylistiques de l'œuvre littéraire, ce qui à notre sens encadre le mieux la démarche que nous empruntons dans l'analyse textuelle du corpus.

0.2 Délimitation

Dans un travail de ce genre, une délimitation s'avère nécessaire. Pour ce travail, nous avons choisi de travailler sur deux genres littéraires, un choix qui pourrait paraître arbitraire. Autrement dit, nous nous sommes bornés au genre romanesque et au genre théâtral. Dans le domaine du roman, nous nous sommes limités aux quelques romans de Salvat Etchat, d'Edouard Glissant, de Maryse Condé, et de Patrick Chamoiseau. Dans le genre théâtral nous avons retenu quelques pièces d'Aimé Césaire et de Maryse Condé. En général, nous baserons sur six romans et deux pièces de théâtre. Les textes sont les suivants : *Les Nègres servent d'exemples*, *Le Monde tel qu'il est* de Salvat Etchart, *Le Quatrième siècle* d'Edouard Glissant, *Moi Tituba sorcière de Salem*, *La Migration des cœurs* de Maryse Condé, et *Texaco* de Patrick Chamoiseau. Pour les pièces théâtrales, nous baserons notre étude sur *Dieu nous l'a donnée* et *Mort d'Oluwémi d'Ajumako* de Maryse Condé.

Pour effectuer ce travail, nous délimitons notre travail en trois périodes car, notre travail entend cerner les expériences socio-historiques différentes du peuple Noirs dans les mains du Blanc aux Antilles françaises dans ces périodes historiques. Pour la période précoloniale, nous nous baserons sur les textes suivants : *Le Monde tel qu'il est* de Salvat Etchart, *Le Quatrième siècle* d'Edouard Glissant, *Moi, Tituba sorcière* de Maryse Condé et *Dieu nous l'a donné* de Maryse Condé. Bien que ces créations littéraires ne se situent pas dans la période précoloniale, nos auteurs se contentent de faire des allusions indirectes aux activités du Blanc de l'époque. Pour la période coloniale, quatre créations littéraires

retiennent notre attention. Ce sont *Texaco* de Patrick Chamoiseau, *Dieu nous la donné* et *La Mort d'Oluwémi d'Ajumako*. Ces créations littéraires mettent en scène le système colonial aux Antilles. Pour la période contemporaine, nous prêtons une attention considérable aux textes suivants : *Les Nègres servent d'exemple* de Salvat Etchart et *La Migration des cœurs* de Maryse Condé. A cette période, à travers les créations littéraires, le cri de protestation contre les activités du Blanc chez les Noirs s'est fait sentie le plus.

Telles sont les idées exprimées, reprises et approfondies par les écrivains de corpus, chacun selon son tempérament, sa personnalité artistique et ses choix idéologiques.

0.3 Justification du sujet

Il est à souligner que les préoccupations thématiques dans ces créations littéraires antillaises sont si abondantes et si variées qu'une tentative de vouloir les aborder toutes dans le cadre d'un pareil travail ne serait pas seulement prétentieux mais aussi gigantesque. Et si nous entendons traiter essentiellement le Blanc dans ce travail, c'est pour plusieurs raisons.

Premièrement, le Blanc apparaît comme une figure majeure dans l'histoire antillaise. Les écrivains antillais francophones d'une génération à l'autre ont beaucoup puisé à cette source pour nourrir leurs créations littéraires, d'où la primauté du thème. La presque totalité des écrivains antillais francophones conçoit les créations littéraires comme une arme efficace, voire indispensable pour révéler les activités du Blanc. En évoquant donc les personnages blancs dans les créations littéraires les auteurs antillais cherchent entre autres à révéler leurs activités aux Antilles françaises depuis des années.

En deuxième lieu, ces créations littéraires nous permettent de savoir ce que disent les auteurs antillais, ce qu'ils pensent du Blanc, les reproches et jugement qu'ils portent

sur sa conduite morale, sociale et culturelle. La façon dont les auteurs témoignent ces expériences nous fait revivre quelques effets psychiques du Blanc chez les Antillais et la tension extrême aux Antillais qui s'en suivit. Selon Mokwenye (1986), ces expériences sont « longs et parfois pénibles ». Qu'on l'entend :

Ces passages historiques furent longs et parfois pénibles. Le sort de l'ancien esclave a continué d'évoluer, certes, mais pas sans quelque désenchantement de sa part. Par exemple, l'Abolition de 1848 n'avait guère apporté de changement dans la réalité socio-économique de l'esclave. La société restait, en gros, la même société hiérarchisée, raciste et entièrement dominée par les Blancs. L'ancien esclave était toujours soumis au maître blanc à qui il devait sa survie économique...(p.3)

Les écrivains antillais, parfaitement conscients de ceci nous fait revivre les expériences quotidiens des Antillais par rapport au Blanc dans leurs créations littéraires. Ils observaient et jugeaient le Blanc avec un regard étranger, en adoptant la vision des critiques.

En troisième lieu, le souci de combler un hiatus académique surtout dans le domaine de la littérature antillaise d'expression française. Beaucoup de chercheurs et critiques qu'on retrouve jusqu'ici avaient fait des travaux sur les auteurs qui font l'objet de notre travail, mais on ne trouve guère l'évocation du thème dans les trois genres littéraires en même temps dans leurs travaux. Ils semblent avoir donné un peu d'attention au sujet. C'est ainsi que nous avons choisi d'entreprendre la tâche académique, en gros, de combler cet hiatus.

0.4 Les auteurs et corpus choisis et leur justification

Notre choix de ces auteurs antillais francophones différents s'explique par deux facteurs importants. Le premier facteur est le fait qu'ils sont tous d'origine antillaise à l'exception de Salvat Etchart qui est d'origine basque française, envoyé aux Antilles comme fonctionnaire dans l'administration coloniale française en Martinique. Par conséquent ils se

familiarisaient avec la notion raciste ou la notion erronée de la supériorité du Blanc aux Antilles et dans tous les coins du monde où l'on retrouve les Noirs. Plus important encore, ils se familiarisaient avec les peines, souhaits et les ambitions des Antillais. Le deuxième facteur est le fait qu'il y a une convergence dans les thèmes traités et l'approche littéraire de nos auteurs sur le corpus. A travers leurs œuvres, si différentes soient-elles, se retrouvent les mêmes thèmes : émasculatation du Blanc, difficulté d'édifier l'avenir avec lui, virulence des préjugés de couleur, misère morale et économique, deuil. Ces auteurs élaborent dans leurs œuvres ce que Baudot (1977) appelle : « une mythologie historique proprement antillaise qui puisse récupérer tout le passé antillais » (p.171). Il faut comprendre le terme « mythologie » non pas dans sa signification antique, mais dans les évocations symboliques qui révèlent des images et des événements du passé. Les textes du corpus explorent l'Histoire antillaise. Toumson (1982) précise l'engagement des textes ainsi :

A lire les œuvres littéraires antillaise d'expression française, il semble qu'elles aient pour préoccupation commune d'évaluer, chez le sujet qu'elles mettent "en situation", un certain « sentiment » de l'homme. Méditant sur la manière dont celui-ci vit son rapport à l'histoire, elles décrivent les propriétés d'un tel monde d'intelligibilité historique, en le rapportant au contexte historico-social (p.63)

Finalement, l'examen de la représentation des Blancs et des faits historiques par les écrivains littéraires antillais, permettra de voir dans quelle mesure les créations littéraires contribuent à la sensibilité des gens sur la réalité antillaise.

0.5 L'objectif de la recherche

L'objectif de l'étude s'articule autour de trois objectifs principaux. En premier lieu, nous essayerons de montrer, à travers la création littéraire, l'impact du Blanc aux Antilles françaises à travers des siècles différents dans l'histoire des Antilles françaises. Dans un deuxième lieu, nous examinerons la nature des rapports sociaux qu'existe entre le Blanc et

la population autochtone (les antillais noirs) dans les îles françaises, les sociétés hiérarchisées. Ce sera alors l'occasion pour nous de nous pencher sur le complexe d'infériorité et la problématique du racisme blanc. Enfin, notre dernier objectif sera consacré à démontrer à quel point la population autochtone refuse de se soumettre à la domination et exploitation du Blanc aux Antilles françaises.

Nous souhaiterions que ce travail constitue un point de départ pour les chercheurs qui s'intéresseront à l'image du Blanc dans les œuvres littéraires aux Antilles françaises.

0.6 L'Approche méthodologique

Toute étude littéraire écrit Iwuchukwu se dote de toute une diversité d'orientations et méthodologiques visant à faciliter l'analyse d'une variété de textes. Elles sont nécessaires pour mener à lieu une thèse ou un mémoire. Autrement dit, chaque recherche a une méthode qui est apte à répondre aux exigences de ses études.

Chaque recherche a une méthode qui est apte à répondre aux exigences de ses études. C'est pour cela que nous adoptons une méthode d'approche essentiellement plurielle, car notre étude entend cerner les différents aspects du problème sans autant tomber dans l'éclectisme. Mais avant tout, nous avons mené de front, dans notre étude, une analyse textuelle et comparative. La méthode d'approche textuelle est d'importance pour cette étude car elle nous permettra de cerner notre sujet de plusieurs points de vue différents car nous estimons fort louable d'aborder notre sujet selon l'optique la plus large possible. Cette méthode d'approche répond aux différentes personnalités artistiques, différents tempéraments, différents idéologies et différents styles de nos auteurs dans les créations littéraires. Aussi, nous avons mené de front, dans notre étude, une analyse comparative car elle nous permettra de souligner les points et les divergences dans les perspectives et les

options choisies par nos auteurs. Enfin, nous nous référons à un critère d'étude particulier – selon le biais négro-antillais.

0.7. L'Approche théorique

La théorie postcoloniale et celle de sociologique ont été adoptées dans l'analyse de notre travail. Notre travail vise à un mariage entre les faits socio-historiques et idéologiques de l'œuvre littéraire.

La théorie postcoloniale apparaît comme une théorie qui traite l'histoire antérieure du peuple en vue de comprendre son présent. La théorie affirme que les connaissances, les courants de pensée ou les valeurs d'une société sont liés à une situation historiquement contextuelle. Pour les théoriciens comme Max Jean, les événements du passé doivent être étudiés en eux-mêmes, et surtout dans leur liaison avec leurs conditions historiques propres.

La théorie sociologique se préoccupe de faire ressortir dans les créations littéraires les faits historiques régissant la vie actuelle d'une société. La théorie sociologique est d'importance pour ce travail car elle révèle des faits sociaux au contexte historico-social. De surcroître, la sociologique peut être décrite comme une approche méthodologique qui permet de traiter l'histoire antérieure du peuple en vue de comprendre son présent. En effet, tout texte a des empreintes indélébiles de la société, et suivant cette ligne, le texte est l'enjeu essentiel de la sociocritique et elle privilégie dans les mots d'Oguntola (2017) : « le discours social qui s'y engage » (p.176). Dans son œuvre, elle nous explique explicitement ce que cette approche méthodologique représente. Elle affirme que :

Cette description du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point

que la sociocritique innove en apportant des prépositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte. [...] en ce sens que le texte produit un sens nouveau, transforme le sens qu'il croit simplement inscrire, déplace le régime de sens, produit du nouveau à l'insu même de son auteur ; tout le non-dit, l'impensé, l'informulé, le refoulé entraînant des dérapages, des ratés, des disjonctions, des contradictions, des blancs à partir desquelles un sens nouveau émerge. [...] Ces trois éléments : le roman comme forme clé de la constitution de l'imaginaire sociale, comme lieu spécifique de l'inscription du social et comme production d'un sens nouveau ont été à la base du questionnement sociocritique des années soixante (p.177).

Dans *La théorie littéraire*, Wellek et Warren (1971) nous font comprendre l'indissolubilité de la société et les œuvres littéraires. Ils s'en expliquent ainsi : « la littérature représente la vie », et la « vie » est dans une très large mesure, une réalité sociale» (p.129).

Suivant ce courant, nous pouvons conclure qu'avec l'approche sociologique, rien n'est laissé au hasard : l'histoire, la langue, la religion, l'économie, la culture. Tous ces éléments sont mis sur le devant pour mieux interpréter les influences des textes littéraires sur les faits sociaux.

Notre travail vise à un mariage entre le fait littéraire et les faits historiques du passé d'une part et, d'autre part le fait littéraires et les faits historiques contemporaines car, le fait littéraire côtoie étroitement les discours historiques. Selon Lirus (1979), les écrivains sont conscients que l'histoire des îles françaises est « celle d'un passé esclavagiste et colonial» (p.15). Les écrivains antillais pour cerner l'histoire de la société antillaise font appel au passé car, ils croyaient que le passé peut éclairer les luttes de l'avenir et aider à la compréhension et à la maîtrise de certaines situations présentes. Max Jean, cité par Mokwenye (1986) fait des clarifications sur ce que l'historicisme représente à cet égard :

La connaissance du passé peut éclairer les luttes de l'avenir et aider à la compréhension et à la maîtrise de certaines situations présentes (...). L'histoire a déjà maintes fois placés

(les Antillais) dans des situations analogues sinon identiques à celle du passé (p.31).

Précisions d'emblée que si nos écrivains situent leurs créations littéraires dans le passé et le présent, ils ne le font qu'avec l'intention de révéler les activités d'un groupe racial qui se considère supérieur à d'autres groupes raciaux. Ils écrivent comme « les témoins oculaires » pour emprunter les mots d' Ajah (2016). Maryse Condé (1977) essaie de démontrer le rôle des créations littéraires à cet égard :

Tout roman antillais comporte une séquence sur l'esclavage traitée selon le tempérament de l'auteur sur le mode pathétique ou vengeur. Certains écrivains vont jusqu'à le reconstituer intégralement en s'appuyant sur des connaissances d'historien. Aucun n'y demeure indifférent. Cette hantise du passé n'est pas stérile. Souvent, l'auteur croit trouver dans le passé l'image du présent. Il prétend prouver que son peuple souffre encore ou du moins ne s'est pas tellement éloigné de sa condition initiale. Le rappel historique se double alors d'un propos politique (p.15).

Pour cela, Condé a vu juste dans la mesure où la théorie d'historicisme est tout l'immersion de l'univers socio-historique dans les créations littéraires par l'entremise des personnages, des temps différents et des espaces mis en scène. Pour elle, quel que soit la nature d'une création littéraire, il est indissociable des faits historiques. Cette approche théorique répond aux différentes périodes historiques, différentes catégories des Blancs, différents tempéraments, différents points de vue des Noirs et différents styles d'écrits de nos écrivains.

0.8. La repartition du travail

Pour bien mettre en évidence notre approche et pour répondre aux objectifs que nous avons soulignés ci-dessus, notre travail serait divisé en trois grandes parties. La première partie intitulée «Le Blanc à l'ère précoloniale » nous permettra d'abord d'étudier l'aperçu

historico-littéraire du Blanc, les activités du Blanc aux Antilles et puis les conséquences de l'invasion du Blanc aux Antilles.

La deuxième partie de notre travail, intitulée « Le Blanc dans la création littéraire antillaise coloniale » est divisée en trois chapitres. Le premier chapitre est intitulé les Noirs vus par les Blanc. Le deuxième chapitre est consacré à l'étude du Blanc vu par les Noirs et finalement l'hypocrisie du Blanc constitue le troisième.

La troisième partie, intitulée « Le Blanc dans la création littéraire antillaise contemporaine » fait une analyse de la portée du Blanc aux Antilles. Elle étudie aussi la résistance du Blanc à travers l'écrit. Nous étudions aussi, dans cette partie les personnages protestataires dans les romans à l'étude

Notre travail se termine avec une conclusion générale qui nous permet de mieux saisir « le tout » de notre sujet. En guise de conclusion nous examinerons l'impact du Blanc et l'apport des créations littéraires à la sensibilisation des excès du Blanc aux Antilles françaises. Ainsi, nous examinerons jusqu'à quel point les créations littéraires ont contribué à l'élucidation des maux et des injustices perpétrées par les Blancs. Autrement dit, la conclusion examinera jusqu'à quel point l'on peut dire que les créations littéraires avaient réalisé les objectifs avoués d'être un refuge « de ne pas dire », de corriger ce qui est une erreur dû à la malveillance en vue de jeter un regard prometteur vers l'avenir des Antilles françaises.

PREMIERE PARTIE : LE BLANC À L'ÈRE PRÉCOLONIALE

Chapitre Un : L'image du Blanc aux Antilles françaises dans les créations littéraires antillaises françaises

Dans un travail comme celui-ci, il convient de commencer par la mise en scène du thème « Le Blanc » dans les créations littéraires différentes. Grâce à l'étude des points de vue différents des écrivains et des chercheurs dans le domaine de la littérature antillaise, nous serons mieux placés pour comprendre non seulement le Blanc mais aussi ses activités aux Antilles. Selon Mokwenye (1994) :

La création littéraire implique forcément en fin de compte, un écrivain qui écrit et un public capable de lire ce qui a été écrit par l'écrivain. Ce qui veut dire que tout écrivain, avant de poser son style sur le papier, a déjà à l'esprit une idée du public visé, auquel est destiné l'œuvre en question (p.95)

Suivant le commentaire de Mokwenye nous pouvons mieux comprendre l'importance attachée au style et au thème dans la création littéraire. Le Blanc, il faut le dire, est l'un des thèmes les plus figurants et évoqués dans la littérature antillaise d'expression française. Il connaît un retentissement très grand chez les romanciers, poètes et dramaturges antillais contemporains qui l'ont évoqué de façons différentes dans leurs créations littéraires. Une telle fascination pour l'évocation du Blanc se justifie, entre autres, par les injustices, l'exploitation, la misère sociale et morale, les atrocités que les Antillais en particulier et les Noirs en général ont dû endurer entre les mains des Blancs au fil des années.

Bien que ce thème ait longtemps retenu l'attention des auteurs antillais du siècle précédent, il se manifeste toujours de manière ininterrompue dans les créations littéraires des auteurs

antillais contemporains. Bien que certains critiques littéraires aient longtemps fait du sujet l'objet d'études et analyses, nous avons intérêt à y revenir, non pas sur les mêmes, certes, mais sur ceux, moins bien connus, peut-être, qui écrivent, avec courage et conscience les activités du Blanc. Quatre romanciers, quatre poètes et quatre dramaturges retiennent notre attention ici.

Le premier écrivain littéraire d'origine antillaise francophone qui s'est servi de la création littéraire comme arme privilégiée du refus du Blanc, à travers lequel il condamnait la domination et l'hypocrisie du Blanc est René Maran. En tant que fonctionnaire dans l'administration coloniale à Oubangui-Chari, dans l'Afrique Centrale actuel, Maran a pu se familiariser avec les peines et les souhaits des Noirs d'une part et le système oppressif et l'hypocrisie du Blanc à l'autre.

Bien qu'écrit dans un milieu culturellement différent, le roman de Maran, *Batouala véritable roman nègre* (1921) mérite d'être rattaché à l'écrit antillais étant donné que les points soulevés dans l'œuvre ne couvrent non seulement les Noirs en Afrique, mais tous les coins du monde où s'établissent des communautés des Noirs, où se manifestent la suprématie blanche, au gré d'une histoire. Dans le roman, Maran nous présente la terrible vérité que le Blanc cachaient au monde entier. Il s'est permis de dépouiller tous les préjugés qu'avaient pu lui insuffler son éducation occidentale, son enfance bordelaise et sa carrière de fonctionnaire.

Dans le roman, Maran nous présente, et pour la première fois en littérature, la révolte et l'indignation des Noirs à travers son héros devant les méfaits du Blanc. Le protagoniste du roman, le chef Batouala, nous dit ce qu'il pense du Blanc :

Notre soumission, reprit Batoauala, dont la voix allait s'enfiévrant, notre soumission ne nous mérite leur bienveillance. Et d'abord, non contents de s'appliquer

à supprimer nos plus chères coutumes, ils n'ont eu de cessé qu'ils ne nous aient imposée les leurs. Ils n'y ont, à la longue, que trop bien réussi. Résultat : la plus morne tristesse règne, désormais, par tout le pays noir. Les Blancs sont ainsi faits que la joie de vivre disparaître des lieux où ils prennent quartier. (19).

L'on perçoit, par le truchement de ceci que Maran cherche à démontrer que contrairement au mythe « Nègre-grand-enfant », « irreflèchi », « inconscient » et « insouciant » des indigènes noirs, ces derniers sont aussi de bons raisonneurs que leurs défameurs blancs ; qu'ils sont une fine observateur et des critiques avertis du comportement de ceux qui prétendent les apporter la civilisation, qu'ils ont eux aussi leur mot à dire au sujet des « porteurs de la civilisation ». Il affirme que :

A présent les Nègres n'étaient plus que des esclaves. Ils n'avaient rien à espérer d'une race sans cœur. Car les "boundjourns" n'avaient pas de cœur. N'abandonnaient-ils pas les enfants qu'ils avaient des femmes noires ? (...) Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. On avait cru longtemps qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait, on les respectait, on les vénérât à l'égale des fétiches. Mais il avait fallu en rebattre. Aussi faciles que les femmes noires mais plus hypocrites et plus vénales, elles abondaient en vices que les dernières avaient jusqu'alors ignorés. (99).

Ainsi, on voit du point de vue des Bandas les griefs qu'ils ont contre les Blancs et leur « mission civilisatrice ». Pour eux, cette mission n'est qu'une farce : une véritable entreprise d'exploitation et de spoliation échontées.

Mayotte Capécia cofiait naïvement ses impressions et sentiments à l'égard du Blanc avec une franchise souvent désarmante dans son autobiographe légèrement romancée *Je suis martiniquaise* (1948). Le roman nous aide à mieux comprendre l'obsession des Antillais, surtout des femmes à l'égard du Blanc à une époque où le destiné de l'île devait être définie et pour longtemps. Il nous renseigne aussi sur l'habitat, le délabrement de certains quartiers, sur les tensions entre le Blanc et ouvriers agricole.

La héroïne, comme l'auteur, est une femme de couleur affligée d'un tragique sentiment d'infériorité. Elle accusait le Dieu chrétien d'avoir créé un déséquilibre qui la privait toujours de l'estime de soi. Apprenant qu'une de ses grand-mères était blanche, Mayotte Capécia l'accusait d'avoir commis une erreur par son choix d'épouser son grand-père, un Noir. Alors, elle s'efforçait inconsciemment d'effacer cette erreur commise par sa liaison sexuelle avec des hommes blancs :

Je songeait aussi à cette grand'mère que je n'avais pas connue et qui s'était morte parce qu'elle avait aimé un homme de couleur, un martiniquais. Moi, qui pensais toujours à monsieur le Curé, je décidai que je ne pouvais jamais aimer qu'un Blanc, un Blanc aux yeux bleus, un Français. (59).

Ne pouvant pas satisfaire au désir brûlant d'avoir monsieur le Curé qu'elle aimait de tout son cœur, Mayotte Capécia décidait de tourner à nommé André, un homme blanc qui travaillait comme officier, après avoir rejeté Horace, un Noir. Elle a remarqué que : « André était-il beau ? Tout ce que je sais , c'est qu'il avait des yeux bleus, des cheveux blonds, le teint pâle et je l'aimais'' (147).

Malheureusement, sa liaison sexuelle avec André, le Blanc se terminait en regret. Le Blanc l'a engrossait et puis l'abandonnait cyniquement pour épouser une femme de sa race. Si dure qu'ait été la leçon, le mal est tel qu'il est irréparable.

Mayotte Capécia dans un autre roman intitulée *La Nègresse blanche* (1950) s'attaquait au problème du complexe d'infériorité des Antillais pendant des siècles. A travers le personnage nommé Isaure, l'auteure nous montrait un personnage obsédé avec la même ambition que Maryse Capécia dans le roman précédent : une liaison sexuelle avec les Blancs.

L'on trouve dans le roman qu'Isaure prêtait aux Noirs tous les vices. Elle décrivait Blanchard, l'un de ses prétendants noirs comme un « sale Nègre ». Quant à sa servante Lucia, elle était décrite comme « une garce qui a le feu au déié ». (p.36). Cette servante était à ses yeux : « pire qu'une chatte en chaleur » (p.36). On voyait ainsi qu'une telle femme ne pouvait qu'adorer les Blancs de toujours, elle souffrait du problème de complex d'infériorité. Elle avait même la considérait comme un signe de promotion d'entrer dans une liaison sexuelle avec un Blanc mais la jugeait ridicule et prétentieuse de la faire avec un Noir :

S'il me fait une seule fois l'amou' je lui 'este ai fidere pou' la vie, (...). Je ne couchai plus jamais avec un aut' et su'tout pas avé un de ces sales neg' qui sont vicieux comme des chats. (p.54).

Par le truchement de ses histoires, l'on voit comment Mayotte Capécia a traduit la réalité antillaise, sans la farder, d'avoir montré la complexité du monde antillais et l'importance des nuances de peau et les haines qu'elles suscitaient.

La création littéraire de Michèle Lacrosil notamment *Sapotille et le Sereine d'argile* (1960) et *Cajou* (1961) comme *Je suis martiniquaise* de Mayotte Capécia nous présentaient non seulement des Antillaises qui sont victimes de complexe d'infériorité, mais aussi des Blancs légères. Le but est de mettre en scène les conséquences psychologiques de discrimination raciale aux Antillais.

Dans le roman *Sapotille et le Sereine d'argile* (1960), l'auteure nous présente son héroïne, une Noire qui était un objet de ridicule entre les mains de son professeur de classe, une femme blanche. Le seul crime qu'elle a commis était sa peau de couleur. Elevée dans une institution là où on a des jeunes créoles blanches, des métropolitaines, des mulâtresses dans la même classe, le talent et l'intelligence de Sapotille n'étaient ni reconnus ni

recompensés. Pour toute gratification, elle ne recevait de son professeur de classe que coups de pied et injures. L'auteure souligne le sort de Sapotille ainsi :

Cette fille, c'est un monstre, affirmait souvent Sœur Scholastique. Je consentis que j'avais l'âme aussi noire que les religieuses le disaient. Dieu le père avait créé une petite fille qui déparaît son œuvre. LES AUTRES étaient des rouges nécessaires à l'harmonie de l'univers et témoignaient que l'œuvre du créateur était bonne. L'univers et le pensionnat de Saint-Denis— n'avaient que faire des gens de mon espèce. Cette nuit-là, dans les intervalles d'un sommeil agité, je me suis demandé si ceux qui me ressemblaient savaient comme moi qu'ils étaient de trop. (46).

Le sort de Sapotille représente, aux yeux de l'auteure celui des indigènes guadeloupéennes dans une société si hiérarchisée. Les indigènes noirs sont vus par des Blancs comme les gens appartenant à une race inférieure et objet exploitable à être méprisé et maltraité.

C'est par le truchement de liaison sexuelle de Sapotille avec Patrice, le beau docteur blanc que l'auteure nous fait observer les cloisements raciaux de la société guadeloupéenne. A travers ce même personnage, l'auteure nous fait aussi comprendre les actes brutales de ceux qui se croyaient supérieurs aux Antillais noirs. Patrice abandonnait Sapotille alors même qu'elle attendait un enfant de lui. Elle ne pouvait pas expliquer pourquoi elle était si abandonnée à sa triste sort par un homme qui prétendait qu'il l'aimait. L'auteure nous décrit sa situation ainsi :

Comment leur faire approuver ma joie ? Non, cet enfant ne vivrait pas. Non, je ne voulais pas de petite fille qui lirait dans son livre d'histoire : " Nos aïeux les Gaulois portaient la braie et le sai et qui ouvraient ensuite les yeux sur un monde partagé, races, castes ennemies ! Alors, il lui faudrait apprendre que Patrice aussi se trouvait de l'autre côté de la barrière ; il lui faudrait reviser seule les notions acquises, s'interroger, s'accuser, regretter la franche et impossible ségrégation. Je ne voulais pas d'enfant modelé par un climat (p. 236).

Cette citation, volontiers longue, permet de saisir toute l'ampleur et toute l'horreur que Michelle Lacrosil a attribué à la mentalité des Blancs. Ces derniers se croyaient supérieures à les races d'autres. L'auteure semblait lancer des attaques les plus féroces au sentiment de la supériorité que l'on puisse trouver chez les Blancs dans la littérature antillaise contemporaine.

L'essentiel, pour Michele Lacrosil par l'évocation du thème, entre d'autres était l'égalité des droits, la réhabilitation de la mentalité des Antillais, la disparition de racisme et la suprématie blanche aux Antilles françaises qui constituent la fondation d'une société réelle.

Le Blanc constitue un thème majeur dans les romans de Joseph Zobel. Dans *La rue cases-nègre* (1974), le Blanc est accusé d'être l'architecte de la misère socio-économique dans les communautés antillaises. D'abord les indigènes sont dépouvés par le Blanc de toutes ressources qui peuvent leur permettre d'achever la grandeur économique dans leurs propres îles. Les structures socio-économiques mises en place par le blanc sont celles qui les contraignent à une vie misérable, celles qui les rendent incapables de faire pour eux-mêmes tout ce qu'ils font pour le Blanc. On retrouve dans le roman des Noirs qui sont appauvris et dégradés, un peuple qui fait le travail assidu afin de satisfaire le Blanc, un peuple qui mène une vie apparemment sans but. Zobel révélait cette réalité ainsi :

Ceux de la rue cases-nègres et de petit Bourg, tels des forçats ; trimaient et s'épuisaient au profit de l'espèce des békés, (...). Tandis que ceux de la Route Didier formaient une catégorie dévouée et cultivant avec dévotion la manière de servir les békés. (254)

Pour briser cet éteignoir, Zobel maintient que l'univers antillais devait prendre l'instruction scolaire au sérieux car c'est là qu'on peut trouver le seul moyen de soustraire la population paysanne à cette misère morale et économique qu'il fait face, de mettre fin le travail dur

qu'ils dispensaient dans les champs des propriétaires blancs où ils ne recevaient que des salaires qui sont si minables.

L'évocation de *l'image du Blanc dans la créations littéraire* ne s'est pas cependant limitée aux seuls romanciers antillais, en effet, on peut la retrouver aussi dans les écrits poétiques des poètes antillais. Chacun selon ses propres dispositions et ses dons d'écrivains a évoqué ce phénomène dans leurs écrits poétiques. A travers les poèmes, les poètes antillais francophones s'engageaient à la condamnation des iniquités commises par les Blancs contre les Noirs antillais et, à la lutte de l'impérialisme blanche. Il est important de souligner que la plupart d'écrivains antillais francophones étaient d'abord poètes avant d'être romanciers ou dramaturges. Les poètes antillais tels que Aimé Césaire, Léon Damas, Alfred Mélon-Dégras, Yves Padoly, Georges Desportes, J.Hyrard pour ne mentionner que quelques-uns, à titres différents, ont jetté leur regard pour le Blanc en évoquant son impact dans leurs écrits littéraires. Les poèmes d'Aimé Césaire *Cahier d'un retour au pays natal* (1983), *Le Silence* (1975) d'Alfred Melon-Dégras retiennent notre attention ici.

Dans *Cahier d'un retour au pays natal* (1983), Césaire a commencé à aborder progressivement les problèmes propres aux Antillais en particulier et aux Noirs en général. Ce long poème est un douloureux examen de conscience dans lequel tous les Noirs reconnaissent leur propre drame. C'est une confession lyrique issue des tourments personnels de l'auteur et de ses angoisses à l'égard du Blanc. On a noté aussi dans ce poème que Joachim Paulin (1977) décrit comme « la première manifestation révolutionnaire de l'humanité noire » (p.59), que Césaire a mis en scène les méfaits et les iniquités du monde blanc perpétrés sous couvert de leur mission civilisatrice. Selon lui :

une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres
ouvertes d'angoisses désaffectée, une vieille misère
pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux

silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité
de notre raison d'être (26).

Cette description a donné des raisons de l'apartheid qu'on a retrouvé chez les Antillais : « un(e) foule qui ne sait pas faire foule » (p.26), un peuple qui ne témoigne pas des lutteurs malchanceux, mais plutôt témoigner ou magnifier seulement les héros blancs tels que Belain d'Esnambuc. Cette attitude est l'un des tares semé par le Blanc dans le cœur et mentalité des Antillais noirs à travers l'éducation qu'il les offrait.

Fort de son rigoureux et pénible examen de ces choses aux Antilles françaises et chez ses compatriotes, le poète antillais, à travers ses écrits, a rejeté toute la tentation aliénaire et domination raciale aux Antilles françaises. Il est devenu ainsi le porte-parole véritable et aussi le prophète de son peuple, de sa race et de tous ceux qui ont été victimes de l'injustice et l'exploitation économique perpétué par le Blanc. Selon lui : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la voix libérée de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ». (p. 22)

De pareille déclaration a démontré que Césaire est un écrivain engagé. Il est soucieux non seulement d'affirmer la dignité des Noirs et leur égalité avec les autres races, mais aussi de mettre en relief des abominables traitements subies par les Noirs dans les mains du Blanc. A en croire Breton (1947), cette œuvre de Césaire est le souvenir ancestral des abominables traitements des Blancs. Il dit :

Il y a l'esclavage et ici la plaie se rouvre, elle se
rouvre de toute la grandeur de l'Afrique perdue, du
souvenir ancestral des abominables traitements
subis, de conscience monstrueux et à jamais
irréparable dont toute une collectivité est victime
(p.59).

On reconnaît dans les poèmes d'Alfred Melon-Dégras le regard que porte le poète sur le Blanc. En tant qu'un écrivain engagé, il s'est servi de ses poèmes comme de véritables

armes de critiquer des excès du Blanc chez les indigènes noirs. Il s'est servi aussi de ses poèmes pour satiriser ses compatriotes. Il met lucidement trois vers douloureux, critiquant sans merci les iniquités des Blancs aux Antilles: « Ils sont sevrés la terre de la sève nouvelle. Ils ont tramé l'indépendance impossible. Et la dépendance insoutenable » (p.76).

Dans son recueil de poème *Le Silence* publié en 1975, Alfred Melon-Dégras a satirisé ses compatriotes d'intolérable silence aux activités néfastes des Blancs :

Puisque tu claironnes la gloire de tes oppresseurs,
de tes agresseurs,
puisque tu donnes les verges pour qu'on te flagelle
(...)
qui ai-je à te dire,
O mon amie de soleil,
sinon les mots insolents,
qui te bleddent,
de fils insoumis.

Ce recueil de poème décrit parfaitement la tragique position dans laquelle se trouvait à l'heure actuelle non seulement des Antillais, mais la plupart des îles françaises. C'est éclairer l'impact de la présence des Blancs aux Antilles françaises, leur civilisation et leur contractions. C'est expliquer également la démence qui les guette.

L'image du Blanc a connu un retentissement très grand chez les grands dramaturges antillais francophones tels qu'Aimé Césaire, Daniel Boukman et Maryse Condé.

Daniel Boukman se sert de sa pièce théâtrale *Des voix dans une prison* (1970) pour satiriser, ridiculiser et insulter les Blancs et leurs institutions. Daniel Boukman à travers le personnage nommé VOIX TENTATRICE IV rappelait à ses compatriotes antillais que la liberté promise aux Antillais n'est pas encore arrivée et que, malgré la fin formelle de l'esclavage, leur sort avait demeuré. Les mensonges des Blancs les plus lamentables sont celles que les Blancs leur ont forcé à accepter la France comme leur propre source d'origin,

une patrie qu'ils les ont persuadé à croire. D'après le commentaire du VOIX TETRATRICE IV, on voit ce que disait Boukman à ses compatriotes:

Mensonges et falsification !
Tes ancêtres n'étaient pas les Gaulois aux tresses
Blondes, d'accord !
Ce furent des Noirs d'Afrique, soumis à l'esclavage.
Fatalité historique (106-107)

Ainsi, la création littéraire chez Boukman se sert comme arme véritable pour ridiculiser le Blanc. Le but est également de mettre en scène ses activités sur l'humanité sous la guise de sa mission civilisatrice. La pièce théâtrale permet en même temps à Boukman de souligner des injures et des invectives qu'il lance à ses ennemis mortels.

Dans Une Tempête (1969) d'Aimé Césaire, une pièce que certains critiques littéraires décrivent comme une « adaptation » ou plus exactement une « réinterprétation » de *La Tempête* de William Shakespeare, Césaire reprend sa critique du Blanc. On prend en considération la lutte radicale de Caliban, un Noir esclave contre Prospéro, un Blanc, son maître. Tout au long de la pièce Césaire présentait Caliban comme une personne qui s'acharne d'être maître de son île, ses injures, son refus de travailler et sa résistance passive :

Prospéro, tu es un grand illusionniste :
Le mensonge, ça te connaît.
Et tu m'as tellement menti,
Menti sur le monde, menti sur moi-même
que tu as fini par m'imposer
une image de moi-même :
un sous-développe, comme tu dis, un sous-capable,
voilà comment tu m'as obligé à me voir,
et cette image, je la haïs ! et quelle est fausse !
maintenant, je te connaît, vieux cancer,
Et je me connais aussi (88)

Ces imprécations de Caliban, l'indigène noir ont donné le ton véritable de la pièce. Certes, les précisions de Césaire opposant le Noir au Blanc nous ont permis à rappeler la hiérarchisation des îles françaises où le Blanc se croit supérieur et le noir antillais victime de sa discrimination et oppression. Caliban se libèrait de cette discrimination en prenant conscience de son asservissement:

J'ai décidé que je ne serais plus Caliban (...).
Appelle-moi X. ça vaudra mieux. Comme qui dirait
l'homme sans nom. Plus exactement l'homme dont
on a volé le nom (p.89).

Dans la pièce, Césaire n'a pas mis seulement en scène la lutte des groupes raciaux dans les îles françaises, il distinguait aussi avec soin, les rôles joués par chaque groupe racial. Caliban, le noir esclave faisait le travail manuel, Prospéro, le maître blanc surveillait le tout et Ariel, le Mulâtre gèrait les projets. Uninma Angrey (2008) dans *les rêveries du père dans le roman antillais* a catégorisé ce groupe raciaux selon leur rôles:

L'espace dans lequel ils se déploient ne permet pas aux noirs de rester sur place. Les Nègres ne sont pas propriétaires de terre. Presque toutes les terres appartient aux Békés, qui traitent les Nègres comme ils veulent. Les Noirs sont employés comme manœuvres pour des salaires qui ne sont qu'une pitance (p.7).

Une Tempête d'Aimé Césaire s'est servi comme une arme véritable préconisant la fin au problème de l'altérité et du racisme blanche, deux phénomènes majeurs que la fin formelle d'abolition de 1884 et la loi de départementalisation des Antilles françaises de 1946 n'ont pas réussi à briser. Il exigeait que les Antillais noirs soient résolues par une politique volontaire d'émancipation sociale et culturelle, par une assimilation véritable et sincère, conformément à l'idéal d'égalité reconnu en droit. Jacques Corzani (1978) nous a montré que Césaire, loin de délire un seul porte-parole, a tout simplement, dans le dialogue opposant Caliban à Prospéro prophétisait de ce qu'allait devenir le monde noir : « Tout

naturellement, Césaire a vu dans la Tempête une vision prophétique de ce qu'allait devenir le monde colonial « (p.95).

Si Aimé Césaire, comme nous venons de le démontrer, se préoccupait de ce qu'allait devenir le monde par rapport à son relation avec le Blanc, il y a certains dramaturges antillais qui ont consacré en temps une attention considérable sur ce que devenait le monde noir dans les années soixante : l'infériorisation des classes dirigeants, la dépendance socio-politique et économique des Antilles françaises à leurs ex-maître blanc. Mokwenye (2006) a mis en relief ce phénomène ainsi :

D'autant plus marquées aux Antilles, victimes d'abord de l'esclavage et puis de la colonisation « réussi ». Esclave des siècles, l'homme antillais a été soumis à l'oppression économique et à l'infériorisation de sa race par le maître blanc (p.3).

Ces empreints indélébiles de l'infériorisation se manifestait surtout chez les dirigeants africains dans l'ère de l'indépendance. Les pièces antillais ont évoqué l'impuissance, la naïveté et la pauvreté morale des leaders africains qui ont collaboré avec des Blancs pour opprimer les Noirs pauvres et pour plonger le monde noir dans la crise. Encore une fois, Mokwenye (2006) illustre le raisonnement des dramaturges antillais sur ce sujet :

Les pièces antillais qui traitent la situation politique, présentent l'image d'un continent déchiré par des crises. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'une mise en scène de complots inspirées par des impérialistes blancs d'une part et de l'ambition du leadership autochtone d'autre part (p.69).

L'image du Blanc a également connu un retentissement très grand chez les chercheurs et critiques littéraires dans la domiane de la littérature antillaise d'expression française. D'une manière ou à l'autre, ces chercheurs et critiques littéraires différents ont illustré, dans leurs ouvrages, le phénomène du Blanc. Parmi les chercheurs étudiés, nous retiendrons ici Edith Kovbats- Beaudoux, Jack Corzani, Raphaël Taldon, Mokwenye Cyril,

Zana Akpagu, Angrey Unimna, Osawaru Terry pour ne mentionner que quelques-uns. A cet égard, nous entendons de reconnaître quelques travaux littéraires qui ont été réalisés avant nous.

Edith Kovats-Beaudoux dans son ouvrage *Les Blancs créoles : continuité ou changement ?* (1983) a affirmé que les Blancs exercent toujours une influence considérable dans le domaine économique et socio-politique des sociétés antillaises. Selon elle :

Les Blancs créoles, qui possédaient et géraient les exploitations sucrières au XVIIe et au XVIIIe siècles, conservent en effet de nos jours une place prépondérante au sein de l'économie insulaire. Formant une minorité économique dominante (...) tout en voulant maintenir son homogénéité raciale distinctive, ils se sont efforcée de garder une distance raciale et sociale par rapport à l'ensemble de la population (p.169).

Mokwenye Cyril dans sa thèse inédit intitulé *Salvat Etchat et la réalité martiniquaise* (1986) nous a révélé la réalité l'image du Blanc en Martinique à travers les romans de Salvat Etchat. Cette réalité qu'il a peint est une réalité qui a été reconnu non seulement par les martiniquais mais aussi par les antillais. Selon lui, en Martinique il y :

le monopole blanc, la dépendance économique à l'homme blanc, la hiérarchisation des groupes raciaux, la misère morale et économique, la migration massive des autochtones et cetra (p.194).

D'une manière très poussée, Mokwenye se préoccupait de l'influence sans cesse des Blancs dans la Martinique. Il dit : « le personnage blanc est toujours présenté dans les romans d'Etchart » (p.194). Dans son œuvre, il soulignait ce qui a inspiré Salvat Etchat à se moquer au Blancs et sa mission civilisatrice dont il faisait preuve à l'égard des Antillais. Ecoutons-le :

Il faut noter que s'il n'y a pas au fond une divergence radicale au niveau thématique entre Etchat et ses confrères antillais, c'est par contre, au niveau du style que notre auteur apporte une nouveauté à l'expérience romanesque antillaise (...). Son écriture qui échappe souvent aux normes grammaticales, ses discours romanesques colériques, agressifs et parodiques--- tous révèlent sa haine à l'égard de la société coloniale martiniquaise. Chez Etchat le roman devient un instrument indispensable dans la lutte commune ou personnelle. Humaniste, il lutte à travers ses romans contre l'oppression des martiniquais (p. 333).

Corzani est d'accord avec Mokwenye lorsqu'il écrit dans son œuvre *Encyclopédie antillais (prose)* (1977) que le souci de Salvat Etchat est en tout premier lieu la volonté de révéler et puis détruire la presque éternelle exploitation des Antillais par le Blanc. Ce souci, selon lui est :

Alimentée par l'univers colonial, par la volonté de détruire un monde scandaleusement installé dans son hypocrisie, dans son éternel exploitation de l'homme par l'homme (p.284).

Le point à réperer dans ces observations de Mokwenye et Corzani n'est autre que la mentalité raciste ou la pensée de la supériorité du Blanc qui règnait aux Antilles. Le Blanc est donc présenté comme le privilégié qui profit du soi-disant supériorité d'exploiter les Antillais.

Pour sa part, Zana Akpagu nous offre une étude très pertinente sur l'image du Blanc où il met en exergue la protestation des Antillais contre le système exploitative de l'homme blanc. Cette ouvrage inédit avec le titre *La Protestation dans le roman antillais francophone contemporaine* (1994) d'Akagu possède de nos yeux, l'avantage indéniable de présenter différente orientation des écrivains antillais contemporaines tels que Joseph Zobel, Salvat Etchat et Edouard Glissant qui ont protesté à travers leurs créations

littéraires contre l'injustice et l'inhumanité que subissaient les Antillais dans les mains de l'homme blanc. Ils ont condamné aussi le rattachement continu des îles non seulement au blanc mais aussi à son territoire française : « le rattachement continu des îles au territoire français connaît toujours une opposition féroce et une protestation brûyante » (p. 2).

Zana Akpagu dans son œuvre nous montre de quelle manière les écrivains soulignés protestent à travers leurs créations littéraires contre l'excès du Blanc, son influence considérable dans les Petites Antilles surtout dans le domaine politique, socio-economique et culturelle. Les écrivains antillais se servent de leurs créations littéraires pour dénoncer cette domination, cette influence et ces injustices du Blanc. Le passage qui suit en est une bonne illustration de l'étude de Akagu Zana :

Le romancier antillais francophone contemporaine se sert du roman comme arme privilégiée de combat, à travers lequel il dénonce à cor et à cri la domination. La notion de protestation est pour la presque totalité de ces romanciers, une sorte de levier pour la création littéraire (3).

Cette affirmation de la part de Akagu Zana est donc très révélateur du tâche des écrivains antillais. On y trouve le refus frappant des Antillais, leur sentiment de colère et de révolte, leur opposition et véhémence dans l'accusation des Blancs. A en croire Zana Akagu (1994) : « l'écrivain antillais francophone contemporaine ne veut ni asservissement ni assimilation. Il veut l'émancipation ». (20)

Unimna Angrey, dans son œuvre *Les Rêveries du père dans le roman antillais* (2008) jet une lumière sur ce sujet. Dans l'œuvre, il a concentré le plus attention aux Blancs. Il les décrit comme l'architecte de l'absence des pères, de rêveries du pères dans la part des enfants aux Antilles. Rappelons que les Blancs sont un peu nombreux mais possèdent les

toutes les richesses et toutes les fortunes aux Antilles, ils aiment la vie et les femmes et par conséquent traitent les hommes noirs comme ils veulent. Ils profitent de leur richesse et leur soi-disant supériorité pour mener une vie insouciant. Ce sont ces réalités qui ont inspirés l'œuvre d'Angrey. Selon lui :

Les rêveries du père se manifestent pour plusieurs raisons. D'abord, l'espace dans lequel ils se déploient ne permet pas aux Noirs de rester sur place. Les Nègres ne sont pas propriétaires de terres, presque toutes les terres appartiennent aux Békés, qui traitent les Nègres comme ils veulent. Les Noirs sont employés comme manœuvres pour des salaires qui ne sont qu'une pitance, (p.7).

Les écrivains antillais, selon Angrey profitent de ces défauts moraux chez les Blancs pour critiquer le monde blanc. Leur créations littéraires deviennent une sorte de satire de levier pour ridiculiser le Blanc et sa mission civilisatrice. son amour excessif pour les femmes indigènes, ses actes d'enforcer un enfant dans le ventre de manière inattendue de ces femmes et puis les abandonnés pour se débrouiller tous seuls sont les défauts moraux les plus soulignés. Edouard Glissant dans *La case du commandeur* (1981) nous décrit ces défauts moraux de l'homme blanc. On le voit satiriser les Blancs qui profitent de couleur et le soi-disant supériorité des Blancs pour baisser et engrosser les femmes noires. D'après le commentaire de Glissant: « N'importe quel colon engrosse une esclave, attend treize ans que la mulâtresse produite soit à même d'enfanter à son tour ; alors il engrosse pour son plaisir » (p. 144).

Il est à souligner que si les personnages blancs courtissaient les femmes noires, ce n'est pas parce qu'ils les aimaient, mais c'est plutôt pour satisfaire à leur obsession sexuelle. Alors, cette citation ci-dessus est marquée par le ton colérique des Antillais. A travers ses écrits l'on voit qu'il ne condamnait pas seulement l'hypocrisie de la population blanche

mais aussi profitent largement de ses écrits pour lancer des critiques virulentes contre la civilisation occidentale.

Angrey (2008) voit ces défauts moraux du Blanc comme catalyseur pour la naissance des enfants illégitimes dans tous les coins de la société antillaise :

Les enfants souffrent parce qu'ils sont pour la plupart issus de l'union illégitime d'un homme et d'une femme. Ces enfants, étant donc illégitimes, sont "jetés" dans le monde pour se débrouiller tous seuls. (p. 66)

Notons, pour conclure notre réflexion sur l'aperçu historico-littéraire que *le Blanc* est un thème omniprésent, comme nous l'avons constaté dans ce chapitre. Notre constatation des réflexions des poètes, des dramaturges, des romanciers et des critiques littéraires nous donne quelques impressions négatives sur la personnalité du Blanc. Tandis que certains le décrit comme « exploitateur », ce qui signifie que le Blanc n'est que celui qui a la souveraineté absolue sur les Noirs antillais, les autres le décrit comme « propriétaire ». Quelques soient les descriptions données au Blanc, il est à noter qu'il demeure celui qui possède un pouvoir excessif sur les Antillais.

Il y a une autre catégorie d'écrivains antillais qui ont mis en scène des bonnes qualités du Blanc. Pour cette catégorie d'écrivains, le Blanc est un quelqu'un qui sert de supports aux libérations et émancipation des Antillais. Dans leurs créations littéraires, le Blanc est décrit comme quelqu'un qui remplit la plupart du temps des rôles de reconstruction des Petites Antilles et tout les coins où se retrouve les Noirs, et d'assainissement de leur mentalité. Il n'est pas condamné pour sa mentalité raciste. Ils croyaient que, tous les Blancs ne sont pas les mêmes ; ils ne sont pas tous forcément racistes, antipathiques, cruels et vilains mais gentils, aimables et nobles. Les personnages blancs que Joseph Zobel dans *Quand la neige aura fondu* (1979) et Salvat Etchat dans *Les Nègres servent d'exemple* (1977) ne sont pas

tous forcément racistes, antipathiques, cruels, vilains. A ce sujet, rappelons ces observations importantes qui ont été faits par Mokwenye (1986) : « Le personnage blanc est toujours dans les romans d'Etchat comme un personnage raciste, sauf pour Kébren, le transfuge blanc (...) » (p.194). Grâce aux sacrifices personnels des Blancs que dépeints Zobel et Etchat pour la libération et la prise de conscience des Antillais, nous sommes obligés à ne les pas grouper parmi leurs compatriots racistes.

Dans *Quand la neige aura fondu* (1979), le Blancs est décrit comme un ami véritable des Antillais contrairement à la coutume des Blancs. Tout au long du roman, Joseph Hassam et son ami Carmen se lient avec d'amitié avec les Blancs. En tant qu'un ami de José, Gaston Chaminder lui conte les scandales et les indiscretions de ses semblables. Ce dernier apparait dans le roman comme la symbole du côté bon des blancs. Il semblait être hanté par les maux et les erreurs commises aux Antilles par les Blancs dans le passé :

La Martinique, reprit le monsieur, quel beau pays. C'est dommage que la France l'ignore et s'en moque. Quand je dis la France, je parle du Ministère des Colonies. Le pays est un joyau. Les habits sont à mon avis, du meilleure naturel ; mais tout est si mal fait que même ceux que vous appelez les Colonialistes n'y trouvent pas leur compte. Les valeurs sont mal utilisées, le superflu abonde alors que le nécessaire n'a jamais été fait, (p.8)

Evidemment, ce n'était pas de chance que Zobel a mis en scène ce bon rapport des Blancs avec les antillais. C'est pour permettre José d'abandonner ses appréhensions et ses doutes à l'égard des blancs. Grâce à leur rencontre et amitié, la vision de José d'un Blanc se dépouillait. Ce qui signifie qu'en réalité, le Blanc n'est pas tout à fait méchant, cruel comme certains ouvrages nous persuadaient à croire. A ce sujet, Zobel fait remarquer que :

A present. Il avait abandonné ses appréhensions et ses doutes pour se fier entièrement à Gaston Chaminder : je suis heureux de vous avoir rencontré,

lui répète-t-il en remerciement de chaque conseil (p.12).

Carmien, l'ami de José reprend presque mot à mot cette déclaration de José dans le roman pour rappeler la gentillesse de son patron blanc. D'après le commentaire de Carmen :

Mon cher Jo, jusqu'à présent je ne regrette pas d'être ici. Voilà un an et demi que je conduis la voiture de ces gens. Je fais mon service et ils me fouttent la paix. Quand ils sont vaches et que j'ai pas tort, je gueule plus fort qu'eux ; quand je suis dans mon tort, je fais mes excuses, et puis c'est fini. Ici, c'est comme ça. Le patron est un homme et je suis un homme comme lui. La patronne est blanche, mais je ne suis pas son nègre (p.22).

Ensemble, José et Carmen ne connaissaient pas des Blancs qui sont assez gentils. Leur gentillesse et amitié renfermaient pour eux l'autorité et le prestige qui pourraient réellement faire d'eux des hommes avisés et transformés. S'ils n'avaient pas attendu d'être chez les blancs, ils n'auraient pas su supporter les maux et les gentillesse des Blancs. Ils y avaient au moins appris à vivre sans être victimes de discrimination raciale. Selon Carmen : « A Paris, c'est pas comme chez nous : on t'engueule pas si tu sais. Ici, les gens sont très gentils » (p. 26). On n'aurait certainement pas imaginé qu'un Noir pourrait vivre dans le monde blanc sans être méprisé ou marginalisé.

Etchat, a nettement repris le même sujet. Kébren, le personnage blanc à tout point de vue, met évidence la gentillesse et l'humanisme des Blancs. Dans le roman *Les Nègres servent d'exemples*(1977), Kébren est décrit tout au long de l'histoire comme un personnage important qui apparaît dans le roman comme celui qui s'est engagé de condamner les activités haïssables et les injustices de tous les blancs qu'il voyait avec ses propres yeux. En dépit de sa poste comme le grand fonctionnaire dans l'administration coloniale, il luttait toujours le système exploitative établie en Martinique dont il faisait partie.

Zobel et Etchat profitent largement de ces personnages blancs pour promouvoir la fraternité des races, pour mettre fin les préjugés du couleur pour avancer qu'une nouvelle vie commence, une vie qui vaudrait la peine d'être vécu, une vie de création, d'assainissement. Par leurs conseils et le genre de vie qu'ils menaient, ils se sont intéressés à l'avenir des Antillais. Ils se sont intégré dans le monde des Noirs. Cette amitié et rapport sont bons car elles servent à fortifier et renforcer la capacité pensante de l'Antillais. Elles servent également à bousculer l'état d'âme de l'homme antillais. Julie Lirus dans son ouvrage critique *Identite Antillaise* (1979) et Ngal George dans *Aimé Césaire : un homme à la recherche d'une patrie* (1975) et Daniel Delas dans son article : *Danny Lafèrrière un écrivain en liberté* (2001) trouvent que de cette amitié et rapport, les Antillais peuvent être se métamorphoser en ce qu'Osawaru (2017) appelle « citoyen du monde » (p.22).

L'implication ici c'est que ces critiques s'accordaient que grâce à cette amitié et rapports, l'Antillais peut enrichir sa connaissance. Voilà pourquoi Osawaru (2017) est d'avis que : « Cet enrichement vient en raison de leur ouverture au monde où ils vivent » (p.24).

Aussi, avec cet amitié les Antillais ont la chance de vivre des hostilités et d'en sortir plus avisés. Elle bouscule aussi l'état d'âme de l'homme antillais à s'interroger sur l'histoire composante de sa personnalité. L'exemple de ces personnages blancs rend caduque toute tentative manichéiste qui tenterait de conclure que tous les Blancs sont « irréfléchis » et « mauvais ».

Chapitre Deux : Le quotidien des Blancs aux Antilles Françaises

Les Antilles sont divisées en deux grandes parties: Les Petites Antilles et Les Grandes Antilles. Les Antilles sont réparties selon leur appartenance politique, linguistique et géographique. Ainsi, la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane sont considérées comme des Antilles françaises car, elles constituent les anciennes colonies de la France. Mais, en 1946, les Petites Antilles françaises sont transformées en Département Français d’Outre-Mer (D.O.M). La Sainte-Lucie, la Barbade, la Dominique, les Grenades constituent les autres Petites Antilles, mais elles ont en partage la langue anglaise. Par conséquent, elles sont considérées comme des Etats anglophones. Malgré les répartitions politique, linguistique et géographique, toutes les Antilles semblent avoir beaucoup de choses en commun : l’exode massif des Blancs qui s’accompagne de la Traite des Noirs déportés d’Afrique et l’esclavage, l’établissement des usines, d’un marronage sporadique mais permanent, l’abolition de la Traite et l’esclavage et ce que Chancé Dominique (2005)

appelle « la négociation d'un nouveau statut post-colonial dans plusieurs territoires. »
(p.13).

Cependant, en dépit des similitudes que les indigènes noirs dans les petites Antilles ont en commun avec les indigènes noirs qui vivent dans les autres Antilles, il y a toujours des petites différences dans leur histoires. La première est la prégnance des modèles culturels de l'ex-maître blancs. Ensuite, il y a la dépendance économique et politique en France. Tout ceci se manifeste sans cesse jusqu'à nos jours. Ceci explique clairement la préoccupation d'Aimé Césaire dans son œuvre les *Antilles décolonisées* (1956). Qu'on entend ce témoignage de Césaire :

Quand on considère la psychologie de l'Antillais telle résulte d'un déracinement brutal suivi d'un processus de dépersonnalisation qui a duré trois siècles, quand on recense les éléments qui la comportent, cette hargne à l'égard du passé, cette sourde et inavouée rancune contre la terre des pères (...), ce ballotement entre un passé dont on ne veut pas et un présent qu'on ne peut pas accepter parce qu'il nous accepte mal, on se basarde à penser que dans la conscience antillais, relentit durablement un premier, celui de la traite (pp.150-160)

En tant que population déportée de sa terre d'origine, l'Afrique, les indigènes noirs qui vivaient dans ces îles ont perdu toutes leurs traditions africaines au fil des années. Voilà la conséquence d'une politique délibérée de la part de l'ex-maîtres blancs. Le but de cette politique était, selon Mokwenye (1988 :20) de « transformer mentalement et culturellement ces esclaves ».

L'arrivée des Blancs chez les Noirs Antillais a provoqué un choc considérable dans les îles françaises. Non seulement qu'ils ont transformé mentalement et culturellement les indigènes antillais, ils ont aussi imposé leur mode de vie sur eux. Cette imposition brutale finissait par déclencher la guerre entre eux et les autochtones qui ont résisté

systématiquement les Blancs. Cela conduisait à la capitulation et à l'extermination des autochtones.

L'histoire de l'arrivée des Blancs a continué dès lors de manière ininterrompue. Les Blancs qui sont venus de tout les coins de l'Europe se donnaient d'abord, au développement économique des îles et s'efforçaient pour solidifier leur présence aux Antilles. Pour achever cela, ils ont commencé à acquérir des hectares massives des terres et à établir des usines pour la production de canne à sucre dans ces terres. Grâce au perfectionnement que certains spécialistes agriculteurs apportaient à sa production, la canne à sucre devenait la culture prédominante aux Antilles et ainsi les communautés antillaises devenaient les quartiers favoris des Blancs.

Ayant réussi à établir des usines de canne à sucre, les Blancs qui sont devenus les grands propriétaires des terres. Mais, ils se sont heurtés au problème de main-d'œuvre. C'est ainsi qu'ils sont recrutés des Indiens pour travailler sur leurs terres. Etant donné que ces Indiens travaillaient de manières paresseuse, les propriétaires terriens ont décidé de faire appel aux Noirs d'Afrique et d'Amérique. Akpagu (2019) affirme que: « the labour of a Negro is more profitable than those of four (4) Red indians combined» (p.8).

Cette arrachement massif des Noirs de leur propre terre a marqué le commencement de la Traite et l'esclavage dans les îles antillaises françaises. Avec l'abolition de l'esclavage en 1848, les Blancs, surtout ceux qui sont venus de la France ont mis en jeu la politique coloniale aux Antilles. Cent ans plus tard, précisément en 1948, la loi de la départementalisation des Petites Antilles était établie par la France. L'établissement de cette loi fait que la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane demeureraient jusqu'à nos jours des Départements Français d'Outre-Mer (D.O.M). A partir de cette date jusqu'aujourd'hui,

la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane avaient été et demeureraient toujours des Régions de la nation française.

Ces Régions françaises sont hautement hiérarchisées. On y trouve une multitude de groupes raciaux qu'on pourrait diviser en trois grandes catégories : Les Blancs, les Mulâtres et les Noirs. La composition de ces îles françaises sous la base de couleur de peau est ainsi née. Ce point est bien souligné par Arowolo (2013) :

The question of race and colour has been an almost insoluble equation in the Francophone Caribbean society since the era of slavery and slave trade. The composition of these West Indian Islands from the time of its "discovery", through the unwitting genocide of the autochthonous people to the era of slavery and its abolition, the culture has been that of domination of a race by another. Without mincing words, it is the domination of the black race by the white race (p.88).

Suivant ce courant, l'on voit que les Blancs constituent un groupement d'importance dans la hiérarchisation des sociétés antillaises. Ils sont le groupe racial le plus dominé aux Antilles françaises. Ils déterminent la puissance politique et économique aux Antilles. Ils constituent la force et les cours, les indigènes dépendaient de leur votes. En fait, leurs votes décident des représentants publics, et même si cela a peu d'effet sur la situation économique. Leurs écoles sont les meilleures dans la terre et bien placées ; elles coûtent plus que celles des indigènes. C'est toujours une tâche difficile de différencier des Blancs pauvres les Blancs riches aux îles, car les journaux publiaient des nouvelles qui flattaient les Blancs pauvres et ignoraient presque complètement les Noirs, sauf pour le crime et les moqueries. Grâce à cette puissance économique et politique, les Blancs se considèrent comme appartenant à la race supérieure. Ils bénéficient davantage que les autres personnes ayant une autre couleur de peau. Leur couleur de peau constitue, selon Peggy McIntosh (2010) « un ensemble invisible d'avantages non-mérités ».

Les Mulâtres, issus des rapports sexuels constants entre les ex-maîtres et femmes noires constituent un autre groupe racial majeur aux Antilles. Grâce à leur couleur de peau qui est « éclaircie » et aux privilèges que les grands Blancs les accordaient, ils se considèrent aussi comme supérieurs à leurs compatriotes non-métissés. Les Noirs constituent le groupe racial le plus stigmatisé, le plus populé et le plus méprisé dans les petites Antilles. Lyold (2010) nous affirme la position des Noirs dans la classification des races aux Antilles. Il déclare que :

the Blacks are perhaps the most consistently and widely stigmatized racial category (...). Blackness and slavery were (and are) also linguistically tied to the Antilles, due to the preponderance of sugar plantation where *esclave*, *Noir*, and *Antillais* became interchangeable terms. (pp.22-23).

Cela dit, on ne peut pas donc dissocier les Blancs dans l'histoire des Antilles parce qu'il existe une étroite relation entre les deux. C'est à eux qu'on appelle les Antillais à apprendre la manière de vivre. Ce qui s'ensuit alors est que les Antillais ont appris à vivre dans un état de dépendance et de mendicité aux Blancs.

2.1. Le quotidien des Blancs dans les romans d'étude

Les Blancs qui sont arrivés chez les Noirs vivaient quelques parts, dans les terroirs, dans les espaces, dans les quartiers. C'est pour cette raison que nous analysons dans ce chapitre les quartiers où vivaient les Blancs et où ils pratiquaient leurs activités esclavagistes pendant leur rencontre avec les indigènes noirs.

Il est important à souligner que l'évocation des quartiers est aussi important que les personnages, l'intrigue et le temps, dans la création littéraire. Cela permet l'écrivain de révéler des mœurs et des habitudes qui caractérisaient une société fictive. A en croire

Bourneuf (1970) : « Les lieux doivent être considéré au même titre que l'intrigue, le temps ou les personnages comme un élément constitutif du roman ». (p.32).

Cette expression de Roland Bourneuf met en évidence le fait que chaque fois qu'un écrivain décide de mettre les personnages dans un lieu donné, il y a souvent une intension définie cachée derrière son choix. Chaque auteur développe dans son oeuvre littéraire, des quartiers qui lui permet de décrire d'une manière ou d'une autre les activités et les habitudes des Blancs pendant leur arrivée et leurs séjour.

Le choix de Maryse Condé, de Salvat Etchart et d'Edouard Glissant, les auteurs des romans de notre corpus, d'évoquer des quartiers différents où séjournèrent les Blancs est dû premièrement au souci de témoigner ou de révéler des activités des Blancs. Leurs évocation des quartiers blancs dans leurs romans porte sur les contextes qui révélait les réalités morales, culturelles, politique, économique vécue.

Les quartiers où vivaient les Blancs, qu'il soit réels ou imaginaires, qu'il soit clos ou ouvert n'est pas de simples décors dans la création romanesque. Ils affectent non seulement le cadre temporel, mais aussi bouleversent la psychologie, la mentalité des uns et les préoccupations des autres. A ce propos, Angrey (2008) a fait remarquer que :

Grâce à l'étude des espaces dans un ouvrage donné, nous sommes mieux placés pour comprendre non seulement la psychologie des personnages mais aussi et surtout la raison d'être des actions menées par ces personnages (p.8).

Les pensées énoncées ici par Angrey Unimna, rejoint celles de Bourneuf (1976). Selon lui, les quartiers démontrent la vie vécue par certains personnages. Ils permettent les lecteurs de savoir si c'est une vie heureuse ou une vie de misère ; une vie oppresseur ou celle de liberté :

De nombreuses études consacrées à un romancier, à une époque, une tendance font la belle part au rôle et à la représentation de la nature, du milieu (ville ou campagne), (classe sociale) à son influence sur les personnages, aux forces qui l'animent, à son sens symbolique (la nature) sert le plus à éclairer la psychologie des personnages ou les idées de l'auteur (p.107).

Suivant les points soulignés par Angrey et Bourneuf, l'on retrouve que l'évocation des quartiers dans la création littéraire n'est pas seulement importante pour déterminer une certaine conception du monde et de la vie des individus, mais aussi pour démontrer une certaine relation existante entre les personnages. Les quartiers se construisaient soit sur le rappel d'un passé glorieux des terres, soit sur la représentation des îles comme refuge et terre de résistance.

Dans les romans qui constituent le corpus de notre travail, nos auteurs nous présentent des quartiers où habitent les Blancs quand ils sont arrivés chez les Noirs aux Antilles. Ils y présentent le jugement que portent les autochtones antillais, par rapport aux habitations des Blancs chez eux.

Le quotidien du Blanc dans *Moi Tituba sorcière noire ... de Salem*

Entre le Blanc et les peuples noirs que nous dépeint Maryse Condé, c'est les habitations qui les lient. Dans le roman qui est plein des petites espaces, nous sommes appelés à parcourir presque tous les continents du monde. Les actions se déroulent à plusieurs niveaux spaciaux dont les plus évoqués sont: Salem, la Barbade, Carlisle Bag, Boston.

Salem

Salem est le village autour de lequel se déroule les activités des Blancs. C'est aussi l'habitation des naufrages, des déshérités, des orphelins maltraités par le Blanc. Le village

est le plus représentatif des quartiers des Blancs dans le roman. En fait, le village nous rappelle de la première arrivée des Blancs pendant l'ère de l'esclavage. Avant l'arrivée des Blancs sur cette terre, la terre était bien reconnue de la sérénité et la paix. Mais toute cette sérénité se voit basculer une fois que le village commence à connaître l'arrivée massive des commerçants blancs, les missionnaires blancs. Darnell Davis et Sussanna Endicott font partie de grands commerçants blancs que l'auteur concentrait le plus l'attention.

Dans le roman, l'auteur nous démontre comment Darnell Davis et Sussanna Endicott s'imposent aux autochtones et comment ils ont amassé des hectares massifs de terres qui ont fini par les rendre de grands propriétaires des terres. Tituba nous fait comprendre ceci :

Quand, de longues semaines plus tard, on arriva au port de Bridgetown, on ne s'aperçut point de l'état de ma mère. Comme elle n'avait sûrement pas plus de seize ans, comme elle était belle avec son teint d'un noir de jais et, sur ses hautes pommettes, le dessin subtil des cicatrices tribales, un riche planteur du nom de Darnell Davis l'acheta très cher, avec elle, il fit l'acquisition de deux hommes, deux Ashantis ceux-là aussi, victimes des guerres entre Fantis et Ashantis. Il destinait ma mère à sa femme qui ne parvenait pas à se consoler de l'Angleterre et dont l'état physique et mental nécessitait des soins constants. Il pensait que ma mère saurait chanter pour la distraire, danser éventuellement et pratiquer ces tours dont il croyait les nègres friands. Il destinait les deux hommes à sa plantation de canne à sucre qui venait bien et à ses champs de tabac. (p.13)

Maryse Condé reconnaît qu'en tant que riche planteur, le Blanc donne l'ordre à ses semblables d'exécuter diverses fonctions telle que les tueries et l'exécution de ceux qu'il percevait comme ses ennemies. Abena, la mère de Tituba est sa première victime. Cette femme est pendue pour avoir résisté à une seconde tentative de viol par un Blanc, un crime qu'on considère impardonnable. Tituba, qui, enfant, assista au spectacle horrifiant de la mort de sa mère, dit :

On pendit ma mère. Je vis son corps tournoyer aux branches basses d'un fromager. Elle avait commis le crime pour lequel il n'est pas de pardon. Elle avait frappé un Blanc. Elle ne l'avait pas tué cependant. Dans sa fureur maladroite, elle n'était parvenue qu'à lui entailler l'épaule. On pendit ma mère. Tous les esclaves avaient été conviés à son exécution. (p.20).

La mort atroce d'Abena familiarise Tituba avec les injustices du Blanc. De même qu'Abena, sa compagne Yao est aussi un victime de la brutalité de Darnis Davis à Salem. Ce personnage est le seul dans la communauté à traiter Abena d'égale à égale. Il reste son compagnon, même dans la mort.

Cependant, avant cette mort, Yao est puni par le Blanc car il l'espère de traiter Abena comme un objet. Pour le punir du crime, le Blanc vend Yao à John Inglewood, ce qui implique un exil. Malheureusement, ce dernier n'atteint jamais cette destination. En route, il parvint à se donner la mort en avalant sa langue.

Après avoir vu la manière dont sa mère a été tuée et aussi de nombreuses déboires que subissait Yao à Salem chez le Blanc, Tituba est forcée de quitter le village. Quitter définitivement Salem c'est en quelque sorte pour elle le moyen chemin de s'éloigner du sort réservé aux noirs dans le quartier. Elle nous fait entendre qu'elle n'aimait jamais ce lieu parce qu'elle est le croque-mort invisibles des noirs :

Quand à moi, à sept ans à peine, Darnell me chassa de la plantation. J'aurais pu mourir, si cette solidarité des esclaves qui se dement rarement, ne m'avait sauvée... j'étais loin des hommes et surtout des hommes blancs. J'étais heureuse ! Hélas ! Tout cela devait changer ! (p.21)

Carlisle Bay

Ce quartier est réservé essentiellement aux Blancs. Pour y vivre, il faut être un Blanc ou une Blanche riche. Sussanna Endicott, la maîtresse de John Indien et Samuel Watermans

font partie des Blancs qui y vivent. Ils exercent des influences considérables sur cette terre.

Au quartier, Tituba est soumise à de diverses tortures inhumaines ; elle subit en silence d'innombrables actes d'agression tant physique que psychologique, surtout chez Sussanna Endicott. La narratrice décrit sa situation lamentable le premier jour de sa rencontre avec la femme blanche ainsi :

Tu nettoieras la maison. Une fois la semaine, tu récupéreras le plancher. Tu laveras le et tu repasseras. Mais tu ne t'occuperas pas de la nourriture. Je ferai ma cuisine moi-même, car je ne supporte pas que vous autres nègres touchiez à mes aliments, avec vos mains dont l'intérieur est décoré et ciré (p.40).

Nous voyons ainsi que Tituba, comme tous autres Noirs qui se trouvent à Carlisle Bay exercent des fonctions dégradantes ; les Blancs qui sont les propriétaires de terres et leurs maîtres sont habitués à les rappeler de leur esclavage. Tituba décrit lamentablement la situation ainsi :

Je comprenais, quant à moi, l'horrible calcul de Sussana Endicott. C'était moi et moi seule qui étais visée. C'était moi qu'elle exilait aux Amériques. Moi qu'elle séparait de ma terre natale, de ceux qui m'aimaient et dont la compagnie m'était nécessaire (p.61).

La représentation du quartier par la romancière à la lumière de la dialectique de l'angoisse humaine, montre jusqu'à quel point elle est intéressée par ce qui arrive à l'homme dans son environnement dans le vécu quotidien. Condé paraissait démontrer l'homme comme un prisonnier des remparts érigés par le monde blanc.

Boston

L'arrivée et le séjour des Blancs ne s'arrêtent pas qu'en Salem et Carlisle Bay. Elle s'étend aussi vers des quartiers lointains comme Boston. La jeune Tituba y rencontre

John Indien. Par cette rencontre Tituba se marie avec John Indien, ce qui fait d'elle une esclave et, elle devient la propriété de Sussana Endicott, la maîtresse de John Indien. A Boston, Tituba est marginalisée et humiliée par la maîtresse de son mari à cause de sa peau de couleur. Son arrivée et séjour chez la femme blanche sont considérés comme une sorte de menace chez la femme blanche et ses amies. Ainsi, elles considèrent Tituba comme un objet et l'ignorent. Le regard de ces femmes est dépeint par Tituba ainsi :

Ce qui me stupéfiait et me révoltait, ce n'était pas tant les propos qu'elles tenaient (Sussana Endicott et ses amies) que leur manière de faire. On aurait dit que je n'étais pas là, debout, au seuil de la pièce. Elles parlaient de moi, mais en même temps, elles m'ignoraient. Elles me rayaient de la carte des humains. J'étais un non-être. Un invisible (...) Tituba n'avait plus de réalité que celle que voulaient lui concéder ces femmes. C'était atroce. Tituba devenait laide, grossière, inférieure parce qu'elles en avaient décidé ainsi. (p.44).

A l'image dégradante de Tituba à Boston s'ajoute à l'indifférence des Blancs aux sorts des Noirs esclaves. Par leur indifférence, ils se donnent le droit exclusif de décider ce qui devient l'avenir de Tituba et John Indien, et ce, malgré eux et sans qu'ils puissent se défendre. Ce qui compte est leur regard et leur vision. A sa mort, Sussana Endicott vend John Indien et Tituba à un autre homme de race blanche, nommé Samuel Parris, pasteur de Salem. L'auteur nous démontre les réactions du couple ainsi :

John Indien était effaré. Il appartenait à Sussana Endicott depuis son enfance. Elle lui avait appris à lire ses prières, à signer son nom. Il était convaincu qu'un jour ou l'autre, elle parlerait de son affranchissement. Mais voilà, qu'au lieu de cela, tout le jour, elle lui annonçait qu'elle le vendait. Et à qui, seigneur ? A un inconnu qui allait traverser la mer pour chercher fortune en Amérique. En Amérique ? Qui était jamais allé en Amérique (pp.60-61)

Cette situation qu'ils se trouvent a affecté leur psychologie. Ce n'est qu'après quelques années de séjours chez les Blancs à Boston qu'ils finissent par comprendre le lieu ..

Ma reine, si tu savais la vie qui se mène dans cette ville de Boston, à deux pas des censeurs d'Eglise comme notre Samuel Parris, tu n'en croiras pas tes yeux ni tes oreilles. Putes, marins, un anneau à l'oreille, capitaines aux cheveux gras sous leurs chapeaux à trois cornes et même, gentlemen connaisseurs de la bible avec femme et enfants au foyer. Tout ce monde se soule, jure, fornique. Oh ! Tituba, tu ne peux comprendre l'hypocrisie du monde des Blancs (78)

Boston se présente aux yeux de Tituba et John Indien non seulement comme une prison, mais aussi le lieu où se manifestent les vénéralités et les hypocrisies des Blancs. Cette triste observation et situation nous aide à mieux comprendre pourquoi la description des espaces, surtout ceux où vivent les Blancs sont toujours omniprésents dans les créations littéraires.

Nous venons de suivre Tituba dans son itinéraire. Son contact avec les Blancs aussi bien que son séjour chez eux a été tortueux et rocailleux. A chaque étape de cette itinéraire, la condition de Tituba n'est guère plus gaie. Celle-ci est plutôt à plaindre partout où nous la rencontrons. Qu'il soit à Halem, en Carlisle Bay ou en Boston, le mépris racial dont elle est victime reste la même. John Indien nous explique la situation ainsi :

Du commerce à la Barbade, fondit comme chandelle et nous nous trouvâmes dans les pires difficultés. Parfois, nous n'avions à manger de tout le jour que des pommes séchées. Nous n'avions pas de bois pour le chauffage et nous grelottions (p.77)

En accordant la priorité à l'évocation des faits sur les quartiers où vivent des Blancs, Maryse Condé cherche à nous montrer comment les personnages blancs se trémoussent pour mener une vie de domination dans ces espaces. Elle a mis en place des paradynames oppositionnels rigides qui occultent significativement la dimension de contact interracial.

Le quotidien des Blancs dans les romans de Salvat Etchart

La création des espaces littéraires a toujours eu la préoccupation majeure dans les œuvres romanesques de Salvat Etchart. Sa préoccupation des espaces dans ses œuvres s'explique

par le fait que les espaces antillais sont habituellement compartimentés ; des espaces qui sont toujours coupés en deux quartiers. Cette réalité peut être décrite comme un signe infaillible de la ségrégation ou de la discrimination raciale pour emprunter les termes d'Onyemelukwe (2013:8). Aussi l'attraction passionnelle pour les espaces par Salvat Etchart explique pourquoi la plupart de temps, il s'archarnait à évoquer ces espaces dans ses œuvres romanesques. De point de vue climatique, les terroirs antillais sont reconnus de leur sérénité, la paix et de la tranquillité. D'un ton poétique, Etchart décrit ce phénomène dans son roman *Le Monde tel qu'il est* ainsi :

Quand tu t'allonges sur cette terre humide et tiède, elle te souffle une haleine de femme. Elle sent sous toi. Si tu es seul, tu deviens fou ! Tu cherches la bouche ! Et même si tu as une fille, tu ne sais pas exactement ce que tu fais : pourquoi ; ni avec qui ! Tu continues quelque chose qui a commencé avec toi, sans toi, qui ira plus loin que toi ! Tu obéis ! Tu galopes à plein devant. Nulle part t'as si fortement ressenti que tu es membrée pour pulser ! Et quand t'en peux plus tu t'écroules... Mais t'es pas arrivé. C'est plus loin... Ta semence est en circulation (pp.123-124)

La description que nous livre Salvat Etchart de la Martinique explique entre autres, l'attraction passionnelle qu'a Salvat Etchart pour les terroirs antillais et qui inspirait chez lui l'évocation des quartiers dans ses romans. A en Mokwenye (1986) :

Partout dans ses romans l'auteur ne cesse d'évoquer cette forte sensation provoquée par « l'odeur » de cette terre. Etchat sent passionnément la terre martiniquaise comme un amant sent le parfum de son amante... Toute l'île est embaumée de l'odeur des champs de canne à sucre que l'auteur aime bien ; la campagne est surtout attirante grâce à sa verdure qui exude les odeurs fraîches... Finalement Etchat s'attache à la terre martiniquaise comme une à une terre de refuge. C'est une terre qui le sécurise, comme un enfant dans les bras de sa mère (pp.78-79).

Comme nous le décrit Mokwenye, Etchart est inspiré par les quartiers antillais, car, ils le permettent de démontrer les activités des Blancs aux Antilles. Voilà pourquoi à partir du temps qu'il a commencé à écrire, il n'a pas cessé d'évoquer vivement les endroits où séjournèrent les Blancs pendant leur séjour aux terres antillaises. Le souci de révéler les habitudes aussi bien que les mœurs qui caractérisaient les espaces des Blancs qui constituent la raison pour la création des quartiers des Blancs dans les romans de Salvat Etchart. Comme nous le savons, un écrivain littéraire ne représente pas des espaces dans sa création littéraire sans aucune raison. Qu'il soit un espace clos ou un espace ouvert, il y a toujours des raisons cachées derrière son choix. C'est la même chose qui explique l'intention de Salvat Etchart d'évoquer certaines villes et certains villages de la Martinique, un pays qui est caractérisé par une dichotomie. Comme il a bien remarqué dans *Le Monde tel qu'il est* :

La Martinique... n'est pas seulement, un pays paradisiaque avec le soleil, la mer tiède, les filles et les fruits. Elle est aussi "le lazaret à fièvre jaune, le mulâtre colle à ses mouches, la chèvre attachée court à son piquet, et la haine et l'amour, comme partout (p.16)

A ce propos, Salvat Etchart disait que les quartiers peuvent être paradisiaques et en même temps un enfer. Les espaces antillais qu'il nous démontre dans ses romans subissaient constamment des influences qui sont à la fois négative et positive selon des catégories de personnes qui y vivent. Il décrit bien ce phénomène dans *Le Monde tel qu'il est* ainsi :

Cette Martinique fabuleuse où quand on regarde les arbres les champs et les collines déferlant de verdure la mer souple comme corps c'est le paradis et quand on voit l'homme l'Enfer. (p.345)

C'est dans la lumière de ceci que nous traitons explicitement certains lieux où habitaient les Blancs pendant leur arrivée et leur séjour. Le but est de montrer ce qu'ils ont fait, les expériences des indigènes dans leurs mains.

Fort-de-France

Fort-de-France est la ville capitale de la Martinique et elle est bien reconnue comme une ville des Blancs. C'est une ville « en dur » ; « une ville illuminée », une ville « d'étrangers » selon Frantz Fanon. Salvat Etchart n'est pas le seul écrivain antillais à décrire Fort-de-France dans la création littéraire antillaise. Il existe de nombreux auteurs d'origine martiniquaises qui ont mis l'image de cette ville dans leurs créations littéraires. Des auteurs comme Aimé Césaire, Edouard Glissant, Mayotte Capécia, Joseph Zobel, Georges Despotes, pour ne mentionner que quelques-uns, ne cessaient pas de mettre sur les devants les côtés positifs ou négatifs de Fort-de-France surtout par rapport à l'arrivée et le séjour des Blancs.

Dans le roman *La Rue Case nègres*, Joseph Zobel nous présente Fort-de-France comme une ville où les Noirs exerçaient des fonctions dégradantes pour les Blancs qui sont venus chez eux. Dr. Guerri, était un bon exemple du Blanc qui y vivait et y fait la loi. A Fort-de-France, il louait des lopins aux indigènes noirs qui désiraient s'y faire construire une baraque :

Un certain Dr. Guerri, propriétaire de ces grands terrains a peine déboisés qui s'élèvent à l'est de Fort-de-France y découpe et loue de petits emplacements à tous ceux qui désirent se construire une baraque (217).

Si Joseph Zobel s'acharnait à montrer Fort-de-France ainsi, c'est pour démontrer comme Becket, l'écrivain français, que les Noirs habitaient dans des taudis et ils menaient leur « chaudepisse de vie », malgré le potentielle riche de la ville. Ils y étaient victimes de toutes sortes de maladies comme le paludisme et la fièvre typhoïde. Le narrateur dans le roman nous fait remarquer :

Toute une noire population d'ouvriers l'excèdent des autres quartiers a taudis, a paludisme et a fièvre typhoïde de la ville-y accourt et, sur l'initiative de chacun, avec un zèle épique, y installe un vaste campement (p.217).

Ces mots nous disent que les indigènes noirs qui vivaient dans dans ce milieu avec les Blancs sont obligés de plaire les Blancs, les propriétaires de terres à tout prix car toutes les terres sont sous leur contrôle.

Cette triste situation à Fort-de-France, nous aide à mieux comprendre le sort des indigènes noirs dans le roman de George Desportes. Les indigènes noirs que nous peint l'auteur ne jouissaient pas la ville comme ils voulaient à partir de la période que les Blancs sont arrivés chez eux. Le protagoniste décrit la terre ainsi:

Une petite ville ... en friture sous le soleil. Et morne. Et morte. Laide et pauvre comme deux sous. Toute en rouille et en ruines ;mais fière comme un palmier ou un arbre flamboyant. (p.10)

Fort-de-France est aussi présenté dans les romans de Mayotte Capécia. L'auteure nous fait comprendre que cette terre avait depuis des années une reputation, d'attirer la jeunesse martiniquaise qui cherche un amour timide, un amour sans espoir. L'auteure nous décrit la terre ainsi :

Fort-de-France n'était pas une très grande ville, mais même lorsque je la compare à Paris, je pense que les rayons du soleil et les brises chaudes qui balayaient ses rues lui donnaient un charme unique. (p.12)

La description que nous livre Mayotte Capécia et les autres auteurs mentionnés ci-dessus de Fort-de-France n'est pas différente de celle décrite par Salvat Etchart dans ses romans.

A en croire Mokwenye (1986):

Fort-de-France est la ville autour de laquelle se déroule les actions évoquées. Elle est aussi la ville contre laquelle l'auteur dirige toutes ses critiques anti-coloniales. Cible privilégiée de l'attaque

agressive de l'auteur, Fort-de-France est le symbole, dans les romans d'Etchart, de la colonisation et de l'assimilation (85).

Cette description de la terre, qui de loin touchait aux émotions et aux sentiments, nous montre jusqu'à quel point Etchart est émerveillé par cette « ville attirante » où presque tous les Blancs qui se débarquaient en Martinique ont habité. C'est ainsi que beaucoup d'importance est attachée à l'évoquation de Fort-de-France dans ses créations littéraires.

Dans les romans qui constituent notre corpus, Fort-de-France est la ville autour de laquelle les grands commerçants blancs, les hauts fonctionnaires dans l'administration coloniale et leurs aides, les professeurs, les stagiaires et suppléants pour ne mentionner quelques-uns, ont séjourné à leur arrivée en Martinique. Dès qu'ils s'installaient à Fort-de-France, ils se réunissent au sein d'associations, de cercles et d'organisations. Ils y établissent leur église, leur école, leur marché, leur mairie, leur gendarmerie, leur tribunal et leur prison. Ces organisations sont organisés de sorte qu'on pourrait les appeler « une ville blanche ».

L'auteur la décrit ainsi :

Fort-de-France comme toutes les villes croit et gagne à tous les coups. Elle assimile les comptoirs des Blancs, leurs églises, leurs écoles, eux-mêmes, ne sont pourtant qu'en quantité et qualité restreintes. Ils sont comme en suspension dans la masse des esclaves noirs. La logique voudrait que l'élément mineur perde ses propriétés, son importance, qu'il absorbe... or c'est le contraire qui se passe. (p.364)

Les grands planteurs, les grands commerçants et les grands fonctionnaires constituent les grands Blancs qui s'installaient et séjournaient à Fort-de-France. L'arrivée de ces catégories différentes des Blancs à Fort-de-France se fait envahissante et pressante à cause de la clémence du climat dans la région et de la fécondité de la terre, certains pratiques esclavagistes et l'intérêt politique de la France en Martinique. Les grands planteurs ont

profité de la riche potentielle du sol a Fort-de-France pour y installer. D'un ton poétique, Etchart décrit cette terre féconde ainsi :

Tu marches exprès dans le ruisseau. Il y a des fleurs..., y a des sources, y a des galets dans l'eau et des toiles, d'araignees tendues en travers des sentiers... il y a mille choses qui te tirent... c'est pas des chênes ça ? et ça, ça ressemble a des pommiers !... Et tu aperçois les savanes bleutees, le ciel faience, les pitons ruisselant d'odeurs vertes, la forêt ronde, noire, luisante et mouillée comme parapluie. La mer couleuvre sous le corail rouge. Une chanson te prend!(p.105)

Le personnage Hubert de Pourtaeil fait partie des grands planteurs blancs qui est arrivé à Fort-de-France. L'auteur a concentré le plus d'attention sur ce personnage. Dans le roman *Les Negres servent d'exemple*, l'auteur nous démontre comment la famille d'Hubert est arrivée à Fort-de-France. La famille est arrivée avec un seul but au cœur : l'acquisition et la possession des hectares de terre. Cette quête finissait par les mener à l'ampleur de la richesse. L'oncle Willy nous montre le but ainsi:

Hé bien, monsieur l'Archiviste, imaginez que je ne suis pas maire, même pas conseiller municipal de la commune ou notre famille depuis deux ans fabrique ce rhum. Voilà le nègre. Voilà ce qui est ce Nègre. J'ai 1500 hectares de canne à sucre dans la commune. Une usine ! je fais le meilleur rhum de l'isle. Et pas un nègre ne vote pour moi (p.107)

La deuxième catégorie des Blancs à arriver à Fort-de-France sont les grands commerçants. Certaines pratiques esclavagistes à Fort-de-France sont rendues la Fort-de-France la plus attirante pour l'arrivée de cette catégorie des Blancs. Dans *Le Monde tel qu'il est*, Etchart révélait que le système de vente des esclaves et les activités esclavagistes sont les facteurs majeurs pour l'arrivée des commerçants blancs. Il nous peint la manière dont ces pratiques esclavagistes étaient effectuées : En ce temps-la, les affiches disaient :

AU NOM DU ROI LA LOI LA JUSTICE ONT FAIT SAVOIR A TOUS CEUX QU'IL APPARTIENT QUE LE DIMANCHE 26 DU COURANT SUR LA PLACE DU MARCHE DU BOURG DU SAINT-ESPRIT A L'ISSUE DE LA MESSE IL SERA PROCEDE A LA VENTE AUX EUCHERIES PUBLIQUES DE L'ESCLAVE SUZANNE NEGRESSE AGEE D'ENVIRON QUARANTE ANS AVEC SIX ENFANTS DE TREIZE HUIT SEPT SIX ET TROIS ANS PROVENANT DE SAISIE EXECUTION PAYABLE COMPTANT. Voila ce que disaient les affiches (p.253)

Suivant ce courant, nous voyons que Fort-de France offre un marché idéal pour l'achète et la vente des esclaves noirs. La famille de Pourtalieul fait partie aussi des Blancs qui ont profité de la vente et la merchandise des esclaves. La famille achète de nombreuses femmes qui, par la suite, « fabriqueraient » d'autres esclaves afin d'augmenter leur fortune et la richesse de la famille :

Ces femmes que nul n'achète, parce qu'elles sont mutillées ou contagieuses, et dans tous les cas incapables de travailler, il les loge dans les huttes, il les nourrit. Certaines, la nature aidant, échappant à la mort. Il en possède dix, vingt, cinquante, peu import... Et c'est par l'intermédiaire de ces misérables survivantes que notre ancêtre se trouve un beau jour possesseur d'un certain nombre d'enfants à vendre. C'est un véritable haras humain que Bernard Saint Goma exploite ! les esclaves mâles des plantations voisines accourent chaque nuit et ... ce qui fait que dix ans après leur arrivée aux Antilles, notre grand-père grâce à un système de forcing commerce à faire une petite fortune. (p. 98)

Fort-de-France n'est pas seulement le quartier attirant pour la merchandise et la vende des indigènes noirs, elle est aussi le siège du pouvoir pour les hauts fonctionnaires et Adminstrateurs. Les hauts fontionnaires, la plupart de temps, sont envoyés à Fort-de-France pour assurer la loyauté des colonisés envers la France. Kébren fait partie des hauts fonctionnaires blancs qui y habitait. Il est arrivé à cet endroit en tant que journaliste et fonctionnaire. Cette position lui permet l'opportunité d'observer les activités coloniales en

Martinique. Non seulement qu'il a vécu de première main aux activités de ses semblables blancs à Fort-de France, pendant son séjour à Fort-de-France, il y est rencontré une jeune fille noire qui finit par devenir son épouse. La douceur de la personnalité de la femme aussi bien que la fraîcheur de sa peau se combinaient harmonieusement pour créer une femme séduisante dans le cœur de Kébren.

Il est vrai que Kébren est venu à Fort-de-France en tant qu'un haut fonctionnaire chargé avec la responsabilité d'assurer la loyauté des indigènes martiniquais, mais dans les années précédant son séjours à Fort-de-France, il décide de participer au mouvement libératrice des indigènes martiniquais aussi. Cette attitude du protagoniste dans le roman est comparée à celle de l'auteur du roman pendant son séjour en Martinique. Mokwenye (2006) a évoque la manifestation de cette attitude ainsi :

Salvat Etchart était non seulement haut fonctionnaire de la France sur un territorial colonial, chargé d'assurer la loyauté des colonisé envers la France, mais, plus important encore, il était le blanc et français...En tant que fonctionnaire, assimilé ou français il avait reçu l'attente du publique auquel il était censé appartenir (pp51-52)

Fort-de-France n'est pas la seule ville dans notre roman d'étude ; Il y en a d'autres mais l'auteur fait preuve à travers l'évocation détaillée de Fort-de-France pour qu'on ait un aperçu des mœurs et de façon de la vie des Blancs ; une ville dans laquelle le Blanc cherche à s'imposer socialement, politiquement, culturellement et économiquement.

Si Fort-de-France est présentée souvent dans le roman, c'est pour démontrer que c'est une ville autour de laquelle l'auteur dirige toutes ses critiques contre les Blancs. La ville est présentée comme « la ville cruelle » qui se nourrit de la pauvreté des autres races. Etchart profite de la présentation de cette ville pour peindre les mœurs de la communauté blanche de Fort-de-France.

Par exemple, dans le roman, Madame Ouadrages a accompagnée son époux à la soirée organisée par le Gouverneur et sa femme ou, selon elle, les gens de couleur présents avaient été soigneusement triés sur le volet. Dans *Les Nègres servent d'exemples*, ces soirées qui ont souvent lieu à Fort-de-France permettent les gens de se réunissent. C'est une occasion pour les riches de faire valoir leur bonheur et pour tous les invités de renouveler leurs « relations » les uns avec les autres, car d'après Madame Cuzire :

ici ces choses comptent beaucoup... Au moins quatre-vingt personnes ... les comédiens de la troupe Jean Gropain, quelques fonctionnaires et peut-être une douzaine de jeunes gens à lieu par exemple dans la maison de campagne à Mornes-de-jolies (p.25).

Mais ces soirées donnent lieu aussi à de petites intrigues amoureuses, grâce parfois à l'ambiance parfaite animée par la danse et d'autres formes d'amusements. C'est pendant une de ces soirées qu'Hubert fait l'amour avec Madame Cuzire (Mimi) en cachette. Monsieur Cuzire aussi profite de la coquetterie de sa femme à l'égard d'Hubert pour faire la cour à la pin-up girl de la troupe des comédiens, alors que M. Pumas fait des avances à Madame Solfimard. On pourrait dire donc que c'est ici que les infidélités des Blancs se manifestent. À en croire Ferrant : « Ils racontaient que M. Pumas, l'archiviste, il couche avec Mme. Solfimard ! » (p.6).

Salvat Etchart satirise ici la communauté blanche qui se croit supérieure aux Noirs, mais qui en réalité fait preuve d'une faiblesse morale. L'affaire entre M. Pumas et Mme. Solfimard fait écho à celle entre Hubert de Pourtaeuil et Mme. Cuzire. Dans le cas de ces derniers le Club Lido leur sert de « cachette »

En dehors des soirées chez les particuliers, la haute société de Fort-de-France se rencontre chaque dimanche sur l'hippodrome du Lamentin. L'hippodrome du Lamentin est un centre pour le loisir en plein air destinée en particulier aux privilégiés mais aussi à tous les

Martiniquais en general. Il rassemble chaque dimanche apres-midi toutes les couches sociales qui s'y presentent pour se decontracter. En ce sens, il represente une mini Martinique ouu il existe toutes les races et tous les groupes sociaux :

Sur ce lambeau de terre, ce « don » cette cour de recreation pour adultes, hommes et betes melees sre fetent reciproquement, descendants de chevaux (...) hommes encore plus melangees hasardeux obscurs. Meli-melo des sangs d'Europe et d'Afrique, fils et filles des mille rencontres naufrages transactions pokers transbordements, belles negresses femme de chambre, rebut des champs et des marais. Chinois, marins de Trondheim en escale pour deux et qui se vident dans la premiere venue, descendants d'esclaves et batards de blancs, plantees de force ou enfants de l'amour, peaux delavees (pp70-71).

Grace donc aa la peinture faite par Salvat Etchart de Fort-de-France nous avons pu avoir un apercu des mœurs et de la facon de vivre de la communaute blanche.

A la meme veine, Fort-de-France est depint comme un lieu ouu regne le racisme et la toutes sortes de segregation sociales. Par exemple, Etchart a cree des lieux comme les Clubs et les Hotels ouu se pratiquent toutes de segregations sociales. Les lieux jouent un role tres important dans *Les Negres servent d'exemples*. Ces lieux sont decrtits comme des lieux de rendez-vous qui reunissent exclusivement les membres de la classe privilegies. Ils fournissent le decor pour les Blancs qui se rassemblent pour denigrer les Noirs. L'exemple de l'Hotel du Vieux Continent est tres significatif. C'est ici que les nouveaux-arrivees parmi les Blancs sont initiees au racisme et aux prejugees de leur caste. C'est le centre de tous les commerages a l'egard des Noirs et parfois a l'egard des Blancs eux-memes. C'est ici qu'ils condamnent ceux de leurs qui (comme Kebren) marchent avec les Noirs. Ferrant raconte qu' :

Hier soir, a l'Hotel du Vieux Continent, les Blancs ils disaient : y faut pas croire que tous les Français y pensent comme nous. C'est ca le malheur, y en a qui

marchent avec les negres. On devrait tous les fusiller parce que c'est des salauds. Y sont pires que les Negres qui sont rien que des ingrats, parce qu'eux, ils tirent dans le dos de leurs freres. Si on les arrete pas maintenant, on est foutu. Y a assez de murs pour les aligner. Y a assez de fusils. (p.5).

La bourgeoisie de Fort-de-France soucieuse de profiter pleinement non seulement de sa reussite economique, mais aussi de sa promotion sociale, se regroupe autour des hotels, des Clubs et des maisons privees. Elle possede, aa en croire le narrateur du roman : « la presque totalite des terres et (exploite) les hommes des villages et ses hameaux » (p.270).

Salvat Etchart est beaucoup plus concernee par l'evocation des rapports entre les Noirs et les Blancs dans cette ville. Son evocation du lieu demeure, en substance, plus pragmatique que theorique philosphique. Quoi qu'il en soit, il ne manque pas de temoigner de son amour personnel pour cette ville et son attachement sincere aa cette terre evoquee avec une passion toute poetique comme en temoigne ce passage :

Quand tu t'allonges sur cette terre humide et tieede, elle te souffle ue haleine de femme. Elle sent sous toi ! Si tu es seul, tu deviens fou ! Tu cherches la bouche ! Et meme tu as une fille, tu ne sais exactement ce que tu fais : pourquoi : ni avec qui ! Tu continues quelques choses qui a commecce avant toi, sans toi, qui ira plus loin que toi ! Tu obeis ! Tu galopes aa plein avant. Nulle part t'as si fortement ressenti que tu es membree pour pulser ! Et quand t'en peux plus tu t'ecroule ... Mais t'es pas arrivee. C'est plus loin ...Ta semence est en circulation. (pp.123-124).

On assiste ici aa une scene presque erotique. Fort-de-France est la femme « humide et tieede » sur laquelle s'allonge l'amant et dont celui-ci cherche la bouche. L'auteur emploie cette image pour evoker ce rapport hautement sensuel entre lui et la ville. Nous persuade qu'en faisant cela, notre auteur cherche pleurer la disparition progressive d'une ville auquel il est si attachee.

Comme un vrai amant jaloux, Salvat Etchart est chagrinée du fait que Le Blanc vienne « agresser » et « violer » cette ville comme nous voyons dans *Les Negres servent d'exemples* :

Alors cette île, cette jeunesse, cette fille aux cuisses tendres, quand tu la vois avec son vieux marlou de colon (...), quand tu t'imagines ce qu'il lui fait, ce qu'il exige d'elle (...), quand sur sa peau fraîche tu vois des traces de doigts (...), quand sur son épaule, là au creux, tu vois le succon du fabricant de cassonnade et de tafia ! (...). Ces îles, ces terres quand tu les vois batis de déchets, construites à l'européenne de débris européens, charpentées, non pas de roseaux ou de palmes comme ça se faisait avant, et avec une forme, un style (et un génie peut-être, pourquoi pas ?), mais bricolées à la normande, rafistolées à la berrichonne, montées avec de vieux fûts d'huile et des planches barbouillées, qu'est-ce que tu penses ? (p.124).

C'est l'amour qu'a Salvat Etchart pour cette ville « vierge » et « pure » qui inspire chez lui cette dénonciation des mœurs de la communauté blanche. Même si : « dans son refus de la société où il vit, il fait de la modernisation le synonyme de la dégradation perverse. (En quelque sorte) l'anti-valeur » (p.128).

Suivant ce courant, nous persuadons que notre auteur veut avant tout pleurer la disparition progressive d'une ville à laquelle il est si attaché.

Le quotidien des Blancs dans *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant

L'univers imaginaire de Glissant est

un monde très particulier et presque insaisissable pour les lecteurs non avertis du passé.

Elle montre des réalités de la Martinique en particulier et des Antilles françaises en général.

Ces réalités se manifestent dans les lieux imaginaires. Lire les romans de Glissant, c'est partir à la découverte du monde blanc, c'est accepter de se frotter à d'autres hommes, de se confronter à d'autres cultures. Bien qu'il existe de nombreux personnages blancs dans le roman, l'auteur n'avait pas créé beaucoup d'espaces où sejournaient les Blancs. C'est le narrateur qui nous aide à mieux comprendre la taille du pays :

C'était le pays, si minuscule, en boucles, détours, possédé, (ah non pas encore, mais saisi après la longue course monotone. Le pays : réalité arrachée du passé, mais aussi passée de terre du réel. Et Mathieu voyait le temps noué à la terre. (p.277)

Edouard Glissant a situé les Blancs dans des quartiers spéciaux pour mieux décrire leurs activités. Le Navire et la Plantation constituent les quartiers des Blancs les plus évoqués dans le roman. Ils nous offrent une vision des captifs noirs enfermés comme dans une cellule d'une prison.

Le Navire

Le Navire est l'un des premiers espaces dans *Le Quatrième siècle*. Dans le roman, le Navire est le souvenir historique du transbord des captifs noirs par les Blancs vers le Nouveau Monde. L'auteur, il faut le souligner, est hanté par les événements qui se sont passés dans le Navire, surtout entre les Blancs et les captifs noirs. Le Navire est l'expression du passé traumatissant des Noirs, un passé qui est susceptible de ressusciter mille et une scènes lugubres dont beaucoup d'afro-antillais ne souhaitaient pas se rappeler. Selon le premier Longué et son homologue Béluse, dans ce Navire, il y avait : « toujours cette odeur de vomi, de sang et de mort que même la pluie ne pouvait effacer si vite. » (p.23).

Cette période vécue sur le Navire reste indélébile dans la mémoire de Papa Longué et Béluse. Voyons comment Papa Longué le décrit pour Mathieu Béluse :

Sur tout le front de mer on ne voyait que les masses croulantes d'une végétation incertaine avec de loin en loin la plaie lépreuse d'un chanter ou d'un entrepot. Sur ce bateau, l'eau décapait le pont, ruisselait dans les soutes, noyait la cargaison croupie (...). Il avait fallu toute la science du maître de bord pour que parviennent de bon port les deux tiers des esclaves embarqués. La maladie, le suicide, les révolts et les exécutions avaient ponctué la traversée de cadavres. On voyait les striures de bois noirci, gonflées par l'eau, là où la tôle chauffée avait été dressée, près du brasero. Et on voyait encore les traces épaisses de sang, autour de la tôle, car la tôle servait à faire danser, au rythme du feu, les insoumis qui avaient refusé de marcher pendant la demi-heure hygiénique, sur le pont. Et la tôle elle-même était là, tordue, bossue, noircie, sanglante... (p.20)

Cet extrait du quartier où vivent les captifs noirs avec le maître-blanc est lié aux souffrances des captifs noirs dans le Navire. Ce souci d'évoquer le Navire en lumière est l'importance des rapports entre le Blancs et les Noirs, notamment les captifs noirs. Tout au long du récit, le Navire est présenté, soit comme un témoin, soit comme un participant direct à tous les événements marquants de la vie des Noirs en contact avec le Blanc.

La Plantation

Dans le roman, les personnages blancs qui sont arrivés peupler les quartiers des Noirs pendant la saison d'hivernage débarquaient dans la Plantation. C'est dans la Plantation que l'auteur nous présente le plus nettement la réalité de la vie vécue par les Noirs pendant leur contact avec les Blancs. Glissant nous montre deux Plantations en l'occurrence dans le roman : l'Acajou et la Plantation Senglis. Glissant a situé les Blancs dans ces deux quartiers. Ces Plantations offrent aux esclavagistes et planteurs Blancs l'opportunité d'explorer le pays et d'augmenter le nombre de leurs esclaves. Papa Longoué a ceci à dire à ce propos :

Depuis si longtemps. Depuis le premier bateau, quand ce commerce n'était encore qu'une aventure

dont nul ne savait si les profits seraient convenables. Jusqu'à la Rose-Marie, é l'époque où c'était devenue une affaire fructueuse, oui, jusqu'à ce matin qui les vit les ancêtres débarquer de la Rose-Marie pour commencer l'histoire qui est vraiment l'histoire pour moi (p.23)

Dans le roman, nous sommes appelés à suivre la manière dont les Blancs vivaient. Le narrateur nous faire mieux comprendre cela :

Depuis cent cinquante ans que la terre donnait voisinant avec les hommes du profit que l'un deux a nouveau s'acharnaient à posséder : terres, esclaves, la prenait à la gorge... Bientôt il dirait : ma propriété. Et c'était comme une autre histoire qui commençait la plantation était citée en exemple par les planteurs. Le maître ne consentait pas d'avantage qu'auparavant à les recevoir mais du moins agissait-il désormais (à leur sens). Comme un homme normal. Recupéré des champs pour la culture était son unique préoccupation. Ainsi, à l'encontre de la propriété Senglis, l'Acajou était une ruche et par conséquent un lieu de damnation pour les esclaves. De damnation physique et terrifiante quand chez Senglis et jusqu'aux volontés, tout se décomposait dans l'avili et l'indigène (pp.100-101)

Ce sont à Acajou et à la Plantation Senglis que le romancier nous démontre

les choses qui se sont passées par rapport au contact des Blancs avec les Noirs.

Acajou

Acajou est décrit comme la petite propriété de Monsieur de la Roche. C'est dans ce quartier que bisaïeul de Longué qui « s'échappa des le premier heure est vendu pour fonder une lignie des Nègres marrons » (p.47).

A Acajou, les habitants noirs sont considérés par leurs propriétaires comme des machines à procréations pour augmenter le nombre des esclaves de la plantation. On témoigne de cette scène étrange entre la femme de Monsieur de la Roche, le maître et un esclave de la maison :

Béluse disait-elle très lentement. Je t'ai nommé Béluse, et je t'ai alloué une femme. Non, non, une femme. Disons une femme. Te voilà à peu près seigneur et maître de ton foyer. Que ferons-nous de la plantation, si tu n'engendres pas ? Béluse étonné courait parfois jusqu'à sa hutte (p.99).

Là sont les expériences personnelles qu'avait vécu Béluse quand il a mis pied à Acajou pour la première fois. Mais ses promenades dans les rues du village l'aida de voir la situation aliénante et la misère criarde que font face ses frères de couleurs qui s'y trouvaient. C'est là aussi qu'il trouvait que des millions d'hommes noirs font face à la même condition de vie partout où vivent les Blancs. Qu'il soit sur le navire, soit en Europe soit à Acajou, le Noir n'a pour voisins assidus que la souffrance, la torture et la misère :

Il n'y rien à en dire, sinon que c'était l'esclavage... là où l'esclave trouve un coutelas, une houe, un baton. De même qu'on ne peut tout à fait d'écrire l'état d'esclavage (pour cette infirme et irréductible donnée de la réalité que nulle description, nulle analyse jamais ne parviendront à inclure l'esprit débilé se reveillant à douleur, parfois s'exaspérant au long des jours, pour retomber dans le quotidien, l'accepte, qui est plus horrible encore que ce spasme de damnation), de même il n'y a rien à dire d'une révolte de cette sorte sinon qu'elle est le cheval-de-bois de la souffrance (p.101)

Les Blancs qui venaient de tous les coins du monde à Acajou se donnaient d'abord, au développement économique de la terre et s'efforçaient pour solidifier leur présence sur la terre. Pour achever cela, ils avaient fait tout d'abord appel à la main d'œuvre indiens par un système d'engagement à terme. Grâce au perfectionnement qu'ils apportaient à la production de canne à sucre, Acajou est devenu une terre favorises pour les Blancs. Duchêne est parmi les Blancs qui sont arrivés à Acajou pour établir des usines :

Je ne comprends pas, murmurait Duchêne, je ne comprends pas leur silence, tout soudain. Depuis dix ans que je pratique, je ne les ai jamais surpris à crier, ni gémir, ni même à regarder la terre. Le second riait gauchement. Il ne s'intéressait pas aux enignes, mais

aux chiffres. Parfois le capitaine l'ennuyait, mais il n'osait par se l'avouer. Il voyait la du numéraire, voilà. Bientôt, il serait maître de son propre, et alors on verrait. (p.12)

La Plantation Senglis

La plantation Senglis est la même chose que Acajou. Les habitants noirs, surtout les captifs noirs subissent le même sort comme ceux qui vivaient à Acajou. Voyons comment Glissant décrit l'univers de pourriture et de fer qui régit la plantation Senglis :

Telle était la propriété Senglis : antre de décriptude, étranger à la course force née qui se jouait partout ailleurs contre les bois et les ronces, pour le profit et la richesse. Ici, l'allure sanglante et sauvage avait peu à peu cédé à une existence plus animale encore, où la damnation des esprits culminait dans leur lente consommation. Senglis et sa femme regentaient la propriété (...). Ils étaient activés partout avec le fouet et le carcan. Mais ils étaient regents de moisissure et de lent dépérissement. La plantation était comme un chancre torpide dans l'entour virulent des autres terres. (p.100).

Cet extrait du texte montre comment le romancier conçoit le quartier du Blanc. C'est un quartier qui engendre le mal. Du mot « moisissure » au « dépérissement », les mots ne sont pas assez forts pour le qualifier.

Comme nous avons souligné au début, le sort des habitants dans la plantation Senglis n'est pas meilleur. Edouard Glissant essaie de le décrire dans les termes suivants :

Ainsi, à l'encontre de la propriété Senglis, « l'Acajou » était une ruche et par conséquent, un lieu de damnation pour les esclaves. De damnation physique et terrifiante, quand chez Senglis et jusqu'aux volontés, tout se décomposait dans l'avili et l'indigne. (p.101).

Le narrateur ajoute :

Madame de Senglis avait déclaré à son mari qu'ils tenaient désormais un excellent « reproducteur » et que personne n'était besoin par conséquent de louer des mâles, chez les voisins. La révélation lui en était venue, au sortir de cette nuit où Gustave Anutole (Bourbon) avait relaté (et mimé) les événements de l'Acajou. Mais la première grossesse qui eût du normalement précéder et autoriser les autres, celle de la femme accouplée à l'homme, ne se produisait pas. Peu à peu, l'affaire prit des allures dramatiques. C'était la matière essentielle des brocards de Senglis. (...). La maîtresse alla ainsi aux limites de ce qu'on ne pouvait qu'appeler la démence : faisant nourrir l'homme devant elle, lui interdisant les travaux pénibles, cherchant à étudier les herbes et les philtres de fécondité qu'elle lui ordonnait d'avalier. C'était devenu pour elle une loi, un but suprême, un souffrance de chaque instant. Il lui semblait contraire à l'oraison des choses et à l'harmonie universelle que cet étalon ne commençât pas, et avec cette femme précisément qu'on lui avait accordée, son travail de reproduction. (pp.97-98)

Que les plantations d'Acajou et Senglis soient décrites comme « un lieu de damnation physique et terrifiante » pour les Noirs d'une part et les esclaves à l'autre, cela se passe de tout commentaire. Soulignons seulement que dans la représentation du Blanc, les quartiers où vivent les Blancs jouent souvent des rôles symboliques. Ce sont des représentations symboliques des situations des prisons dans lesquelles se trouvent les personnages noirs.

Les quartiers où vivent les Blancs que nous venons de souligner au cours de notre analyse dans ce chapitre sont les réflexions de l'image des Blancs. Les trois auteurs, dans leurs romans nous présentaient leurs niveaux spatiaux où séjournèrent les Blancs. Ils nous montrent comment les personnages blancs qui se considèrent comme appartenant à la race supérieure et privilégiés se comportaient. Ils reflétaient ce phénomène à travers les personnages blancs de titres différents qui sont arrivés des coins différents du monde chez les Noirs. Cela nous amènerait inévitablement au phénomène du complexe d'infériorité, qui est l'un des conséquences de l'invasion des Blancs aux Antilles. Les quartiers des Blancs sont vus dans la perspective de complexe d'infériorité à travers les personnages

noirs qui sont obsédés de la race blanche et l'identité blanche. Nous allons jeter un coup d'œil sur les conséquences de l'invasion des Blancs aux Antilles dans le chapitre suivant.

Chapitre Trois: L'invasion Blanche des Antilles françaises

L'arrivée et le séjour du Blanc chez les Noirs, surtout chez les Antillais, ont été caractérisés par la domination économique et l'infériorisation inouïe de la culture noire. Face à cette réalité amère, les Antillais ne pouvaient désirer qu'une assimilation, une identification au Blanc et l'adoption de leurs valeurs. Ainsi, ils refusent de se voir tel qu'ils sont. Corzani (1970) dans son ouvrage *Guadeloupe et Martinique : la difficile voie à la Négritude et de l'Antillanité* nous démontre cette réalité. Selon lui :

A un lavage de cerveau complet, extirpant toutes coutumes, toutes les traditions, toutes les croyances pour les remplacer brutalement par une religion étrangère, des modes de vie nouveaux, un langage et une forme de pensée sans densité charnelle, sans existence réelle. (p.120).

A travers cette citation, Corzani semble résumer le sort psychologique des Antillais par rapport à leur contact avec le Blanc. Certes, les Antillais sont devenus affranchis, mais leur attitude vers le Blanc et ses valeurs demeurent pratiquement inchangées. On espère d'importants changements mentaux, sociaux et culturels, mais il n'y a rien qui suggère des changements importants. Ils demeurent « les esclaves » du Blanc, pour ainsi dire des valeurs et des comportements du Blanc. Toumson (1980) a souligné cette réalité amère ainsi :

Le maître blanc, après avoir incarné pendant des siècles la force, la puissance, l'intelligence, le savoir, la beauté même, ne pouvait par la magie de 1848 retrouver ses exactes et fort médiocres dimensions, il restait pour le fils d'esclaves l'incarnation de toutes les vertus. Dès lors, le descendant d'esclave ne pouvait désirer qu'une assimilation, une identification à l'Autre, au Blanc, l'adoption de ses valeurs et pour cela refuser de se voir tel qu'il était, se nier comme nègre, jeu auquel excellèrent les mulâtres de toutes nuances (p.79).

Maryse Condé et Salvat Etchart ont démontré, d'une manière ou d'une autre, le phénomène du complexe d'infériorité des personnages noirs dans leurs œuvres littéraires.

Ils ont prêté une attention considérable à la question du complexe d'infériorité dans *Dieu nous l'a donné* et *Le Monde tel qu'il est*. Ils sont conscients que l'histoire des Antillais est celle d'un passé esclavagiste et colonial. Ils affirment que le complexe d'infériorité constitue l'un des empreintes indélébiles qui accompagnent l'arrivée et le séjour du Blanc chez le peuple noir.

Précisons d'emblée que si Condé et Etchart situent leurs œuvres littéraires pendant la période de l'arrivée et du séjour du Blanc, c'est avant tout essayer de désaliéner leur peuple en les aidant à oblitérer le trauma de leur passé provoqué par long séjour du Blanc. Edouard Glissant, cité par Todorov (1986), a mis en scène les préoccupations des écrivains comme Condé et Etchart à cet égard :

Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous, est pourtant là (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancinement, de le « révéler » de manière continue dans le présent et l'actuel. Cette exploration ne revient donc ni à une mise en scène ni à un pleur nostalgique. C'est à démêler un sens douloureux du temps et à le projeter, à tout coup dans notre futur, sans le recours de ces sortes de plages temporelles dont les peuples occidentaux ont bénéficié, sans le secours de cette densité collective que donne d'abord un arrière pays culturel ancestral. C'est ce que j'appelle une *vision prophétique du passé* (c'est l'auteur qui souligne) (p.281).

Si Glissant met en relief cette réalité, c'est pour pour systématiquement affirmer que rien n'a changé au fond, depuis l'arrivée et le séjour du Blanc aux Antilles. Rappelons ce qu'affirmait Maryse Condé à ce propos dans son ouvrage *Le Roman antillais, tome 1* (1977) :

Cette hantise du passé n'est pas stérile. Souvent l'auteur croit trouver dans le passé l'image du présent. Il prétend prouver que son peuple souffre encore ou du moins ne n'est pas tellement éloigné de

sa condition initiale. Le rappel historique se double alors d'un propos politique (p.15).

L'invasion du Blanc aux Antilles françaises dans *Dieu nous l'a donné* de Maryse Condé

C'est dans cette pièce théâtrale que Condé nous démontre le phénomène du complexe d'infériorité chez les Antillais. Dieudonné, le jeune médecin dans la pièce, est revenu à son île natale après ses études universitaires en France. En réalité, il est totalement revenu pour ranimer son peuple, les insurger contre sa propre condition.

Il est scandalisé de constater que ses compatriotes qui se trouvent autour de Dieudonné se comportent toujours comme des esclaves de jadis à l'égard du Blanc. D'après Dieudonné, ses compatriotes souffrent encore ou du moins, ils ne sont pas tellement éloigné de leur condition initiale :

Trois siècles d'infamie ont émasculé nos nègres. Ils ne savent plus que geindre. C'est comme si un poison mauvais s'était répandu dans leurs veines et avait engourdi leur sang. La peur est sur eux comme un bâillon humide. Ils écrivent sans bouger le petit doigt (p.56).

Le ton sarcastique qui caractérise ce passage est indicatif de la pensée de l'auteur par rapport aux conditions psychologiques des Antillais dits libres. C'est un passage qui témoigne en même temps de l'attitude de l'auteur vers ses compatriotes. Elle va encore plus loin pour insister sur le fait que les habitants de Grande Anse, une petite communauté dans la pièce, sont toujours des asservis chez eux. Dieudonné lamente la situation ainsi :

Partout, je ne rencontre que méfiance et soupçon. On chuchote « qu'est-ce qu'il est venu faire celui-là ? Même ceux, pour lesquels je suis venu ici (...). Hier, deux, deux enfants ont pris fuite quand je les appelais. (p.58).

Le lecteur n'est pas dupe de l'ironie de ce passage destiné à ridiculiser les Antillais. Parfois, c'est avec rage et colère que l'auteur fait des reproches aux Antillais noirs qui se laissent perpétuellement entraîner comme des néo-esclaves. Condé fustige ces compatriotes, qui, au lieu de se révolter contre les abus perpétrés par certains au nom du Blanc, essaient de faire plaisir aux Blancs. Laboderie est un bon exemple. Grâce à son alliance avec le Blanc, il est prêt à faire intervenir les forces de l'ordre à la moindre occasion. Condé ridiculise Laboderie tout au long de l'histoire :

Laboderie a des mercenaires bien entraînés. Et au premier danger, il va téléphoner à la ville, « Tiptap tiptap(...) Envoyez renforts ! Et la ville va téléphoner sainte mère à tous et le ciel noir, noir de C.R.S. (p.57).

Alain Brossat, intellectuel antillais, condamne cette attitude chez ses compatriotes, surtout chez ceux qui ne font que plaire aux anciens maîtres blancs. Pour lui, une telle situation nuit surtout à l'indépendance et à la spécificité culturelle. Dans son ouvrage, *Les Antilles dans l'impasse ?* (1981), il a remarqué que :

Il faut mettre en lumière les nouvelles contradictions qui se nourrissent de cette situation : au fur et à mesure que se dispersent les conditionnements anciens de l'époque esclavagiste, se dessinent et se reproduisent ; dans la vie sociale et culturelle, les figures d'une nouvelle hétéronomie faite du mimétisme du monde occidental (p.42).

A travers cette pièce théâtrale, Condé veut une rupture totale avec cette naïveté et ce complexe d'infériorité, une rupture totale avec le Blanc qui continue à exercer un contrôle sur la mentalité de l'Antillais. Le souci de ces compatriotes de maintenir le status quo a été condamné par Maryse Condé dans cette pièce. Comme on peut s'y attendre, cette attitude des Antillais de maintenir le status quo rend impossible les efforts nécessaires pour briser la domination du Blanc aux Antilles. Voici un passage classique qui illustre la manière dont les Antillais s'efforcent à maintenir le status quo pour plaire au Blanc :

Ils ont tous les même mots à la bouche. Justice, Liberté, Amour. Et c'est avec ces mots qu'ils sement le trouble et la révolte. Que veut-il faire de Grand Anse, un nouveau champ de lutte ? Il veut bercer ces hommes d'illusions plus redoutable que la mort ? Faire de leur vie un enfer, sillonné de policiers, de C.R.S et de chiens-loups ! Qu'il entre dans la brousaille, qu'il se perde dans les cacayers, qu'il flâne dans la Ravine, mais au sommet du morne, il trouvera...(p.60).

Il convient de faire remarquer que l'auteure entend utiliser ce passage pour démontrer que la cruauté, les souffrance et l'oppression des Antillais par le Blanc est encore plus tolérable que les changements importants qu'apporte Dieudonné sur la terre.

Le complexe d'infériorité dans *Le Monde tel qu'il est* de Salvat Etchart

De même que Maryse Condé, Salvat Etchart, à travers son roman résume le phénomène du complexe d'infériorité chez les Antillais. Cela est dû à leur contact avec le Blanc. Pendant l'arrivée et le séjour du Blanc chez les Antillais, le Blanc s'assurait que toute les valeurs des Noirs ont été abandonnées. Cette politique délibérée du Blanc aux Antilles a fait naître le sentiment du complexe d'infériorité chez les Antillais. C'est à partir de ce moment que le souci des Antillais de copier les valeurs de leur ancien maître au détriment de l'identité noire a commencé. A en croire Corzani (1970) :

Le maître blanc, après avoir incarné pendant des siècles la force, la puissance, l'intelligence, le savoir, la beauté même, ne pouvait par la magie de 1848 retrouver ses exactes et fort médiocres dimensions, il restait pour le fils d'esclave l'incarnation de toutes les vertus. Dès lors, le descendant d'esclave ne pouvait desiner qu'un assimilation, une identification à l'Autre, au Blanc, l'adoption de ses valeurs et cela refuser de se voir tel qu'il était, se nier comme negre. (pp.21-22).

Salvat Etchart illustre bien le souci brûlant chez des Noirs antillais d'identifier au Blanc, d'adopter ses valeurs jusqu'au point qu'ils refusent de se voir tel qu'ils sont. Son roman

apporte des précisions d'ordre historique et sociologique des Noirs antillais durant leur contact avec le Blanc. Lorsqu'on rend compte que chez les Antillais, être Noir « non-blanchir » suggère l'infériorité, l'on comprend pourquoi les habitants, surtout les femmes antillaises, s'acharnent de mettre au monde des enfants métissés. Elles semblent être honteuses de leur couleur et pour « *sauver la race* », beaucoup d'elles entrent à une alliance quelconque avec le Blanc. Daniel Guérin, le critique antillais dans son ouvrage le témoigne ainsi :

Le rêve de bien des mères antillaises étaient d'avoir un enfant illégitime d'un Blanc, même si ensuite le père se refuse à donner son nom au rejeton. L'enfant métissé mis au monde aura bénéfice (...) d'une promotion (p.10)

Ce passage nous permet de mieux comprendre le phénomène du complexe d'infériorité chez les Antillais pendant le séjour du Blanc aux Antilles. Il nous permet aussi de mieux comprendre les problèmes raciaux dans le contexte psychologique du moment à une époque où le destin de l'île devait être redéfini et pour longtemps.

Dans le roman, nous retrouvons les demoiselles Alicanthe qui manifestent le complexe d'infériorité d'une manière honteuse. Elles tombent amoureuses des Blancs. Malgré l'abus physique et raciale que subissent leurs compatriotes dans les mains du Blanc, malgré la laideur du Blanc, les demoiselles Alicanthe l'aimaient toujours. Leur seul rêve est de maintenir des rapports intimes avec le Blanc, malgré leurs défauts. Pour parfaire leur rêve brûlant, elles tombent amoureuses du Blanc. Leur but est d'avoir des enfants illégitimes de lui. Leurs attitudes et comportement sont décrits ainsi :

C'est prudemment et seulement d'une manière impersonnelle que parfois, à l'occasion d'un certificat d'études ou d'une première communion, elles (mesdemoiselles Alicanthe) se risquent à parler des enfants qu'elles ont eu (du Blanc). « IL » disent-elles, n'osant pas articuler le prénom (...) ou bien,

qu'il s'agisse d'un bébé ou d'un jeune homme et sans que leur vienne à la bouche les mots « notre fils » ou « notre enfant », elles murmurent tout bas « le petit » (...). Adroites à inventer les plus diplomatiques et discrètes perphrases possibles pour faire allusion au crime contre la Race, la Religion et l'Argent (pp.94-95).

Les demoiselles ainsi orientées ne pouvaient que mépriser leurs compatriotes noirs, les criandre selon le schéma raciste habituel. De même que les demoiselles, Madame Quadragès reflète le complexe d'infériorité d'une Antillaise.

Dans le roman. Madame Quadragès démontre son désir brûlant d'identifier avec le Blanc et ses vertus. Après une liaison avec le maître Quadragès, elle se félicite que son rêve d'être admise à Didier, l'habitation des Blancs, est réalisé. Elle attribue le succès de sa famille à leur intégration au monde blanc. Elle estime que ses compatriotes ont échoué dans la vie, car ils n'entretiennent aucune liaison avec le Blanc :

Nous nous sommes mariés, dit Madame Quadragès. Nous nous avons une petite villa à Didier. Ce n'était pas comme aujourd'hui. On ne vendait pas le terrain aux gens de couleur. (p.156).

La manifestation du complexe d'infériorité et la naïveté ne s'arrête pas là. Elle continue sans cesse. Elle attribue même le succès de sa famille auprès du Blanc comme une grande source de satisfaction personnelle, une promotion sociale surtout sur le dos de ses compatriotes. Elle dit :

Maître Quadragès plaidait déjà pour les Blancs. C'est M.le Pontent qui a été son premier client... un ouvrier saoul s'était fait prendre le bras par une machine... Maître Quadragès a plaidé pour l'usine. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes de couleur qui plaidaient. (p.156)

L'on peut être reconnaissant à Salvat Etchart d'avoir traduit la réalité sans la fardeur, d'avoir montré le complexe d'infériorité des Antillais par rapport à la race blanche et les haines qu'elles suscitent. Salvat Etchart a su montrer, à travers ses personnages noirs,

l'aliénation lentement instillée par le Blanc, par le milieu social. La reprise incessante des phrases comme : « ce n'était pas comme aujourd'hui », « on ne vendait pas de terrain aux gens de couleur », « il n'y avait pas beaucoup de couleurs », constituent des indices de l'aliénation lentement instillé par le Blanc aux Antillais.

Madame Quadragès profite de son mariage à un Blanc pour se féliciter. De temps en temps, elle exprime son admiration auprès le Blanc. Elle ne cesse pas d'exprimer ses respects aussi au docteur Germain. Elle dit à Romaine :

Le docteur Germain venait souvent à la maison. Un bel homme. Toujours bien habillé. On n'aurait dit un Blanc. Il avait vécu dix ans en France. Et il a épousé une vraie blanche. Il a toutes les habitudes d'un Européen vous savez. Et c'est bien embarrassant parfois pour une maîtresse de maison... A l'apéritif, il ne craint pas de vous dire : je boirai bien un petit cognac ! Et comme généralement nous n'avons que rhum. (p.167)

Suivant ce courant, l'on voit que l'auteur fait valoir la naïveté de Madame Quadragès pour qui la simple raison d'être bien habillé, avoir vécu longtemps en France, avoir épousé une « vraie » blanche suggèrent les « les bons comportements » aux yeux de la femme antillaise. L'on voit par les attitudes de Madame Quadragès une sorte de l'insécurité psychologique dont souffrent des Noirs antillais. Soucieuse d'une identification au Blanc et ses valeurs, Madame Quadragès ne voit rien d'incongru dans le choix du docteur Germain qui préfère le cognac à l'apéritif. Ce genre d'attitude est bien commun chez les Antillais. En décrivant cette attitude de Madame Quadragès, Salvat Etchart se moque des Antillais qui s'efforcent à tout prix à singer aveuglement les usages et les valeurs du Blanc qui est venu aux Antilles.

L'exode massif des Antillais en France démontre aussi le niveau du complexe d'infériorité chez certains indigènes noirs. C'est un phénomène social qui se manifeste d'une

génération à l'autre. Evidemment, l'histoire des Antilles ne peut pas être complète sans aucune mention des expériences migratoires des Antillais. Anya (2005) souligne ce fait ainsi :

The history of West Indies would remain chequered and incomplete where no mention is made about her exilic experience. The West Indies had a peculiar horrendous torment as they wallowed in exile, both in physical and psychological or spiritual terms, exile informed a larger part of their lives. (p.186).

Cette citation permet de comprendre que durant la majeure partie du rencontre du Blanc avec les Antillais, un bon nombre du peuple antillais, tant lettrés que illettré, sont en perpétuel déplacement en France. Le besoin d'atteindre un certain but, surtout l'amélioration de la vie économique aussi bien que la recherche de la connaissance supérieure constituent des motifs majeurs pour l'exode massif des Antillais en France.

Fanon (1952) soulignait le motif majeur pour le voyage des Antillais en France. Selon lui : « l'Antillais qui vient en France conçoit ce voyage comme la dernière étape de sa personnalité » (p.4).

Aimé Césaire voit le voyage en France comme un acte de libération chez les Antillais. La France est perçue comme un *Eldorado* où l'on peut secouer la poussière de misère qui les étouffe aux Antilles. C'est pour cette raison que Césaire exprime une grande joie le moment l'occasion de partir pour la France se présentait à lui. Selon Ntronfo (1982) Césaire dit que :

Je n'ai pas du tout quitté la Martinique avec regret. J'étais très content de partir. Incontestablement, c'est une joie de secouer la poussière de mes sandales sur cette île où j'avais l'impression d'étouffer (...). Aller en France c'était pour moi un acte de libération (p.78).

Dans *Le Monde tel qu'il est* (1967), Salvat Etchart nous démontre ce phénomène social. Il essaie de démontrer les méandres de la vie aux Antilles après l'arrivée du Blanc. Il met surtout sur les devants des raisons de survie et la quête d'une connaissance supérieure comme des motifs majeurs pour l'exode massif de la population noire en France à cette époque-là.

Dans le roman, nous retrouvons que Galba Alicanthe exprime son désir de quitter son île natale pour la France. Les raisons de survie constitue le motif majeur pour son choix. Une grande partie de l'action du roman est consacré à ce motif. Le chômage aux Antilles à cette période était pour Galba Alicanthe une expérience douloureuse, et joue chez lui un rôle catalyseur pour quitter son île natal. La survie économique aux Antilles, surtout chez les Antillais est une réalité faite du mépris racial et d'injustice quotidien, contre lesquels Galba était impuissant à réagir. Etchart décrit la situation déplaisante dans laquelle Galba Alicanthe se trouve ainsi :

Son impuissance de nègre presque incapable de nourrir sa propre famille, malhabile, à protéger ses filles de la convoitise des voisins et qui n'a jamais cessé de se demander en quoi il se trompe, à quel moment il a pris la mauvaise voie (p.176).

Dans le désespoir, Galba retrouve sa seule consolation dans la migration en France, qui seule, peut le délivrer de la misère économique qu'il fait face. On constate ici que Galba sentait que la situation qu'il se trouvait se déroulait contre lui et sa famille. Il sentait que son île natale était suffocant pour les Antillais. Ainsi la France devient le seul endroit qui va garantir sa survie. Akpagu (2013) fait remarquer que ces souhaits de Galba Alicanthe et ses compatriotes sont dûs à la recherche d'une meilleure vie et l'état suffocant de leur village :

In the absence of better alternatives at home, exile in France becomes, in their imagination, the only route

to happiness. By taking to France, they hope to «make a living» and undergo complete miraculous transformation of their lives. To them, France is the land of perfect delight. On the other hand, they consider their native islands as very unpleasant, unbearable and infernal «prisons from where one must flee» (p.149).

Le besoin d'aller en France chez les Antillais n'est pas seulement exprimé à cause de survie économique. Il s'associe également à la recherche d'une connaissance supérieure au niveau universitaire. Il est à souligner que jusqu'à la création de l'Université Antilles-Guyane, être bachelier signifie pour les Antillais, quitter son île natale pour aller en France. C'est un genre d'obligation pour les ambitieux. Maryse Condé (1978) souligne ce facteur ainsi :

Jusqu'à la création récente de l'université Antilles-Guyane, être bachelier signifia pour l'Antillais, quitter son île pour aller étudier en France dans un univers inconnu et peut être, hostile (p.7).

C'est pour cette raison qu'Alin Alicanthe et Germain le docteur expriment leur désirs d'aller en France. Au début, Alin Alicanthe se pose en redresseur de torts et en défenseur des droits de ses confrères, il s'intéresse surtout à rompre le cercle infernal de la pauvreté, de l'ignorance et d'exploitation. Mais il manque le moyen de réaliser ce but. A ce niveau, une connaissance supérieure devient nécessaire.

Tout au long du roman, Etchart montre avec réalisme la pauvreté des Antillais, l'insécurité économique et matérielle due principalement au magnifique prolétariat créateur de richesse (p.109:3). Cette catégorie de personnes maintient les habitants dans la crainte, ce qui favorise la résignation et le complexe d'infériorité. Leur engagement rend les Antillais impuissant depuis longtemps. Concernant Galba Alicanthe, le frère d'Alin Alicanthe, on retrouve la manifestation de cet état d'impuissance :

Son impuissance de nègre presque incapable de nourrir sa propre famille, malhabile, à protéger ses filles de la convoitise des voisins et qui n'a jamais cessé de se demander en quoi. Il se trompe à quel moment il a pris la mauvaise voie. (176).

Pendant cette période, aucune autorité ne prend en considération le sort des Antillais. Le juge de paix, la police rurale, les arpenteurs, les spéculateurs en denrées, vivent sur eux comme des puces. Ils guttent l'occasion de les approprier. C'est pendant ce moment de désespoir qu'Alin Alicanthe a quitté la Martinique pour «être formé par le collège Notre-Père en France» (176).

De même qu'Alin Alicanthe, Germain le docteur nous est présenté dans le roman, *Le Monde tel qu'il est* (1967) comme un jeune homme qui a quitté son île natale à la recherche de la connaissance supérieure en France. Il est représentatif de la jeunesse privilégiée aux Antilles qui va en France et, qui finit par épouser une femme blanche. Selon Madame Quadragès : « Il avait vécu presque dix ans en France. Et il a épousé une vraie blanche. Il a toutes les habitudes d'un Européen vous savez » (p. 231).

Le choix du Germain d'épouser « une vraie blanche » est très commun chez les indigènes noirs qui s'installaient en France. Il a été attiré irrésistiblement par le désir brûlant de hisser à un rang plus élevé que celui de notable et partant, commander à tous les confrères de son milieu. Donc, quitter son île natale c'est de remplir le vide qu'il ressent au fond de son être. Il se lance à la recherche de France souhaitant un avenir plus prometteur.

Il est à noter qu'Alin et Germain le docteur typifient les Antillais qui se sont rendu compte de la réalité antillaise. Leur désir brûlant d'aller en France répond au souhait de hisser à un rang plus élevé que celui de notable et partant, commander à tous les confrères de leur milieu comme le maître blanc.

Conclusion à la première partie

Dans cette partie qui porte sur le Blanc dans la création précoloniale et comprennent quatre chapitres, quelles réflexions pouvons-nous souligner sur les œuvres de corpus ? Nous avons souligné quelques remarques importantes à travers notre analyse.

La première chose à souligner est que le thème du Blanc connaît un retentissement très grand chez les romanciers, les dramaturges, les poètes d'origine antillaises francophones et des critiques littéraires. Ce thème se manifeste sans cesse dans les œuvres littéraires des écrivains antillais différents d'une génération à l'autre. Dans cette partie du travail nous essayons de mettre en scène l'image du Blanc dans les œuvres littéraires de Salvat Etchart, Edouard Glissant et Maryse Condé. Ce qui fait que dans leurs œuvres littéraires, ces écrivains essaient de dépeindre la réalité antillaise depuis le contact du Blanc et les Antillais.

Dans le deuxième chapitre, nous avons présenté la réalité spatiale. Ici, nos auteurs nous ont présenté, à travers leurs romans, les méfaits du Blanc par rapport à son contact avec les Antillais. L'on espère que ce contact apportera des changements importants, mais il n'y a

rien qui suggère cela. Ainsi, on voit du point de vue des Antillais que le Blanc est inconscient et insouciant.

A travers notre analyse dans ce premier chapitre, nous constatons aussi que le séjour du Blanc chez les Antillais est caractérisé par l'infériorisation inouïe des noirs antillais. Face à cette réalité amère, le noir antillais ne pouvait désirer qu'une assimilation, une identification au Blanc et l'adoption aveugle de ses valeurs. Ainsi, l'Antillais refuse de se voir tel qu'il est.

Enfin, cette première partie a interrogé sur des motifs pour la recherche de France chez les Antillais. Nos auteurs ont prêté une attention considérable à ces motifs. Pour certains, le rêve pour la France est caractérisé par le souci d'aller étudier en France afin de trouver le moyen nécessaire pour lutter contre l'exploitation et l'oppression qui règnent aux Antilles. Pour les autres, leur rêve pour la France est basé sur le souci de se libérer des contraintes sociales. Cette catégorie de personne conçoit le voyage en France comme une évasion aux déboires associés aux paysages antillais et comme la dernière étape de leurs personnalités.

DEUXIEME PARTIE : L'IMAGE DU BLANC AUX ANTILLES FRANÇAISES À L'ÈRE COLONIALE

INTRODUCTION À LA DEUXIÈME PARTIE

Certaines pratiques de l'époque coloniale ont retenu l'attention des écrivains antillais. Ils révélaient, par exemple, d'une manière ou d'une autre la réalité coloniale dans leurs créations littéraires. Ils se veulent témoins de l'expérience collective du peuple noir et de leur société pendant ladite période. Moudileno (1997) dans son ouvrage essaie de présenter ce qui est la responsabilité de l'écrivain antillais à cet égard en citant l'exemple d'écrivains comme Aimé Césaire, Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau – auteurs qui ont prêté attention considérable aux activités des chefs traditionnels et des Blancs pendant la période dans leurs œuvres. Il fait remarquer que :

L'évocation du passé est une constante de la littérature antillaise. L'obsession de l'Histoire est commune à un Césaire (cf. *Toussaint Louverture, La Tragédie du roi Christophe*__ *Discours sur le colonialisme* etc.), à un Glissant (cf. *Le Quatrième siècle* – et le concept de l'Antillanite chez cet auteur)... Une telle fascination pour l'Histoire se justifie par le fait plus que les autres, les sociétés antillaises souffrent d'une amnésie quant à leur passé (p.37).

Dans leurs créations littéraires, Aimé Césaire, Maryse Condé et Patrick Chamoiseau accordaient beaucoup d'importance à la réalité coloniale chez les Noirs. Ils évoquaient l'enchaînement rigoureux qui conduit le colon à la prospérité et le Noir à la misère, qui menait le Blanc aux honneurs et le Noir à la folie et à la brutalité.

Ils reconnaissaient indiscutablement à travers leurs créations littéraires la spécificité de la colonisation aux Antilles et en Afrique. Il n'existait pas dans ces pays des facteurs humains ou physiques en mesure de freiner, sinon d'empêcher, la domination totale des habitants de ces pays. Il s'agissait, en effet, d'une colonisation qui est presque d'une tabula-rasa, ouverte à toutes sortes d'expériences originales. Comme l'a bien expliqué Corzani (1980) en citant l'exemple des Antilles, les endroits où se trouvent les Noirs « apparaissent comme un laboratoire, le lieu clos par excellence, le lieu en quelque sorte aseptisé.. » Il fait remarquer que :

En un certain sens, les Antilles apparaissent comme un laboratoire, le lieu clos, par excellence, le lieu en quelque sorte aseptisé, dans toute sa rigueur ; l'expérience de la colonisation, une colonisation qui ne se limite pas à l'exploitation des richesses naturelles, à l'asservissement des hommes et à leur utilisation mais trouve sa vraie, son authentique dimension dans une entreprise d'ordre démiurgique. Il ne s'agit pas tellement ici d'enfanter un monde nouveau, de féconder des terres prétendument négligées par les autochtones, il ne s'agit pas tellement non plus de soumettre par la force des hommes libres, il s'agit de façonner presque de toutes pièces des êtres nouveaux, des robots ou des zombies comme on voudra, des êtres qui non seulement agiront mais aussi (...) penseront comme le désirent leurs créateurs. (p.20)

En raison de cette « création originale » pour ainsi dire, le Blanc et le Noir, possédaient certaines caractéristiques propres à toutes les colonies et l'ex-colonie, notamment en Afrique noire et dans la Mer Caraïbe.

Précisons d'emblée que si nos écrivains ont choisi de situer leurs créations dans ces « coins du monde » où vivaient les Noirs et les Blancs pendant cette période historique, ils ne le faisaient que pour désaliéner le peuple noir en l'aidant à oblitérer le trauma de leur passé provoquée par l'oppression systématique de la période. A cet égard, Edouard Glissant (1981) soulignait que l'écrivain antillais doit assumer le rôle d'un « psychiatre collectif » au service de son peuple. Il a affirmé que :

Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous, est pourtant là (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancement, de le « révéler » de manière continuer dans le présent et l'actuel. Cette exploration ne revient donc ni à une mise en schéma ni à un pleur nostalgique. C'est à démêler un sens douloureux du temps et à le projeter à tout coup dans notre futur, sans le recours de ces sortes de plages temporelles dont les peuples occidentaux ont bénéficié, sans le recours de cette densité collective que donne d'abord un arrière-pays culturel ancestrale (p.90).

En raison de « démêler un sens douloureux » de la période coloniale pour ainsi dire, dans les créations littéraires, nos écrivains ont mis en scène certains comportement des indigènes noirs et des Blancs. En évoquant les comportements des Blancs et des Noirs par rapport à la période coloniale, nos écrivains cherchaient systématiquement de démontrer les points de vue différents de chaque groupe racial. A en croire Condé dans son ouvrage, *Le Roman antillais, Tome 1* (2000) :

Cette hantise du passé n'est pas stérile. Souvent, l'auteur croit trouver dans le passé l'image du présent. Il prétend prouver que son peuple souffre encore ou du moins ne s'est pas tellement éloigné de sa condition initiale. Le rappel historique se double alors d'un propos politique (p.81).

Nous proposons donc dans cette partie la représentation des Noirs et la représentation des Blancs dans la période coloniale pour voir comment chaque groupe racial est décrit par les indigènes noirs.

CHAPITRE QUATRE

LES NOIRS VUS PAR LES NOIRS

Pour ceux qui connaissent l'histoire de la colonisation française, ils paraîtraient sans doute, à parler des expériences douloureuses des Noirs. La période les permet de découvrir la réalité des mauvais comportements de certains noirs, surtout les chefs traditionnels, une réalité faite de la folie et de la brutalité. Dans *La Mort d'Oluwémi d'Ajumako* (1973), Condé nous présentait les mauvais comportements des Noirs, du point de vue de leurs compatriotes noirs. Les indigènes noirs nous disaient ce qu'ils pensent de leurs compatriotes, surtout les chefs traditionnels. A travers ses écrits, le dramaturge présentait la « folie » des chefs traditionnels pour justifier qu'il n'y aucun changements positifs chez les noirs, malgré l'abolition de l'esclavage. Les expériences et les mauvais comportements d'hier des maîtres-esclaves sont devenus le modèle des Noirs dans cette période.

C'est dans *La Mort d'Oluwémi d'Ajumako* (1973) de Condé qu'il faut apprécier ces points de vue des noirs par rapport à la « folie » des Noirs. Pour bien comprendre les points de vue des noirs et la représentation des Noirs dans la pièce. Il importe de noter que les comportements sont catégorisés en trois : la folie des Noirs et la brutalité des Noirs.

La Représentation de la folie de l'homme noir dans *La mort d'Oluwémi d'Ajumako*

La Mort d'Oluwémi d'Ajumako (1973) est une des pièces théâtrales de Maryse Condé qui avait eu œuvre fort peu de retentissement à sa parution en 1973. La pièce présentait un intérêt indubitable qui s'amoncelait alors les mauvais comportements et la folie perpétrée par des Noirs, surtout des chefs traditionnels. Le choix des chefs traditionnels est bien significatif. Il lui permet de ridiculiser et de critiquer les activités des chefs traditionnels dans l'ère coloniale. Sefira dit à Oluwémi, le chef traditionnel de son village que :

avant nos Ministres, avant les Blancs, c'est toi, ce sont les tiens qui ont écrit l'histoire de notre pays, une sanglante histoire de viol, à la lueur des incendies. Pourquoi est-ce que ne te haïs pas ? (p.32).

Il lui sert, en plus, d'occasion pour mettre en scène la « vie du Noir » que menés les peuples Noirs et lui permet aussi d'observer et rapporter cette vie par le truchement d'un témoin muet, habitué elle-même aux malheurs de la vie pendant la période coloniale.

En lisant *La Mort d'Oluwémi d'Ajumako*, on a même l'impression que les « fous » se promènent partout. Mais ces personnages dits « fous », ont-ils vraiment perdu la raison ? En tout cas, leur comportement gênait le lecteur.

Oluwémi, le protagoniste et chef traditionnel est présenté comme un « fou » et un roi irréfléchi. On voit de tout ce qui précédait dans la pièce que le roi Oluwémi a des réflexes conditionnés et il agissait comme un robot. Ses comportements étaient faciles à prédire. Il se laissait à manipuler par Sefira sa concubine. Oluwémi dans la pièce rêvait de demeurer au pouvoir même après vingt ans au trône, ignorant le temps prescrit et acceptable par les lois traditionnels. Son fils lui dit :

J'ai dit que vous aviez compté sans la cupidité des hommes. Après le temps prescrit, les grands-prêtres sont venus constater votre mort. Avec le sang recueilli dans les vases sacrés, ils ont oint le visage de mon frère Waly, votre fils aîné, qui devait vous

succéder. A travers le pays, des bœufs et des moutons ont été égorgés. Tout Ajumako a pris le deuil. Puis on a porté votre dépouille dans le bois sacré où, depuis la reine Arasée, nos ancêtres reposent. Mais la pensée de toutes les richesses enjoués avec vous dans la terre à ôté le sommeil à des hommes du village. Une nuit, ils se sont relevés, ils sont rendus jusqu'à votre tombe et ... et ...ils vous ont déterré. Les peuples ont vu que sous le masque royal se cachait le village de Sembi, son esclave. L'horreur de ce qu'ils ont vu a été plus forte que leur terreur. (p.2)

Bien qu'il soit nommé roi, on sait l'importance que les noirs attachaient aux chefs traditionnels, Oluwémi ne gagnait rien de ce titre qu'on lui a collé. Sa position en tant que chef traditionnel n'ajoutait rien de positive à sa personnalité.

Oluwémi poussait sa folie jusqu'au domaine du pouvoir. Le pouvoir l'a corrompu. Il ne comprenait pas pourquoi ses ancêtres ont refusé de céder les terres royales d'Ajumakko aux ministres du gouvernement. Selon lui :

Laisse-moi ! Alors un Ministre du gouvernement est venu devant moi. Il m'a proposé un marché. Je cédaï les terres royales d'Ajumako, ces terres que nos ancêtres ont arrachés aux Bamoun, aux Wenzos, qu'ils ont défendues de leur mieux contre la cupidité des Blancs et en échange, le parlement faisait passer un décret disant que le suicide rituel était contraire aux lois nouvelles d'un pays civilisé, et ainsi, je pouvais régner tranquillement jusqu'à ma mort. (p.29)

Cette citation traduit d'une façon moqueuse la quête du roi de demeurer au pouvoir. C'est une mise en scène de l'aspiration souhaitable d'Oluwémi vers un système inconnu chez son peuple. Il les a invité à un abandon des pratiques traditionnels. Nous avons vu comment Oluwémi apparaissait comme un fou aux yeux de son peuple. Il n'a même pas discuté son projet au préalable avec ses chefs et sa famille pour savoir leur réaction. Et justement, lorsqu'il leur révélait son aspiration, ils ne sont guère enthousiasmés. Séfira dit :

Pourquoi faut-il avoir pitié de lui ? Il n'avait qu'à accepter sa mort. Il a eu ses vingt ans de règne. Tout

ce qui lui a plu : femmes, bonne chère... Dix familles auraient pu se nourrir des restes de sa table. Combien de fois enfant, ma mère m'a envoyé fouiller les tas d'ordures aux portes du palais. Je n'étais pas la seule. Il fallait se battre, (p.19).

Quant à son fils Ange, il était plus catégorique de ses réserves pour Oluwémi. Il dit :

j'ai dit que vous aviez compté sans la cupidité des hommes. Les peuples ont vu que sous le masque royal se cachait le visage de Sembi, ton esclave. L'horreur de ce qu'ils ont vu a été plus forte que leur terreur (p.20).

Oluwémi ne voyait rien de mauvais dans sa décision de demeurer au pouvoir. La masse noire souffre encore de sa folie à telle point qu'il contemplait sa mort. A ce propos, un intellectuel et homme politique comme Simi semblait avoir compris la plainte de couches populaires noires quand il a déclaré à l'égard de ses compatriotes non-privilegiés :

Vous ne supportez pas la vérité ! Les paroles de vos courtisans vous gâtent l'oreille comme les dents d'un enfant qui se nourrit de sucreries. Lâche, je dis lâche ! Et voleur ! Voilà ce que tu es ! (p.34)

Ange imaginait que la décision du roi est inspirée par le pouvoir et le trésor qu'il utilisait pour intimidation et l'oppression systématique du peuple. Comme tous les habitants, Ange croyait qu'Oluwémi est manipulé par sa concubine. Oluwémi ne fait qu'incarner la peur de la classe oppresseur aux gens qui tentaient d'opposer la liaison sexuelle entre lui et sa concubine. Il se lançait dans la répression de ceux qu'il a perçus comme « les ennemis de leurs liaisons sexuelles ». Ange était l'un de ses victimes. Écoutons le dialogue entre lui et Ange :

Oluwémi : qu'est-ce que tu fais ici ? Comment nous as-tu retrouvés ? Comment ? Comment as-tu pu trouver cette cachette ? (puis son regard va d'Ange à Sefira) Ah, je devine comment tu nous as retrouvés. Je devine ce qui s'est passé entre vous. Femelle plus vicieuse que le serpent mamba. (p.14).

Ange a répondu :

vous ne la frapperez pas alors, vous me tuerez avant !
Je n'ai jamais su mentir, à vous moins qu'à
personne. Vous avez deviné, c'est qui avant votre
départ, m'a dit où vous alliez vous cacher. Mais ce
n'est pas à cause d'elle que je suis ici (p.15).

A partir de ce moment-là, Oluwemi a commencé à considérer l'attitude de sa concubine avec une « suspicion » certaine. Très attaché à elle, le chef traditionnel ne pouvait rien faire. Il a toujours tendance à pardonner les crimes commis par sa concubine. Il faut souligner que, si c'est son fils ou sa femme qui avait commis ces crimes impardonnables, Oluwémi n'hésiterait pas à faire intervenir la police, même quand il y a le moindre désaccord entre lui et les membres de sa famille. Nous voyons ainsi réapparaître l'image de l'homme noir réduit à l'état de bestialité.

Sefira, lui aussi nous a donné ses impressions et sentiments à l'égard du roi Oluwémi. Elle nous a permis à mieux comprendre la « folie » du roi à l'égard des femmes, surtout les jeunes femmes. Elle accusait Oluwémi d'avoir créé un déséquilibre qui l'a privé toujours de l'estime de soi. Avant le commencement de leur liaison sexuelle, Oluwémi s'imposait à elle. Elle était forcée à entrer dans la liaison sexuelle. Même lorsqu'elle venait lui refuser, il envoyait sans cesse des cadeaux sans tenir compte de sa requête et sa décision.

Écoutons-la :

Est-ce que je pouvais faire autrement ? Tu n'étais pas là. Au lycée, à Loanga pour étudier et devenir bachelier...Et lui, jour après jour, qui envoyait ses cadeaux pour toute famille et qui en promettait d'autres, plus grands encore. Mon père, ma mère, ma marâtre, mes frères, mes sœurs ... Tout ce monde-là contre moi. La faim de tout ce monde-là, les ventres creux, les regards. Ils me traitaient en ennemie (p.12).

Nous voyons par cette citation que sa famille est dépourvu de tout pouvoir, subissait les caprices et acceptait toutes ses décisions à propos de son mariage a Sefira, inconditionnellement. Sefira a profité de sa liaison sexuelle avec Oluwémi pour lui

conseiller d'emporter les bijoux du Trésor d'Ajumako et puis fuit cyniquement le royaume pour s'installer à un village lointain:

Quittons la cabane, Oluwémi. Nous ne devons y passer que quelques jours. Une fois que nous serons à Loanga, tu verras, tout ira bien... Tu le sais que je n'ai rien laissé au hasard ! J'ai interrogé les commerçants, les voyageurs, un à un. Une fois, je suis même allé jusqu'à Kulungunu pour questionner les chauffeurs de camion. A Loanga, dans le quartier Avenir, il y a des hommes du Nord, du Sud, de l'Est mêlés. Toutes les langues, toutes les religions. Là, personne ne se soucie du voisin. Le seul problème sera de vendre les bijoux... Il faudra bien les vendre. Sinon, comment comptes-tu vivre ? On me l'a dit : à la ville, chacun tue pour lui seul ! (pp. 10-11).

Les actions de Sefira représentaient aux yeux des indigènes, celles d'une femme armée de pouvoir de manipulation. Par le truchement de sa liaison sexuelle avec Sefira, Oluwémi se laissait manipuler par sa concubine. Oluwémi abandonnait sa famille et le trône alors même qu'on attendait comment régler ou corriger les crimes qu'il avait commis. Il ne pouvait pas expliquer pourquoi il se laissait manipuler par une femme qui prétendait qu'elle l'aimait. L'auteur nous a décrit sa situation et son regret ainsi :

Je te raconte notre histoire, sanglante, sanglante tu l'as dit, à la lueur des incendies... Tu m'as parlé de Sembi ? ... Non, tu penses bien que ce n'est pas la vie d'un misérable esclave qui me tracasse ! Ce qui me tracasse, c'est que j'ai fui devant ma mort, et qu'en fuyant, ... j'ai emporté les bijoux du Trésor d'Ajumako. (p.37).

Si dure qu'ait le regret, le mal est tel qu'il est irréparable. Si oluwemi n'apparaissait pas comme un « fou » dans l'esprit poétique de notre auteur, il n'en est moins 'un visionnaire' pour avoir accepté d'emporter les bijoux du Trésor d'Ajumakko. C'est la prétention d'ignorer l'attachement de la jeune femme qui fait ses proches le considèrent comme un irréfléchi et un homme avec un peu d'intelligence.

Oluwemi est aussi présenté comme l'auteur de toutes sortes de vices et de crimes à Ajumako. La prostitution, l'alcool sont considérés comme le plus grand crime commis par Oluwémi contre les indigènes. Simi le fait comprendre :

Et après pour conserver vos privilèges, vous avez bradé vos gens. Je te l'ai dit, Oluwémi, c'est toi, c'est vous qui avez donné naissance à ce peuple de boys, larbins, prostitués, singes, nos fils et nos filles vendant leur cul pour des jouets, transistors, pantalons patte d'éléphant, lunettes de soleil. Je le dis, nos présidents et nos ministres ne sont que vos élèves, vos imitateurs, oh, très pâles, en vérité (p.38)

Les indigènes, eux aussi, accusaient Oluwémi d'être l'architecte de la misère socio-économique d'Ajumako. D'abord, les indigènes sont dépourvus par Oluwémi de toutes ressources qui peuvent leur permettre d'accomplir la grandeur personnelle et économique dans leur propre communauté. Les structures socio-économiques mise en place par le roi Oluwémi, sont celles qui les contraignaient à une vie misérable :

Pour le peuple, son fuite n'était que la dernière goutte. Il en a profité pour déballer ses griefs. Il a dit qu'Oluwémi n'avait pas fait construire d'écoles et les enfants devaient marcher à pied, leurs livres et encriers sur la tête jusqu'à Kulungum (l'école). Qu'il n'avait fait bâtir ni hôpitaux, ni dispensaires et qu'au cours de la dernière épidémie de la rougeole, on a mis en terre petits cadavres (p.16).

De plus Ange, son fils a corroboré les griefs et les plaintes des indigènes : « Le peuple a dit encore que vous preniez les filles avant leurs temps et qu'on devait les cacher de vous comme d'un bouc obscène ». (p.16).

Cette citation nous a donné l'impression que les indigènes sont réduits aux objets par leur roi. Etant donné que les indigènes n'ont assez accès à l'instruction, ils se préoccupaient des crimes et des vices de toutes sortes. En effet, Oluwémi les a laissés dans un état douloureux à travers ses comportements. Il est décrit tout au long de la pièce comme une sorte d'ogre enfantine dépourvu de tout sentiment qui a montré la dignité de la fonction

d'un chef traditionnel. Le spectacle qu'Oluwémi a évoqué à sa fuite au palais est vu et critiqué par les indigènes.

Condé ne nous présentait non seulement la « folie » de l'homme noir, elle nous présentait aussi des mauvais comportements des femmes noires, des femmes insouciantes. Dans la pièce, Condé nous présentait des hommes noirs qui sont victimes de la virilité de la femme. Ses hommes ne sont pas seulement les victimes de l'oppression des femmes, ils sont aussi objets de ridicule dans les mains des hommes.

L'image des femmes dont nous faisons Echo ici, est liée à l'histoire horrible et cauchemardesque des femmes noires. Cette observation est celle de la subtilité que les femmes noires menaient pendant cette période. Tout d'abord, des hommes sont vus comme les victimes de la subtilité des femmes. Tout ce que l'homme fait, ipso facto est ordonné par les femmes. Oluwémi rappelait l'histoire de la communauté par rapport à ce phénomène :

Tu as raison. Notre histoire est écrite dans le sang. La reine Arasée, notre aïeule vénère, avait le goût des beaux garçons. Des collecteurs lui en ramenaient de tous les coins du pays avec les impôts. (*il rit*). Et quand elle avait fini de jouir par eux, elle enlevait de ses mains et les testicules et l'objet de ses précédentes délices, avec une lame acérée, sous le regard de Diêrhop, son mari, importent à la suite d'une chute de cheval. (p.33)

Ce qui ressort de ce constat est que même si la femme réussit à épouser un autre homme, à un enfant avec un homme quelconque, cet homme n'osait jamais à se plaindre. Tout ce qui compte aux de la femme c'est de jouir avec des beaux garçons. Le reste ne comptait absolument pas.

La situation d'Oluwémi dans le texte est lamentable. Il est marié avec des enfants et vivait dehors avec une autre femme. Dans la plupart des cas dans la pièce, il est quasiment absent, sa femme se chargeait des soins de leurs enfants. Il dit :

A présent, Zomba doit avoir accouché : un fils, j'en suis sûr. Le septième qu'elle m'aura donné... Quand je suis parti, son ventre était glorieux comme une pleine lune ! (p.11)

Ce qui ressort de ce constat est que même si Oluwémi réussit à repenser ses actions à l'égard de sa famille, il n'osait jamais à se plaindre devant Sefira, sa concubine. Une fois qu'Oluwémi réussit à se plaindre devant sa concubine, ce qui ressort de ses plaintes était des querelles:

Oluwémi, si tu devais traîner ton passé, tu aurais mieux fait de rester à Ajumako et de me laisser dans la maison de mon père... Pourquoi m'as-tu emmené avec toi ? Franchement, pourquoi ? (p.11).

L'action de Sefira à l'égard d'Oluwémi dans la pièce démontrait qu'elle n'acceptait pas aucune critique ou comparaison, elle s'opposait à la liberté d'expression de son homme. Elle entend régner en maître absolu sur lui. Ce qui ressortait aussi de ce constat est que Sefira s'adonnait à une certaine débauche et à la subtilité. Ces mauvais comportements, est ainsi aiguillonnée par son attitude vis-à-vis de l'homme. Sefira et reine Amaree, semblaient être les symboles même de la légèreté et subtilité féminine. Sefira devenait la concubine d'Oluwemi pour lui encourager d'emporter les bijoux du Trésor d'Ajumako. Elle en a profité aussi pour lui encourager de fuir la communauté. Oluwémi est obligé d'abandonner sa famille et le village. Il a succombé aux velléités sexuelles et subtilité de Sefira. Il semblait oublier que cette femme qui tourne autour de lui le fait dans le but de profiter de lui matériellement. A cause de sa folie extrême, il semblait ne pas le savoir même quand il a découvert que Sefira ne l'aimait pas. : « Tu le savais pourtant que je ne t'aimais pas ; que j'aimais ton fils... et qu'il m'aimait. (p.11)

Si tout cela arrivait à Oluwemi, nous pouvons imputer la faute à lui tout seul. Il semblait être succombé par la légèreté et subtilité sans se soucier du fait que la jeune fille aimait Ange, son fils. Ses réactions, à la découverte de la subtilité de sa concubine, a démontré qu'Oluwémi était coupable d'un comportement aussi minable.

Ces points de vue des indigènes dans cette pièce théâtrale nous ont permis de saisir le fonctionnement de l'imagination créatrice de Condé. Le texte montrait quelques raisons qui expliquent pourquoi certains personnages dans la pièce sont vus comme « fous ». De prime d'abord, il est un chef traditionnel ou plus précisément « un roi ». Ainsi, aux yeux des indigènes, ce type de tâche devrait le préoccuper. Tout au contraire, il est si concerné à son rêve de demeurer au pouvoir après ses vingt ans de règne, de fuir avec les bijoux de Trésor de la communauté et d'entrer dans une liaison sexuelle avec des jeunes filles de la communauté. Ainsi, l'accusation de folie ne tardait pas à venir.

Il est assez révélateur qu'à chaque fois l'accusation de folie soit portée contre un personnage par les gens de son environnement, la brutalité est évoqué pour expliquer son geste. Ainsi, aux dires des hommes qui connaissent le roi Oluwémi, « le peuple lui a toujours craint. Et le gouvernement lui a toujours respecté ».

CHAPITRE CING

LES NOIRS VUS PAR LES NOIRS DANS *LA TRAGÉDIE DU ROI CHRISTOPHE*

D'AIMÉ CÉSAIRE

Les indigènes noirs que nous peint Césaire à travers sa pièce théâtrale ne sont pas seulement pragmatique ; ils sont aussi des bons observateurs et des critiques avertis des comportements de leur compatriotes qui prétendent de leur apporter des changements positifs.

Le jugement que ces indigènes noirs portent sur la conduite morale des nouveaux leaders politiques en Haïti est sans équivoque. Ceux-ci, disaient-ils, sont despotes, dictateurs et tyrans. Toute au long de la pièce, le roi Christophe est presque toujours qualifié de dictateur, de despote et de tyran. En tant que le nouveau président de la République, ses comportements étaient dépeints et critiqués. Sa régime, quel que soit son nom, est de type colonial.

D'après Timothy-Asobele (1997), ces comportements étaient les manifestations des empreintes de la colonisation. Le Blanc, à travers son système colonial, a laissé ses empreintes indélébiles sur ce jeune Etat qui est nouvellement indépendant et à leur leaders. Ces empreintes sont d'autant plus marquées par la brutalité et le despotisme du nouveau politique installé en Haïti. Ecoutons Timothy-Asobele :

La période des débuts d'Haïti est particulièrement dramatique et il n'est pas possible de traiter des problèmes du théâtre d'Haïti, surtout la pièce, *La Tragédie du roi Christophe* d'Aimé Césaire, sans retracer brièvement, l'histoire de la République d'Haïti proclamée après l'échec de l'expédition française {...} Il s'agit du règne de Henri Christophe sur la République haïtienne naguère sous la domination française (pp.2-3)

Nouvellement indépendant, les indigènes noirs haïtiens attendaient des changements importants à leur sort. Mais les choses demeuraient presque les mêmes pour eux, surtout par rapport à la brutalité et le despotisme de nouveau chef d'Etat. Les indigènes devenaient libres, mais il n'y avait rien qui a suggéré leur liberté parce que leur liberté était limitée. En fait, leur choix et leur liberté étaient sous le contrôle du roi Christophe. Ce chef traditionnel rattachait une certaine importance au despotisme, à la brutalité et à la totalitarisme. Tout au long de la pièce, il est vu comme tyran, dictateur et despote, des attributs des maîtres coloniaux.

Pour bien comprendre la permanence des comportements de ce type de personnage (le roi Christophe), il faut se référer à la situation politique qui prévaut généralement en Haïti pendant son règne.

Au début de son règne, le royaume était prospère. Mais le despotisme et la brutalité qui caractérisait le royaume irritaient les indigènes. Le Chef d'Etat était cruel et vilain. Il était particulièrement dédaigné par les intellectuels qui ont quitté le royaume.

Dans ce royaume devenu hautement dictatorial, le roi Christophe était vu comme appartenant à la classe tyrannique. En tant que roi du royaume, sa primauté et sa suprématie ne permettaient des contestations possibles. Grisé par le pouvoir, un pouvoir illimité et incontrôlé, Christophe tombait dans le despotisme. Il avait l'œil vigilant et la main toute-puissante sur tout. Voyons les commentaires du présentateur-commentateur à propos Christophe :

Oui, Christophe fut roi. Roi comme Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et quelques autres. Et comme tout roi, tout vrai roi, je veux dire tout roi blanc, il créa une cour et s'entoura d'une noblesse. (p.16)

La brutalité qui caractérisait le régime de Christophe se manifestait d'abord avec l'édification de la fameuse Citadelle, symbole de la libération nationale et la domestication du peuple. Il s'imposait aux gens. Les enfants, les femmes et les hommes sont forcés à participer activement à l'édification de sa fameuse Citadelle. Même lorsque les faibles parmi eux venaient lui demander du repos. Il les envoyait tous au travail sans tenir compte de leur requête. Christophe les dit :

Précisément, ce peuple doit se procurer, vouloir, réussir quelque chose d'impossible ! Contre le sort, contre l'Histoire, contre la Nature, ah ! ah ! L'insolite attendant de nos mains nues ! Portée par nos mains blessées, le défi insensé ! Sur cette montagne, la rare pierre d'angle, le fondement ferme, le bloc éprouve ! Assaut du ciel ou reposoir du soleil, je ne sais, la première charge au matin de la relève ! Regardez, Besse. Imaginez, sur cette peu commune plateforme, tournée vers le nord magnétique, cent trente pieds de haut, vingt d'épaisseur les murs, chaux et cendre de bagasse, chaux et sang de taureau, une citadelle ! Pas un palais. Pas un château fort pour protéger mon bien-tenant. Je dis la Citadelle, la liberté de tout un peuple. Bâti par le peuple tout entier, hommes et femmes, enfants et vieillards, bâtie pour le peuple tout entier ! {...} C'est une ville, une forteresse, une lourde cuirasse de pierre... Inexpugnable, Besse, inexpugnable ! Mais oui, ingénieur, à chaque peuple ses monuments ! A ce peuple qu'on voulut à genoux,

il fallait un monument qui le mit debout. Le voici !
Surgie ! Vigie ! (pp.62-63).

Cette citation longue a démontré que Christophe est tortionnaire. Pour lui, la construction de la Citadelle n'est pas question d'accorder le moindre repos à qui que ce soit. Les indigènes sont dépourvus ainsi de tout pouvoir ; ils subissaient les caprices de Christophe et acceptaient toutes ses décisions, inconditionnellement.

Que sa régime se prétendait dirigiste ou centralisateur, qu'il soit libéral ou progressiste, la régime apparaissait aux yeux des indigènes comme un régime d'une dictateur sous le joug de laquelle ployait tout le peuple.

Dans la pièce, le roi Christophe a installé un régime de terreur qui opprimait le peuple et réprimait les opposants de son idéologie. Par exemple, il a commencé par une violente répression contre Metellus et les hommes de gauche. Il a continué sans cesse à s'imposer par la force d'armes et la brutalité. En fait, sous le régime du roi Christophe, il y avait des persécutions et des tortures. Ils sont devenus monnaie courante dans le royaume. Par conséquent, les indigènes vivaient dans la peur, l'insécurité et la caricature. Vastey, l'un des personnages dans la pièce nous démontrait la situation ainsi:

Saissez-moi bien. Que disent les Blancs de France ? Que Pétion et Christophe sont deux faibles. Les Français, vous voyez, n'ont pas de respect pour les républiques. Napoléon l'a bien montré ! Et qu'est-ce Haïti ! Même pas une, mais deux ! Deux républiques, monsieur. Le monde entier nous regarde, citoyens, et les peuples pensent que les hommes noirs manquent de dignité ! Un roi, une cour, un royaume, voilà, si nous voulons être respectés, ce que nous devons leur montrer. Un chef à la tête de notre nation. Une couronne sur la tête de notre chef ! Cela, croyez-m'en, calmerait bien des têtes dont les venteuses idées peuvent à n'importe quel moment, ici, sur nos têtes, déchaîner la tempête (p.28)

Ce n'est pas gratuit lorsque Césaire a multiplié l'état honteux et douloureux du pays. C'est pour démontrer le but du roi parmi lesquelles était son intention de régner en maître absolu

sur la République. Et pour réaliser cela, il s'assurait que personne n'osait de l'opposer. Il se lançait dans la répression de tous ce que le régime appelait « les ennemies mortels » de l'administration. Il a décidé arbitrairement la suppression et l'interdiction de toutes organisations sociales et religieuses. L'archevêque Brelle et Basin étaient ses victimes. Nous voyons dans la pièce comment il a lancé une violente répression contre Bassin. Pour Basin, Christophe l'a menacé avec la mort lorsqu'il a découvert que Bassin a fait fouetter les paysans :

Je vous charge, Prézeau, d'expédier l'affaire Bassin. Je l'ai fait comte de Mont-Roui, lui ai donné en fief Deschappelles et j'apprends qu'il fait fouetter les paysans. Que Diable ! J'ai mis à sa disposition des travailleurs, je ne lui ai pas donné d'esclaves ! Dépêchez là-bas une section de Royal-Dahomets. Que l'on attache le gérant fouetteur à un arbre, sur la place publique, devant le peuple assemblé. Et qu'on le démolisse à coups de sabre, membre après membre. Quant à Bassin, délivrez-lui message qu'il vienne ici demain. Nous n'aurons jamais assez de main-d'œuvre à la Citadelle. Il est temps de mettre à la raison ces nègres qui croient que la Révolution ça consiste à prendre la place des Blancs et continuer, en lieu et place, je veux dire sur le dos des nègres, à faire le Blanc... (pp.83-84).

Quant à l'archevêque Brelle, il lui a fait disparaître le moment qu'il a découvert que ses écrits et paroles devenaient gênants. Voyons le dialogue entre les deux :

Corneille Brelle :

Majesté, vingt ans de tropiques me donnent droit au repos.

Christophe :

Le repos ! Le repos ! Ils ont tous ce mot-là à la bouche. Même vous, Brelle, mon vieux compagnon !

Corneille Brelle :

J'ai en France ma vieille mère, Majesté.

Christophe :

Il y a encore tout à faire, Brelle !

Corneille Brelle :

Votre trône est assuré, le royaume prospère et vous avez devant vous un vieux prêtre usé par les travaux évangéliques, et qui ne peut plus rien.

Christophe :

Que diable, Brelle, quand on l'a commencée, on n'abandonne pas la tâche ? Même pour aller embrasser sa vieille mère... (pp.87-88).

L'action de Christophe à l'égard de l'archevêque et Bassin dans la pièce démontrait qu'il n'acceptait pas aucune critique et explication logique, il s'opposait aux libertés d'expression. Nous voyons, à travers les citations, que le roi Christophe est autoritaire. Il est le roi, et donc il voulait que tout le monde l'obéisse. Il réduisait au silence ou à l'inaction les indigènes qui l'opposaient ou qui opposaient la construction de la Citadelle. Il les dit :

Pour la Citadelle, il faut faire plus et plus vite. On devrait pouvoir tirer meilleur parti de toutes les forces du pays, je dis toutes, des femmes comme des enfants. (p.83).

En même temps que l'oppression systématique, la brutalité du roi Christophe s'accompagnait d'une endoctrinement systématique. Assoiffé de popularité, maniant à ravir la démagogie et la phraséologie progressiste, le roi Christophe abreuvait son peuple de son idéologie que chacun est invité impérativement à s'engager. Dans la pièce, chaque citoyen, qui avait atteint l'âge de mariage, est tenu d'épouser obligatoirement. Il dit aux jeunes hommes du royaume :

Messieurs, j'en apprend de belles sur votre compte. Les rapports que je reçois m'indiquent que vous n'êtes pas mariés, que vous êtes des coureurs... Compris : autant dire des conspirateurs ! Eh bien, il faut que cela cesse ! Notre Etat a besoin d'une gîte stable, et il n'y a pas d'Etat stable sans famille stable, pas de famille stable sans femme stable. Je ne veux pas que mes sujets courent comme ça, braguette ouverte, comme des sauvages. Alors, j'ai décidé que vous vous marierez illico. Hugonin, je vous charge de la moralité publique. (pp.88-89).

Pour faire sortir leurs compatriotes d'une situation d'« impasse » dans un royaume où la mentalité des « fornicateurs » est le lot de tout un chacun, le roi Christophe envisageait des solutions sous forme d'un métier. Voyons ce métier proposé par le roi Christophe :

Mesdames, Messieurs, le roi, dans sa sollicitude paternelle, a décidé de vous épargner la peine de courir pour choisir ... Voilà, mes enfants, vous êtes tous là, vous êtes toutes là... A chacun sa chacune, à chacune son chacun ... et réciproquement. Voyons, toi, elle te va, celle-là ? Oui, n'est-ce pas ? Un peu grasse ! Mais les grasses sont les meilleures... (p.89).

Ce « métier » proposé par le roi Christophe est celui de la revalorisation. Selon le roi Christophe, n'importe qui peut épouser et être certain que cet endoctrinement systématique permettrait la moralité publique. Et le roi a conclu son choix de métier avec une suggestion qui est celle de la bénédiction d'un mariage « illico » par l'archevêque :

Voyons, Brelle, donnez-leur votre bénédiction... Et constatez que nous avons encore besoin de vous ... Parions que c'est le plus grand mariage que vous ayez jamais célébré, hein ? ... (p.90).

Ce « métier » proposé par le roi Christophe paraissait trop « dérisoires » pour être pris au sérieux. Mais en quoi réside le sérieux dans un monde si ce n'est pas la survie humaine ? Cette prise de conscience chez le roi pour corriger symboliquement une « réalité aliénante » était critiquée. L'attitude des indigènes dans la pièce ont suggéré que les suggestions du roi leur paraissaient comme ni plus ni moins une caricature dans le monde noir à l'époque. S'il s'acharnait à chasser « les fornicateurs » du royaume, ce n'est pas qu'il aimait vraiment « assainir » le royaume mais plutôt qu'il veut en profiter pour assurer sa promotion politique et sociale. Le leader de l'opposition à l'Assemblée d'une façon moqueuse nous fait à comprendre cette réalité: « oui messieurs, il est une chose dont je suis sûr, dont nous sommes tous sûrs, c'est que la monarchie de Christophe est une caricature. » (p.47).

Si ce personnage présentait cette impression qu'il avait à propos du roi Christophe, c'est pour justifier le fait que Christophe trouve du plaisir à la brutalité, au pouvoir illimité et incontrôlé et à l'éloge. Ainsi, il est tombé dans le despotisme. Lorsque les troupes de Christophe en venaient à la douloureuse constatation que le roi Christophe n'avait plus d'égard aux valeurs et l'humanisme dans la société où ils s'étaient pourtant crus « libres », lorsqu'ils ne peuvent plus supporter les indignités dont de nombreux indigènes noirs étaient victimes, ils décidaient d'avoir recours à la trahison, le seul moyen de s'affirmer. Hugonin, l'un des troupes de Christophe confirmait cette réalité : « Les peuples vont de leur pas, Majesté ; leur pas secret ». (p.139).

Les vues des indigènes noirs à l'égard du roi Christophe sont sans doute provoquées par ses comportements. Aimé Césaire a donné la parole aux indigènes noirs pour démontrer que la déclaration de l'abolition de l'esclavage et l'indépendance en Haïti a attiré plus de critique que l'applaudissement.

CHAPITRE SIX

LES NOIRS VUS PAR LES BLANCS

Pour ceux qui connaissent les préoccupations littéraires des écrivains antillais, ils n'oublient pas que ces écrivains ont puisé leurs premières inspirations hors de l'oppression de la race noire.

Jusqu'au début du vingtième siècle, la littérature coloniale présentait à la métropole et aux lecteurs une image caricaturée et dégradée de la race noire, notamment ses comportements et ses quartiers. Les œuvres littéraires des écrivains européens tels que Léon Fanoudh-Siefer, Arthur Gobineau et Joseph Comrad pour ne mentionner que quelques-uns ont exprimé, à travers leurs créations littéraires, certaines vues inaptes et incorrectes de l'homme noir. Par exemple, Léon Fanoudh-Siefer (1968) a remarqué que : « les populations noires étaient arriérés et primitives » (p.6).

Ces points de point de vue ne sont seulement péjoratifs, mais aussi fausses et maladroits. Le but est pour justifier la mission civilisatrice des Blancs.

Depuis des années, surtout après une longue période de l'esclavage, la fin de ces « vues péjoratives» « ces impressions» prolongée des Blancs par rapport aux Noirs ne s'annonçaient pas prochainement.

Les œuvres littéraires des écrivains antillais sont alors inspirées par le souci de faire connaître les souvenirs de l'esclavage et l'expérience coloniale des Noirs antillais. On le sait bien que les souvenirs de l'esclavage et l'expérience coloniale ont toujours eu des empreintes indélébiles sur le blanc colonisateur et le noir colonisé qui se dressent face à face. A en croire Mokwenye (1986) :

La colonisation a toujours laissé ses empreintes indélébiles sur le peuple domine. Ces empreintes sont d'autant plus marquées aux Antilles, victimes d'abord de l'esclavage et puis de la colonisation « réussie ». C'était le résultat d'une politique délibérée de la part des colons. Le but de cette politique était, assurément, de transformer mentalement et culturellement ces esclaves. (p.20).

En bas de la hiérarchie sociale aux Antilles françaises se trouve la masse de travailleurs, composées du surtout des Noirs. Il s'agit des travailleurs de la plantation, des travailleurs agricoles, des pêcheurs, des domestiques et des serviteurs. C'est une classe qui est soumise aa l'exploitation par les Blancs et les petits-bourgeois locaux. Peut-être convient-il de remarquer qu'Edouard Glissant se veut porte-parole de cette classe souffrante. Mémé si, en dernière analyse, l'auteur ne paraît pas avoir suffisamment peint la misère et la souffrance de cette classe, on reconnaît qu'il a son intérêt à cœur.

Les romans d'Edouard Glissant sont constamment marqués par l'intérêt du romancier de refléter la réalité de la vie quotidienne des Noirs dans une société qui est hautement

hiérarchisée pendant la période coloniale. Dans son évocation de la réalité de la vie quotidienne des Noirs dans une société hiérarchisée telle que la société antillaise, Glissant a accordée beaucoup d'importance aux rapports ou liens qui existent entre le Blanc et le Noir, deux races majeures aux Antilles françaises. Il est conscient, comme l'est Julie Lirus (1981), que l'histoire du peuple antillais est celle d'un passé esclavagiste et colonial (p.15).

Précisons d'emblée que si Edouard Glissant a situé ses romans dans ces périodes historiques, il le fait avec l'intention de réhabiliter cette histoire. Il a remarqué dans son ouvrage : Préface à la première édition de Monsieur Toussaint (1978) que :

Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous est pourtant la (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancement, de le « révéler » de manière continuer dans le présent et l'actuel. Cette exploration ne revient donc ni à une mise en schémas ni à un pleur nostalgique. C'est à démêler un sens douloureux du temps et à le projeter à tout coup dans notre futur. Dans le recours de ces sortes de plages temporelles dont les peuples occidentaux ont bénéficié, sans le recours de cette densité collective que donne d'abord un arrière-pays culturelle ancestral (p.132).

D'abord, les vues du Blanc par rapport aux Noirs résonnaient dans les milieux coloniaux français dans le roman. A tous égards, les milieux coloniaux français sont généralement considérés comme des milieux qui sont hautement hiérarchisés. On y retrouve la domination d'une race (noire) par une autre race (blanche). Les Blancs profitaient de leur mentalité d'appartenance à la race prétendument supérieure pour manipuler et mépriser les Noirs qu'ils considèrent d'appartenir à une race dite inférieure. Ainsi, ils perçoivent les milieux des Noirs comme une véritable termitière d'hommes en effervescence. C'est un milieu qui n'a rien du commun du milieu des Blancs. Ce sont des vastes camps de concentration, un univers policier. Osélia, un indigène noir a quelque chose à dire à propos d'impressions ou des vues des Blancs par rapport à leurs milieux :

A cette époque, il faut le dire, nous étions tous nerveux : une route nommée Pénétrant Ouest avait reliée notre quartier au centre de l'Entre-Ville. C'est pourquoi les gens-biens, du fond de leur voiture, avaient jour après jour découvert l'entassement de nos cases qu'ils disaient insalubres – et ce spectacle leur sembla contraire à l'ordre public (p.19)

Cette impression vient des raisons multiples : l'air morne et inquiète des Noirs, leur peur qui fait qu'ils sont obligés des se méfier, de se déguiser, de se dérober et de se cacher pour échapper à la misère sociale et matérielle. Le narrateur dit :

Le Christ se moquait des milieux où habitaient les Noirs. On dirait que les Noirs n'ont aucun droit à vivre dans un milieu propre et net. On a beaucoup vu l'importance que le Christ attachait à la description du milieu où habitaient les Blancs. Leurs milieux sont présentés comme un *Eldorado* d'un sort ; un milieu des Noirs qui avaient été réduit aux objets exploitables s'acharnaient à vivre.

Le narrateur a ajouté:

La plupart des mulâtres et des nègres affranchis s'étaient garés en ville. Ils fuyaient les camps d'habitations, hostiles à toute semence qui ne soit pas *béké*. L'En-Ville en ce temps-là, c'était dire : Saint-Pierre. On y trouvait rencontrée des marins hollandais, portugais, espagnols ou anglais, des voyageurs en goguette, des abbés savants en mission de chronique, des militaires, des blancs de France, des produits neufs, des vins, des machines nouvelles, des idées sans épines. Saint-Pierrew, c'était le bel horizon pour qui savait y faire mais aussi pour qui n'avait aucun talent. Elle souffrait à qui tentait de se rêver la vie plutôt que de sa suer (p.79).

Possession et objet exploitable

Les personnages noirs, en général, sont peints avec beaucoup de sympathie par l'auteur. Par exemple, les Noirs sont présentés comme des véritables victimes de la situation économique aux Antilles françaises. Ils sont vus comme la possession et objet exploitable par les Blancs. Tout au long du roman, les Noirs, aux yeux des Blancs n'étaient que possession et objet exploitable des Blancs. La vie quotidienne des Noirs

constitue non seulement des abus coloniaux mais aussi de toute l'idéologie de la colonisation.

Comme nous l'avons souligné au chapitre précédent, Glissant a démontré dans le roman deux mondes antagonistes : monde blanc et le monde noir. Dans les deux mondes opposés, le Noir est vu comme véritable « termitière d'hommes en effervescence ». Par exemple, la présence constamment évoquées des Blancs qui surveillaient, épiaient et dirigeaient les activités individuelles et collectives des Noirs ont forcé les Noirs de se laisser faire et obéir à tout ordre des Blancs sans aucune forme :

Les habitants, hébétés de fatigue et de souffrance usées et squettiques, semblent avoir subi tous un massif lavage de cerveau de sorte qu'ils se laissent faire et obéissent à tout ordre des Blancs sans aucune forme de protestation (p.125)

Devant les maux qui les submergeaient, il n'y a ni émeutes ni résistance ni revendications, tout, de leur part, est soumission. La personnalité de base des individus semblent être désorganisée, détruite, anéantie, entraînant comme conséquence l'absence de toute volonté personnelle. Sonore était l'un des victimes. Il se plaint : ô Seigneur, ces choses-là vont me tuer (p.25).

Dans cette société où les Noirs espéraient des changements importants dans leurs vies quotidiennes, les impressions des Blancs par rapport de leurs ex-esclaves restent presque les mêmes. Au cours de ses années de séjour en En-Ville, le Christ avait eu de nombreuses occasions d'incarner la force, la puissance, l'intelligence et toutes les vertus des Blancs aux Noirs. Les Noirs n'y avaient d'autres valeurs que celle d'un objet utile dont on se servait dans la pénible chasse au feu. Il dit à Ninon, un personnage noir :

Le premier devoir d'un citoyen c'est de respecter les lois de la République... Dans les Noirs de la République on a le droit de posséder ce que l'on possède.... Si liberté est une bonne chose, elle n'est

pas une bacchanale ... La terre appartient au Bon Dieu, oui, mais les champs appartiennent aux békés et aux propriétaires (p.21)

En tant que propriétaire des terres, le Blanc ne s'intéressait nullement au bien-être des Noirs ; ils n'étaient jamais nourris. Pour toute récompense de leur fidélité et leurs services au propriétaire, les Noirs ne reçoivent des Blancs que des injures et des coups de pieds. Esternome dit à sa fille :

Permetts-moi de ne pas te décrire le cachot car tu comprends, Marie-Sophie, disait mon papa, il ne faut pas illustrer ces choses-là, afin de laisser à ceux qui les ont construites la charge totale de leur existence. A la mort de la moindre bête, le Béké surgissait, plus blanc que le lin de ses linges. Il ordonnait d'autopsier l'animal. On le voyait anxieux tandis que le fer tranchait dans la rondeur ventrale. On le voyait épouvanté quand le foie apparaissait pourri par l'Invincible. Il gueulait alors : Poison !... Géreur, commandeurs, économes, vétérinaires ouvrant la ronde, halaient aussi : poison !... poison ! Puis venait la harangue. Il y a parmi vous de mauvais nègres malgré le bien que je vous fais. La menace : Le coupable va sucer le piment d'un enfer... (p, 46).

Les Noirs sont vus comme les bêtes de somme. Les Noirs sont recrutés, par la force, dans leur propre village par les Blancs. Malgré les travaux incessants et sans rémunérations, les Noirs sont aussi obligés de payer diverses formes d'impôts, qu'ils désignaient d'ailleurs sous le nom d'amende. Ceux qui se trouvent dans l'incapacité de payer régulièrement ces impôts sont traités de « mauvais payeurs » et livrés à la brutalité des agents des Blancs qui ravageaient les milieux indigènes :

Traqués par les autorités d'armes, ils finissaient de battre en prison ou se voyaient contraints pour payer les amendes à s'en aller aux cotes des esclaves, rouler des tonneaux de rhum, décharger sur leur dos barriques impossibles, drainer des marchandises aux abords de la douane le long du bord de mer (p.80).

Cette citation se passe de commentaires. Pour faire rentrer donc ces impôts, les autorités d'armes se servaient de tous les moyens possibles, y compris les razzias, des Noirs récalcitrants ou trop pauvres pour s'acquitter, les menaces et les tortures. Car sachant que leur carrière était liée non pas au progrès de tous ordres accomplis dans leur territoire, ni à

la paix maintenue, mais des résultats obtenus en matière d'impôt. Ils n'hésitaient de recourir aux procédés les plus criminels pour en assurer le succès. L'humiliation que subissaient les Noirs tout au long du roman traduit l'impression, les vues d'objet exploitable qui a les Blancs à l'égard des Noirs.

L'objet exploitable n'est pas la seule vue des Blancs à l'égard des Noirs. Il y a aussi l'impression du peu intelligent des Noirs. Les Noirs sont perçus comme un peuple inférieur, irréfléchi ayant un peu intelligent. Par conséquent, les Blancs sont considérés comme un groupe racial qui a le droit à civiliser les Noirs et à rénover sa terre :

A mon avis, c'est une des figures que les Français crient blague. En vérité le Christ de Texaco n'était pas encore Christ. Il y venait au nom de la mairie et pour rénover Texaco. Dans le langage de sa science cela voulait : le raser (pp31).

On voit de la citation en haut que les Noirs dans le roman sont vus comme inférieurs aux hommes blancs. Ils ont l'impression que les Noirs sont faciles à prédire : « les nègres ont de mauvaises manières (127).

Quoique les Noirs reçoive la sympathie d'Edouard Glissant, elle fait, comme l'autre groupe déjà évoqué ci-dessus, l'objet d'une critique importante. De ce fait, soulignons-nous qu'en dépit de la peinture assez pathétique qu'il fait des Noirs, et malgré l'image de la souffrance, de 'oppression et de l'exploitation qu'il essaie de présenter de la population noire, toujours est-il que Glissant ne fait pas confiance à ce groupe. L'auteur se méfie des Noirs qui, à son sens, se laissent exploiter. L'auteur les présente comme des gens engloutis par l'immobilisme, contents d'assumer leur condition.

LA TROISIÈME PARTIE : L'IMAGE DU BLANC AUX ANTILLES FRANÇAISES À L'ÈRE CONTEMPORAINE

INTRODUCTION À LA TROISIÈME PARTIE

La deuxième partie de cette étude nous a permis d'analyser les principales caractéristiques de la société antillaise de l'époque coloniale. Nous avons pu souligner qu'on avait affaire à une société dans laquelle triomphait la domination blanche. En raison de ce que les Blancs possédaient le pouvoir économique et politique, ils sont devenus la race supérieure. Ce qui a abouti à l'infériorisation inouïe de la race noire.

Une telle réalité a fait naître trois conséquences inéluctables sur lesquelles nous porterons notre réflexion dans cette dernière partie. D'abord, la portée du séjour du Blanc chez les Noirs antillais qui ont fait les valeurs de l'ancien maître blanc fera l'objet de notre étude dans le premier chapitre. Ensuite, nous essayerons dans le deuxième chapitre de montrer comment nos écrivains de corpus se révoltent contre la domination de leurs pays et leur peuple à travers les écrits. Finalement, nous essayerons dans le troisième chapitre de montrer la critique violente de nos écrivains de corpus du Blanc.

CHAPITRE SEPT

LA PORTÉE DU BLANC AUX ANTILLES FRANÇAISES

Selon Toumson (1980), la littérature antillaise « a valeur de témoignage. Les écrivains antillais se servent de la littérature antillaise pour témoigner et révéler des faits historiques » (p.115).

Chaque écrivain antillais, selon ses talents d'écriture, essaie avec une certaine habilité de témoigner et révéler des faits historiques du temps de esclavage jusqu'au temps contemporain. Cela est le cas des écrivains antillais tels qu'Edouard Glissant et Maryse Condé auprès de la littérature antillaise d'expression française contemporaine.

Si les faits historiques dans le temps de l'esclavage et le temps de la colonisation ont figuré comme des sujets dominés dans leurs romans, les faits historiques dans la période contemporaine n'est pas non plus négligés. Inspirés par la réalité de la période contemporaine aux Antilles Françaises, ces écrivains ont mis sur la scène quelques portées du Blanc aux Antilles. La portée du Blanc aux Antilles se manifeste en trois parties. Nous porterons notre réflexion sur chacune de ces parties.

L'Aliénation des Antillais.

Edouard Glissant a abordé la question de l'aliénation des Antillais avec une certaine sympathie et compréhension. Le témoignage de Glissant date déjà d'une quarantaine d'années, pourtant, il existe encore quelques résidus de ce « malaise » chez certains Antillais à l'heure actuelle. C'est pour cela qu'il est difficile en quelque sorte de ne pas voir le témoignage d'Edouard Glissant comme reflétant une réalité encore bien contemporaine.

Le séjour du Blanc a toujours laissé des empreintes indélébiles sur le peuple dominé. Ces empreintes sont d'autant plus marquées chez les jeunes antillais, victimes d'abord de l'aliénation, occasionnés par l'éducation occidentale.

En tant que la population dite inférieure péjorativement par le Blanc, la jeunesse antillaise, au fil des années au contact et séjour ininterrompu du Blanc chez eux, avaient perdu toutes leurs traditions africaines dont la plus reconnue est le respect pour les vieux et les vieilles.

Edouard Glissant a reflété cette réalité à travers les personnages jeunes, Mathieu et Ti-René dans le roman, *Le Quatrième siècle* (1964). Le cas de Mathieu est classique. Ce jeune homme a une ambition – respecter le Blanc et ses valeurs au détriment des valeurs de son peuple et son grand-père. Il était obligé à suivre des valeurs du blanc jusqu'à renoncer à son identité noire. Après avoir appris pendant des années la puissance, l'intelligence, le savoir et la beauté même de la race blanche dans l'école, Mathieu est venu chez le célèbre quimboiseur Papa Longué lui suppliant de lui dire la généalogie des Longués et des Béluse : « Dis-moi le passé, papa Longué (...) Qu'est-ce que c'est le passé ? (p.15).

Derrière la pression incessante de ce jeune esprit curieux et cultivé se cache un désir brûlant de se nier. Il est vrai que c'était sa seule façon de montrer l'incarnation de toutes les vertus de la race blanche. Le quimboiseur n'est pas tout à fait dupe de l'apparence. Il comprit très bien que sous cette forme enfantine la question allait l'engager tout à fait :

Lorsque même que le garçon eût pu demander simplement : que nous reste-t-il du passé ? Ou : pourquoi faut-il revenir sur le passé ou poser toute sorte de question franche, nette, sans détour (p.15).

Puisque « toute l'histoire s'éclaire dans la terre que voici (p.47), Papa Longué n'éprouve aucune peine à dévoiler le passé à travers sa mémoire ancestrale à son jeune interlocuteur : du port d'embarquement en Afrique au marronnage (p.96), de la traversée à la vente des esclaves sur la place (p.56), de leurs fréquent révoltes (p.100) à l'abolition (p.169-170) et à l'établissement de l'état civil (p.176).

Ce procédé non linéaire chez le vieux papa Longué laisse Mathieu Béluse parfois perplexe. Il ne cache pas son mépris à l'égard du vieux papa Longué et l'histoire du passé qu'il racontait :

Mais tu vas trop vite ! dit Mathieu. Est-ce que tu ne peux pas proclamer les dates l'une après l'autre, et finir de tourner, en avant en arrière ? Tu tourbillonnes comme la poussière de Fonds-Brulée ho ! (p.213).

Loin d'être emporté par ces exigences intempestives du Mathieu Béluse, Papa Longué, qui « sait tout » (p.40) voit là un jeune homme qui était toujours culturellement et socialement « l'esclave » des valeurs de son ex-maître. Il était donc obligé de copier et accepter aveuglement les valeurs et l'histoire fausse de son ex-maître jusqu'à renoncer à son identité noire et les valeurs africaines. :

Je peux (...). Où est l'impatience, mon fils ? Tu as lu les livres, ce qu'il n'y a pas dans les livres, tu ne peux pas le savoir. Comment Béluse s'est battu sur le

pont, il a manqué perdre (...). Bon, passons comme l'eau (p.40).

Contrairement à ce qu'attendait le célèbre quimboiseur papa Longué, l'éducation occidentale n'avait pas apporté d'importants changements à la mentalité de l'esclave affranchi. Les choses étaient presque le même surtout par rapport à l'aliénation des Noirs et l'identité noire dans les îles. Les Antillais étaient libres, certes, mais leur liberté se limitait bien entendu, aux valeurs des Blancs.

Ces genres des choses ont provoqué à leur tour, des conséquences profondes pour le destin des îles françaises. C'est ainsi que presque tous les Noirs aux Antilles ont subi vers l'assimilation et l'aliénation. Dans son ouvrage, *Guadeloupe et Martinique : la difficile voie de la Négritude et de l'Antillanité*, Jack Corzani a souligné des conséquences significatives de l'aliénation pour le destin des îles française :

Le maître blanc, après avoir incarné pendant des siècles la force, la puissance, l'intelligence, le savoir, la beauté même, ne pouvait par la magie de 1848 retrouver ses exactes et fort médiocres dimensions, il restait pour le fils d'esclave l'incarnation de toutes les vertus. Dès lors, le descendant d'esclave ne pouvait désirer qu'une assimilation, une identification à l'Autre, au Blanc, l'adoption de ses valeurs et pour cela refuser de se voir tel qu'il était, se nier comme nègre, jeu auquel excellèrent les mulâtres de toutes nuances (p.21).

Il est vrai que beaucoup de noirs aux Antilles françaises se niaient. Il est également évident que c'était leurs seules façons de s'adapter à l'exigence des sociétés dominées par la mentalité de la supériorité de la race blanche. C'était donc pour assurer leur survie que beaucoup d'eux avaient intérêt à jouer le jeu d'aliénation, en s'efforçant de se faire. Dans le dialogue entre papa Longué et Mathieu, l'auteur nous montre que ce dernier avait fini par intérioriser les valeurs des Blancs tout en renonçant celles des Noirs :

Alors, tu espères qu'un registre, un de ces gros cahiers qu'ils ouvrent à la mairie sous ton nez pour

t'impressionner, peut te dire pourquoi un Béluse suivait ainsi un Longué, ou pourquoi Louise avait obéi au geste, de qui se considérait déjà une parente de la Roche ou encore comment il se fait que toutes ces langues africaines sont parties de leur cervelle comme un vol de gros-becs ? OUVRE TES REGISTRES, BON, TU EPELES. LES DATES. MAIS MOI TOUT CE QUE JE SAIS LIRE C'EST LE SOLEIL QUI DESCEND EN GRAND VENT SUR MA TETE. Et vois les premiers jours, ils sont là-haut sur place, un seul nuage presque bleu (p.213).

La critique d'Edouard Glissant ne vise pas seulement Mathieu Béluse, mais aussi Ti-René, le fils unique de papa Longué chez qui la mentalité de l'aliénation s'est manifestée. Edouard Glissant satirisait Ti-René qui n'annonce pas à son père son désir d'aller combattre aux côtés des troupes françaises au début de la deuxième guerre mondiale : « Pour le reste de sa vie, Ti-René, malgré les soins dont son père l'avait entouré, confondit papa Longué. »(p.235).

A travers le personnage de Ti-René, Glissant cherche à montrer que malgré toutes les difficultés qu'éprouvent certains Antillais, leurs enfants ne peuvent pas se passerde la consommation passive. Papa Longué souffre de l'aliénation de son fils qui devient « sceptique et agressif à l'égard de son père » (p.238).

Frustré par son incapacité à changer la mentalité du Ti-René, Papa Longué a dû le laisser tranquille. Mais vu la réalité socio-culturelle antillaise, on peut se demander si la bonne solution se trouvera dans l'attitude de « laisser-faire ». Quoique papa Longué veuille se débarrasser de Ti-René et quoique celui-ci résiste à cette agression, ce qu'il faut noter c'est que tout compte fait, c'est la famille qui en est la victime ! Le désir d'aller combattre aux cotes des troupes françaises a fait en sorte que Ti-René s'efforce d'infléchir le mode de vie du Blanc, malgré le danger. Ceci entraîne des frustrations dont les répercussions sont parfois très graves.

Ti-René est un personnage qui s'est fait tuer parce qu'il ne savait pas à respecter les opinions des vieux. En tant qu'individu, il était bien motivé à aller combattre pendant la deuxième guerre mondiale. Mais malheureusement, sa bonne volonté n'a pas été suffisamment appuyée par le respect et le radicalisme nécessaire car : « le début de la deuxième guerre mondiale, il embarqua, sans avoir embrassé son père, sur le premier transport de troupes » (p.240).

Parce que Ti-René ne parvient pas à embrasser, toutes les démarches et bonne volonté en vue de réussir dans la guerre échouent fatalement. Parce qu'il est obligé d'abandonner sa propre famille, ses propres valeurs africaines pour lutter dans les rangs de combattants français, de mépriser sa propre famille, voire de les ignorer, il est tombé plus tard dans les armes de leurs ennemies.

La mort de Ti-René dans la guerre fini par priver le vieux quimboiseur d'un héritier, d'où la nécessité des « séances entre lui et Mathieu Béluse ». Après la mort du vieux sage, Mathieu « apprit » par « une vieille qui vint, portant un gros ballot et gémissant sous le soleil que le vieillard avait demandé qu'on lui remette le ballot. (p.274).

Il s'agit là d'un héritage symbolique. Le ballot ne contient en effet que « l'écorce, de bois sculpté à l'effigie du marron (papa Longué), la barrique rapièce, la bourse de toile parmi les feuilles (p. 274). Mais l'importance réside dans le geste symbolique du transfert.

La dépersonnalisation et la chosification du peuple noir

La dépersonnalisation et la chosification du peuple noir constituent des portées importantes dans l'histoire des Antillais dans la littérature antillaise d'expression française contemporaine. C'est dans *Moi Tituba la sorcière* de Maryse Condé et *Le Quatrième siècle* d'Edouard Glissant qu'on peut bien apprécier la portée du Blanc à cet égard.

Le séjour des Blancs aux Antilles françaises était pour les Noirs une expérience douloureuse et a joué chez eux un rôle de catalyseur dans leur prise de conscience sociale et raciale. Ainsi, *Moi Tituba la sorcière la sorcière de Salem* et *Le Quatrième siècle* ne sont que des séries de thèmes dont l'ensemble rend compte de l'état réel des sociétés antillaise. Ces romans se veulent des recreations « fidèle » de la période de l'histoire antillaise où le racisme était à la mode et où les Blancs dominaient tous les secteurs commerciaux d'importance.

Comme nous avons souligné avant, les îles françaises sont des sociétés multiraciales et hiérarchisées où le Blanc se considère comme supérieur à la race noire. C'est alors sur cette mentalité de la supériorité d'une race à l'égard d'une autre que les rapports entre les Blancs et les Noirs ont été fondés. Une telle distinction sociale a naturellement engendré beaucoup de conflits dans des îles françaises. C'est pour cela que la dépersonnalisation et la chosification des noirs constituent des portées principales dans les îles françaises, car, ceci entraîne toute une série d'actes immoraux surtout de la part des Noirs.

Le Quatrième siècle (1964) d'Edouard Glissant a décrit le spectre de la misère morale des Noirs, le dépeuplement des régions occasionnées par exactions, des travaux incessants et excessifs, imposés à la population noire et le sophisme de ceux qui veulent justifier cet état de chose par la marche de la civilisation.

Dans le roman, la pratique de donner des noms à la population noire par les Blancs est une chose populaire, à signification profonde. Selon les coutumes, les Noirs, surtout les domestiques des Blancs, sont nommés par les Blancs. Cette pratique qui date depuis l'esclavage quand les Noirs étaient affublés de noms grotesques sont toujours à la mode jusqu'à nos jours.

La plupart de temps, la domestique est nommée par son maître blanc à qui il devait son existence. Ainsi, presque tout le monde aux îles françaises : « finit par ressembler chacun à son nom. » (p.168).

Dans les îles françaises, dans cette période post-esclavagiste et postcoloniale, la marque indéniable du Blanc est le rappelle des aspects de la vieille société esclavagiste. S'il faut en croire René Achéen (1983) :

Au cours de cette période post-esclavagiste, la société antillaise évolua très lentement et à vrai dire, changea peu en profondeur. Cette société post-esclavagiste rappelait par bien des aspects la vieille société esclavagiste. Tant en ce qui concerne l'état d'esprit des populations de la colonie que la structure sociale, rien de nouveau : hiérarchisée, cloisonnement, discrimination (p.4).

La période post-esclavagiste dans les îles françaises n'avait pas non plus arrangée beaucoup de choses par rapport aux évènements dans la période esclavagiste et coloniale. Dans le roman *Le Quatrième siècle* (1964), les noms que portaient des personnages noirs ont révélé la réalité amère des choses. La domination de la race blanche se fait sentir dans le choix des noms donnés à la population noire. Dans le roman, deux commis de l'état Civil ont donné des noms grotesques ou bizarres aux Noirs :

Quand ils eurent épuisé les prénoms, l'antiquité, les phénomènes naturels (Zéphyr ou Alizé) : et encore les noms que portaient les gens de leurs pays, allant jusqu'à enterrer des noms, du cru, noms d'habitations ou de quartiers (...). Quand l'imprudence était visible, ils s'amusaient à inverser les noms, à les torturer pour au moins les éloigner de l'origine. De Senglis en résulta, par exemple, Glissant et de Courbaril Barricou. De la Rochee, Rachu, Rechon, Ruchot (p.178).

Cette affirmation s'avère très pertinente à l'égard de Glissant, car on trouve chez lui une réflexion de la réalité de la vie quotidienne dans la période contemporaine. En soulignant le nom « Glissant » ici, l'auteur se moque de son propre nom pour l'importance qu'il

attache sur des surnoms que le donateur blanc l'avait donné et d'accepter complaisamment qu'il est un descendant d'un esclave du négrier.

En ce sens, son écriture rappelle que les Commis forgeaient des noms : tirant dans le vocabulaire de la Chimie, de l'Astronomie, de la Botanique, de la Navigation, de la Musique. Dans cette période post-esclavage, le Blanc se donnait le droit de renommer sa domestique. Une fois arrivée chez lui, la domestique passe à l'anonymat et ainsi perd son nom patronymique et une nouvelle appellation lui était octroyée. C'est ainsi que le premier signe de la dépersonnalisation de la domestique est né. Le nouveau nom imposé ou la nouvelle appellation qu'il lui était octroyé étaient aussi la marque éloquente de la domestique – capital et moyen de production.

Le personnage de Béluse est important sur ce sujet de la dépersonnalisation et chosification d'un domestique noir. En tant que domestique chez Monsieur Senglis, Béluse est perçu comme l'incarnation de la jeunesse antillaise dont la fonction est d'accomplir le « travail de reproduction » (p.98).

Dans le roman, Béluse est obligé de porter le nom choisi par Marie Nathalie, la femme nymphomane de Senglis. Le nom (Béluse) ainsi octroyé représente des souhaits ou l'image que Marie Nathalie se fait de lui. Selon elle : « Béluse, c'est pour le bel usage (...), l'homme du bel usage s'appelât en effet Béluse (p.166).

Tout au long du roman, Béluse fait preuve d'une compétence professionnelle, en tant que domestique chez le Blanc. Il se montre capable d'être un « homme étalon » dont le rôle est de « faire engrosser (les) les femmes noires pour gonfler la main-d'œuvre de Monsieur Senglis, son maître » (p.98).

Les Senglis ne cachent pas leur intention de renommer le Noir grâce à leur puissance financière. Ils vont jusqu'à proposer de bonne paiement comme le montre ce témoignage

du Capitaine Duchêne : « Béluse est « un excellent producteur » (p.97). Par conséquent, le capitaine s'assure que qu'il essaie à convaincre monsieur Senglis qu'il retient Béluse. Dans ses mots, il dit : « soyez sans crainte, monsieur, notre coq est un louable chirurgien (p.28). Les Senglis sont bien résolus à tout faire pour donner à Béluse un nom grotesque.

Suivant le courant, on peut voir que le domestique a été nommé par le Blanc, un phénomène qui était commun dans la période esclavagiste et post-esclavagiste. Des noms choisis pour les domestiques noirs par les Blancs renferment quelques significations pour le porteur noir et pour le donateur blanc. Quelque fois, les noms ainsi choisis ou nommés révèlent la personnalité et le destin du porteur. Les Blancs se servent des noms octroyés aux Noirs comme prétexte pour exprimer l'infériorisation des noms des Noirs. De génération en génération, d'une période à l'autre, ils s'accrochent tenacement à cette tradition en donnant des noms grotesques aux Noirs, surtout les domestiques noirs ou en donnant des noms qui expriment leur soumission ou subordination héréditaire.

Maryse Condé est aussi sensible à cette portée évoquée par Edouard Glissant, comme elle le démontre dans *Moi Tituba la sorcière ... noire de Salem* (1986). A travers le personnage d'Abena, mère de Tituba et le protagoniste du roman, Condé veut montrer que malgré toutes les difficultés qu'éprouvent certaines femmes noires chez les Blancs, elles ne peuvent pas se passer de « chosification passive ». Abena souffre de l'exploitation sexuelle du Blanc qui veut à tout prix la violer. Le corps/sexe de la femme noire est souvent considéré dans l'imaginaire des Blancs comme corps/objet servant à satisfaire les désirs sexuels de l'homme Blanc.

La narratrice dans le roman évoque des scènes de violences sexuelles commises par le Blanc sur les femmes noires. Abena, par exemple subit un viol sur le pont du Christ, un jour de 16 ... alors que le navire faisait voile vers la Barbade :

Abena, ma mère, un marin anglais la viola sur le pont du *Christ the King*, un jour de 16 alors que le navire faisait voile vers la Barbade. C'est de cette agression que je suis née. De cet acte de haine et de mépris. (p.13).

Le marin anglais (le Blanc) est un exemple des Blancs qui veulent à tout prix posséder des corps des femmes noires comme des produits de luxe. Il considère le corps d'Abena comme objet servant à satisfaire ses désirs sexuels. Bien qu'elle n'ait pas la richesse et le pouvoir financier pour se défendre contre un Blanc qui voulait la violer sans succès, Abena était pendue :

Elle avait commis le crime pour lequel il n'est pas de pardon. Elle avait frappé un Blanc. Elle ne l'avait pas tué cependant. Dans sa fureur maladroite, elle n'était parvenue qu'à lui entailler l'épaule. On pendit ma mère (p.20).

A ce point, il importe de signaler qu'à l'époque où ce roman de Maryse Condé était écrit, la chosification de la femme noire par le Blanc prenait de plus en plus d'ampleur. L'inquiétude de Maryse Condé à ce sujet se laissait dans le ton de son roman.

Condé ridiculise l'attitude des gens comme le marin anglais qui voient dans les corps des femmes un objet à posséder à tout prix. Cette mentalité de la chosification à l'égard des femmes noires qui touche toutes les couches sociales antillaise ne laisse pas beaucoup d'espoir pour l'avenir.

Avant la mort d'Abena que le Blanc a considéré d'avoir commis le crime qu'il juge n'est pas de pardon, Abena a suffisamment pris conscience du danger que pose la mentalité de chosification à l'égard des femmes noires aux Antilles françaises. Le pessimisme d'Abena à cet égard est partagé par la narratrice ainsi :

Ma mère pleura que je ne sois pas un garçon. Il lui semblait que le sort des femmes était encore plus douloureux que celui des hommes. Pour s'affranchir de leur condition, ne devraient-elles pas passer pas

les volontés de ceux-là même que les tenaient en servitude et coucher dans les lits ? (p.17).

Comme on peut s'y attendre, cette réalité (la chosification de la femme noire), menée dans l'île depuis la période esclavagiste et depuis la colonisation, aura, sans aucun doute, des conséquences pour les rapports sociaux dans les îles jusqu'à l'ère contemporaine. Man Yaya, le personnage dans le roman met en relief les réalités absolues de la mentalité de chosification menée à l'égard des femmes noires dans les îles françaises à Tituba :

Tu souffriras dans ta vie. Beaucoup. Beaucoup. Ces paroles que me plongeaient dans la terreur, elle les prononçait avec calme, presque en souriante. Mais tu survivras ! Cela ne me consolait pas ! Néanmoins, une telle autorité se dégageait de la personne voûtée, ridée de Man yaya que je n'osais protester (pp.21-22).

L'Europe aux Antilles françaises

Les îles françaises ont connu, depuis son origine, l'arrivée des Européens. L'incursion européenne et puis les séjours des colons engagés et des fonctionnaires français depuis des années avaient suivi l'europanisation des îles françaises.

La portée des Blancs qui constituent un groupe européen aux Antilles Françaises est sans équivoque. Leur présence est si visible et bien reconnue. Ce qui fait qu'en réalité quand on parle des classes raciales dans les îles françaises, on se réfère notamment à la race européenne et à la noire. Jacques Fredj (cité par Mokwenye 1986) témoigne ainsi que :

Cette population (antillaise) sondée en deux et dont une partie l'autre semble être un fait général des histoires coloniales. (Aux Antilles françaises), la dualité de la population met en présence des maîtres immigrés et des esclaves déportés, les uns blancs, les autres noirs, aucun d'eux ne pouvant se prévaloir d'une occupation plus ancienne du pays (p.181).

Dans une situation historique où le Blanc européen se considère supérieur à la race noire, il était normal d'inférioriser la race noire et leurs valeurs et croyance religieuse. C'est alors sur le facteur de l'europanisation des valeurs antillaises et des croyances créoles que les rapports entre les Blancs et les Noirs ont été fondés dans la période contemporaine.

Dans le roman, *Moi Tituba sorcière... noire de salem* (1986), Maryse Condé a tenté de témoigner de cette réalité par une expression des groupes religieux différents et l'influence considérable qu'exerçaient les Blancs à l'égard d'une autre groupe racial. Une telle influence considérable a naturellement engendré beaucoup de conflits. C'est pour cela qu'Edouard Glissant a constaté que le fait d'avoir imposé aux Antilles françaises une structure sociale basée sur les données artificielles est une cause principale des tensions sociales dans les îles françaises car, explique-t-il :

La structuration historique des groupes sociaux traditionnellement n'a pas été l'ouvrage « intrinsèque » de la communauté (antillaise) mais a résulté d'une histoire imposée (33).

Le groupe racial noir comporte uniquement Man Yaya et Tituba au sein duquel on reconnaît aussi une croyance traditionnelle. Elles dominaient leurs quartiers, grâce à leurs forces invisibles et surnaturelles. Dans le roman, Man Yaya et Tituba croient au pouvoir des plantes. Dans leur croyance, l'univers est gouverné par des forces invisibles et surnaturelles. Pour elles, il existe une passerelle entre le monde visible, tangible et le monde immatériel.

Man Yaya tout au long du roman agissait comme la mère de Tituba après la mort de sa mère. En tant que mère spirituelle, elle enseigne le secret des plantes et celui du monde des esprits. Tituba l'affirme ainsi :

Une vieille femme me recueillit. Elle semblait braque, car elle avait vu mourir suppliciées son compagnon et ses deux fils, accusées d'avoir fomentée une

révolte. En réalité, elle avait à peine les pieds sur notre terre et vivait constamment dans leurs compagnie, ayant cultivé à l'extrême le ton de communiquer avec les invincibles. Ce n'était pas un Ashanti comme ma mère et Yao, mais une Nago de la côte, dont on serait créolisée en Man Yaya, le nom de Yétunde. On la craignait. Mais on venait la voir de loin à cause de son pouvoir (p.21).

Tituba s'y fait l'apprentissage du pouvoir mystique et médicinal pour guérir, aider et conseiller. Elle y apprend l'apprentissage de la vie contre la misère, de bravoure et d'humanité en usant de son pouvoir mystique et médicinal. Selon Tituba :

Elle m'apprit que tout vit, tout a une âme, un souffle. Que tout doit être respecté. Que l'homme n'est pas un maître parcourant à cheval son royaume (...). Man Yaya m'apprit les prières, les litanies, les gestes propitiatoires (pp.22-23).

Il faut noter que les termes et expressions telles que « prière », « litanies » et « gestes propitiatoires » symbolisent la vénération. Ce qui donne aux croyances animistes des Noirs toute leur dimension religieuse. Elles indiquent les pratiques des rituels. C'est d'ailleurs ce qui permet d'agir dans une façon certaine dans leurs parcours, leurs actions et leurs sentiments sont conditionnés par les valeurs et les croyances religieuses qui leur poussent à faire du bien dans leur entourage.

Tituba et Man Yaya ont connu, depuis l'arrivée des Européens et puis les séjours des colons engagés et des fonctionnaires français qu'il existe un complot et une opposition conceptionnelle au niveau de la signification de la pratique de leur croyance religieuse qui est la pratique de sorcellerie. En fait, pendant que les Noirs considèrent la sorcellerie comme une pratique qui permet de guérir et soigner, les Blancs pensent ces pratiques occultées sont en réalité des agissements sataniques. L'image de sorcière attribuée à Tituba et Man Yaya en constitue la preuve. A la découverte des rapports qui unissent Tituba et Man Yaya, une lutte froide se déclenche entre Tituba et Susanna Endicott, une européenne :

N'as-tu pas été élevée par une certaine nègresse Nago, sorcière de son état et qui s'appelait Man Yaya ? (...)

Qu'y a-t-il à cacher là-dedans ? Il n'y a pas un an, le gouverneur Dutton a fait brûler sur la place de Bridge Town, deux esclaves accusés d'avoir eu commerce avec Satan, car pour les Blancs, c'est là ce que veut dire être sorcière (p.218).

Tituba découvre le véritable sens que les Blancs attribuent à ces pratiques en dialoguant avec Man Yaya : « Tu ne connais pas les Blancs ! Si elle arrive à leur faire croire que tu es une sorcière, ils dresseront un bûcher et te mettront par-dessus. » (p.219).

Les religions chrétienne et animiste telles que présentées dans le roman traduisent des façons de penser et de percevoir le monde propre à chaque groupe racial. Ces croyances fortement ancrées dans les esprits des uns et des autres, ont parfois des origines lointaines d'où le désaccord qui résulte et surtout la nécessité de les transmettre de génération en génération. Les Noirs à l'instar des animistes ou sorciers possèdent un pouvoir et veulent devenir des garants de ces savoirs. Mais au contraire, les Blancs ne veulent pas les pouvoirs magico, possède sous prétexte de sorcellerie, aux yeux des Blancs, soit maintenu. Pour eux, ces pratiques religieuses des Noirs ne conforment pas à leur conception religieuse et morale de l'existence comme Tituba nous faire à comprendre : « Le moment le plus pénible. fut celui de confession. Chacun doit avouer à haute voix ses péchés du jour » (p.69).

La prière et la confession sont pratiquées quotidiennement, à tout temps et à chaque circonstance soit pour demander l'intervention divine soit pour chasser et vaincre le péché, le mal Satan. On le voit lorsque Tituba arrive à Boston, chez le pasteur Samuel Parris, et trouve que tout le monde est obligé de se mettre à réciter une interminable oraison. La vie religieuse ou spirituelle des Blancs repose donc sur la pratique d'une vie fausse. Lorsque

Tituba demande à Pasteur Samuel Parris pourquoi elle était obligée à confesser, Samuel Parris, d'une voix ferme répond ainsi :

Il est certain que la couleur – de votre peau est le signe de votre condamnation. Cependant, tant que vous serez sous mon toit, vous vous comporterez en chrétienne ! Venez faire les prières. Nous obéïmes (p.68).

L'évocation des portées des Blancs dans les îles françaises ne s'arrête pas à l'europanisation des religions. Il s'étend au niveau de l'économie des îles françaises. Toutes les îles françaises doivent leur origine à quelques motifs économiques qui ont poussés de nombreux Blancs à s'installer chez eux.

Les Blancs depuis des années ont introduit un nouveau système d'agriculture qui est très différent de celui que pratiquait les indigènes noirs aux Antilles. Cela est dû à leur pouvoir financier et économique. Jusqu'à leur arrivée et séjour dans les îles françaises, les Antillais noirs cultivaient dans les îles le cacao, le tabac et le café.

Pour des raisons de l'exploitation économique, l'exportation et le déclin à la demande du cacao, du tabac et du café sur le marché international, les Blancs ont ordonné une nouvelle culture agraire. Ce qui fait qu'en réalité c'est seulement les produits agricoles cultivés exclusivement par les Blancs qui existaient dans les îles françaises. Marie-Joseph (1986) a révélé cette réalité contemporaine dans son ouvrage intitulée *Les Antilles avant qu'il soit trop tard : Réalités économiques*. Elle a remarqué que :

La production de ces denrées a cessé lorsque le tabac a été acclimaté en France ou que le Brésil et les colonies françaises d'Afrique ont pu livrer cacao et café à des prix inférieurs à ceux des Antilles et de la Guyane (p.86).

Une lecture des œuvres de l'histoire de l'ouvrage d'Achéen René intitulé *Une grammaire de l'histoire antillaise: tentative de définition* révèle qu'il y a l'abandon de système

d'agriculture qui existait dans les îles françaises avant l'arrivée et séjour des Blancs, car les Blancs le jugeaient non-avantageuse. Achéen (1983) a remarqué que :

Dès la fin du XVIIe siècle, l'économie des îles françaises est transformée en une sorte d'économie de plantation pure, c'est-à-dire une économie qui tend à devenir de plus en plus une économie excentrée, presque entièrement composée d'un secteur : le secteur de plantation qui fonctionne vers l'extérieur ; en quelque sorte une économie systématiquement organisée pour fournir à la fois des matières premières et des débouchés à l'économie métropolitaine (p.182).

Ce succès, on le sait bien a toujours eu une importance significative dans la réalité économique des Antilles. On trouve que toute l'économie était orientée vers la monoculture. Il s'avère nécessaire d'expliquer le sens du mot la monoculture.

La monoculture peut être décrite comme le développement systématique d'un produit au détriment des autres produits. Ce qui fait qu'en réalité, l'entière survie économique des îles françaises dépendait dès lors sur la canne à sucre.

Patrick Chamoiseau, tout en renvoyant à la période contemporaine se réfère à la durée de la portée coloniale aux Antilles. Le roman *Texaco* montre le souci de l'auteur de donner une valeur symbolique à la dureté du séjour aux Antilles. Ayant séjourné si longtemps aux Antilles, la fin de ses portées prolongées ne s'annonce pas prochainement. Dans le roman, le personnage de l'urbaniste indique, dans une note au Marqueur de paroles – qu'il serait possible de considérer la nécessité de voir la réalité et le passé des îles françaises sous un autre œil :

C'est elle, la vieille Dame, qui modifia mes yeux. Elle parlait tant que je le crus un instant délirante puis, il y eut dans son flot de paroles, comme une permanence, une durée invincible dans laquelle s'inscrivait le chaos de ses pauvres histoires j'eus le sentiment soudain, que Texaco provenait du plus loin

de nous-mêmes et qu'il me fallait tout apprendre. Et même tout réapprendre (...) (p.95).

Ainsi ce personnage quasi caricatural, « l'occidental scolarisés, envoyé pour régler le sort des « indigènes », se trouve lui aussi happé par ce mouvement du vécu, qui ramène à une perte de repères et à une volonté de dépasser cette même perte. C'est donc une certaine forme d'égalité qui est prônée, un destin qui serait partagé de façon universelle. Cette idée d'équité des individus est aussi mise de l'avant dans *Texaco* (1992), notamment sur le ton de l'ironie :

La voix des mulâtres s'était élevée là-dedans pour toute première fois, réclamant l'égalité avec les Blancs, chantant la liberté universelle. Depuis du fond des galères dessous les pendaisons ou au mitan des fers, dans les îles anglaises ou de haut des tribunes de la bonne terre de France, elle ne s'était jamais plus arrêtée (...)

Où sont les nègres là-dedans ? Il voulait dire les esclaves » m'expliqua Esternome, car on ce temps-pas-bon, l'un ou l'autre de ces deux mots portaient le même bagage (p.97).

L'effet du séjour des Blancs se fait sentir aussi à la monopolisation de l'import-export des produits agricoles dans le roman *Texaco* (1992). Cette réalité monopolistique qui a été en partie à la base de la domination économique a inspiré Patrick Chamoiseau. Dans *Texaco* (1992), il a montré des jeunes blancs qui dominaient une grande partie des secteurs économiques des îles françaises. Les jeunes blancs s'occupent des différents domaines. Les secteurs économiques, notamment l'importation et l'exportation sont sous le contrôle des jeunes Blancs. Tous ensemble, ces Blancs se sont partagés les secteurs économiques des îles françaises. Esternome, conscient de la puissance et l'influence économiques des jeunes blancs qu'elle confie à ses confrères l'ampleur de ce pouvoir monopolistique des Blancs :

Mais j'aime à penser qu'il avait la lèvre mince et l'œil trouble de ces fauves qui ne rêvent plus le

monde. Et je suis sûre d'avoir raison car aujourd'hui dans leur import-export les jeunes békés ont la même lèvre et le même œil, et s'émeuvent plus d'un chiffre que du plus beau poème. Au bout de son silence, le Béké dit à mon papa qu'il allait *l'affranchir l'affranchir* (...). De toute l'explication que le Béké lui en donna, il ne retint d'éternité que ce haillon de phrase... tu seras libre de faire ou de ne pas faire ce que tu veux et d'aller où bon te semble comme il te semble. (p.59).

Ce long extrait nous permet à montrer que les Blancs détiennent beaucoup de pouvoir économique. Ce qui fait qu'en réalité, les Noirs dépendaient aux Blancs pour leur survie économique. Même avec l'abolition et la mise en fin de la colonisation, le phénomène de la monopolisation des Blancs restait plus reconnu que jamais. Écoutons ce propos de Terry Osawaru (2021) à ce sujet :

Ce territoire est inaccessible aux Noirs parce que les Békés, vivant dans l'opulence, se veulent discrets sur leur richesse. (...). Outre cette inégalité au niveau des demeures des Antillais, on repère aussi un implacable défaut d'égalité économique entre ces Blancs Créoles de la Guadeloupe et de la Martinique. Par exemple, plus de la moitié des terres agricoles appartenaient aux Blancs qui constituaient à peine vingt pourcent de la population. Chefs des usines et d'industries aux îles, les Blancs créoles détiennent le pouvoir économique. Malgré leur état de minorité en raison du peuplement et des chiffres démographiques, les Blancs créoles sont propriétaires de peu près la moitié des magasins aux îles. On pourrait donc exporter, et cela à juste titre, que les Blancs créoles sont à la direction des établissements industriels et commerciaux (...). Le clivage racial est donc fort présent (p.67).

Dans la société antillaise, la monoculture a abouti à ce qu'on appelle la consommation. C'est ainsi que le désir brûlant de devenir comme les Blancs était né chez les Noirs. La consommation consiste chez les Antillais au souci à consommer sans vouloir produire eux-mêmes. Les îles françaises sont perçues comme des grands marchés pour vendre n'importe quel produit en provenance de la métropole. Tous les grands magasins qui fournissaient les

produits indispensables à la survie des îles françaises appartenait aux Blancs. Écoutons ce propos de Jack Corzani (1977) à ce sujet :

Plus la France subventionne ses D.O.M, moins ces derniers produisent des biens et plus ils sont contraints d'acheter en Métropole. Le « développement se parie par une dépendance économique (et par voie de conséquence politique) de plus en plus étroite. Plus gravement un tel état de fait ne peut qu'insensiblement modifier les mentalités. Une jeunesse séduite par un luxe étranger, tenté comme celle de métropole, de limiter ses aspirations à l'argent et à la jouissance facile, se détourne avec mépris de toute essence révolutionnaire (p.190).

Les comportements de la jeunesse par rapport au bien venant de la métropole laissent donc deviner le souci de nos auteurs. Celle de témoigner de cet aspect de la réalité contemporaine. Ce qui retient notre attention dans l'évocation des portées des Blancs aux Antilles françaises est le soin avec lequel chacun de nos auteurs souligne ces longues listes des portées qu'ils ne veulent pas oublier. Sans doute, ils veulent aussi démontrer la mentalité de consommation des Noirs dans les îles françaises comme un facteur qui contribue au sous-développés des îles françaises. Les Noirs antillais sont si fiers des produits importés de l'étranger (La France) qui se détournent avec mépris de toute essence révolutionnaire mentale. Le désir brulant de consommer a fait en sorte que les Noirs antillais s'efforcent d'infléchir leur mode de vie malgré leur misère morale et économique.

La discrimination sociale

La discrimination sociale aux Antilles françaises contemporaine, comme le racisme, avait son origine dans la structure sociale. Dans telles sociétés où les classes sociales étaient artificiellement créées, la discrimination sociale avait pour fonction de maintenir le « statu quo ». Les sociétés antillaises étaient des sociétés déchirées par des conflits entre les

différents groupes raciaux, chacun de ces groupes raciaux essayant de mépriser le groupe considéré comme inférieur à lui. Les Blancs se considérant comme supérieurs aux Mulâtres et aux Noirs et ne voulaient pas admettre ceux-ci dans leur milieu social. Les Mulâtres à leur tour, méprisaient les Noirs qui n'avaient pas eu la « chance » d'être nés à moitié « blancs ».

Au fil du temps, la discrimination sociale est devenue moins fonction de la race ou de la couleur. Elle est devenue en effet, fonction de la prospérité économique de l'individu.

D'après le témoignage de Daniel Guérin (1956) :

La caste fermée de Blancs autochtones (dégénérés et routiniers) qui domine économiquement l'île continue à n'avoir aucune relation mondaine avec les gens de couleur. Les hommes ont des rapports d'affaire cordiaux avec leurs collègues à l'épiderme foncé. Ils vont jusqu'à déjeuner ensemble, mais presque toujours en dehors du foyer. Les Blancs créoles ou « békés » fréquentent des clubs privés exclusifs, tel celui du Lido, près de Fort-de-France (p.82).

Peu importe le niveau de la discrimination aux Antilles françaises, l'essentiel pour Edouard Glissant c'est de condamner les injustices que cela entraîné. Pour lui, la discrimination sociale n'est qu'une autre forme du racisme.

Si nos auteurs ont mis l'accent sur ce phénomène du Blanc, c'est pour démontrer que les Antilles françaises demeurent des sociétés qui ont des structures hiérarchisées, à cause de leur population mixte et qu'il existe encore des rapports conflictuels entre les différents groupes raciaux. Il est aussi à remarquer que tout au long de leurs témoignages, nos auteurs n'ont aucunement fléchi dans la rigueur de leur critique satirique contre les Blancs. Ils profitent de chaque évocation pour blâmer, pour fustiger et pour tout dénoncer.

La dépendance économique

L'évocation des apports des Blancs aux Antilles françaises ne s'arrête pas avec la discrimination sociale. Si la discrimination sociale aux Antilles françaises remonte loin dans l'histoire des Antilles françaises, la dépendance économique est un phénomène beaucoup plus contemporain. La dépendance économique que connaît les îles françaises

est une conséquence à longue échéance de la monoculture. Cette conséquence s'explique, bien entendu, par la crise qui a touché ces dernières années, l'industrie sucrière. Cette industrie constituait jadis, la source la plus importante du revenu des Antilles françaises. Mais des statistiques récentes montrent que depuis quelques années est en plein déclin. Michel Louis (1983) révèle à quel point l'industrie a connu des moments bien difficiles :

La culture des « ténors » antillais s'éteint : ainsi la canne à sucre dont 1.209.600 tonnes ont été manipulés en 1963 dans 10 usines et 32 distilleries, mais seulement 412.000 tonnes en 1974 dans 4 usines et 10 distilleries et qui donne en 1976 (deux ans après !) 14.000 tonnes de sucres produites par 2 usines

(p.159).

La conséquence inéluctable de la faillite de cette industrie c'est que les Antilles françaises sont devenues, au dire d'Auguste Armet (1982) « une terre de « cols blancs » dépendant en tout et par tout de la France » (p.13).

Si bien que pour assurer la survie de la population, elles comptent à l'heure actuelle sur une aide massive en provenance de la Métropole. Cette assistance qui est traduite selon Corzani en : « aides sociales diverses, subventions au commerce d'importation, aux transports, aides aux investissements touristiques, multiplication des hôtels de luxe » (p.190) a eu de graves conséquences sur la population antillaise. Elle a encouragé les Antillais à consommer sans vouloir produire pour eux-mêmes. Écoutons à ce propos Jack Corzani :

Plus la France subventionne ses D.O.M, moins ces derniers produisent des biens et plus ils sont contraints d'acheter en métropole. Le développement se paie par une dépendance économique (et par voie de conséquence politique) de plus en plus étroite. Plus gravement un tel état de fait ne peut qu'insensiblement modifier les mentalités. Une jeunesse séduite par un luxe étranger, tenté, comme celle de métropole, de limiter ses aspirations

à l'argent et à la jouissance facile, se détourne avec mépris de toute ascèse révolutionnaire (pp.190—192).

Salvat Etchart à évoquer la dépendance économique des Antilles françaises dans *Les Nègres servent d'exemples* à travers la consommation du peuple noir antillais. Dans le roman. Il a lancé une critique contre la classe économiquement dominante et celle qui est dominée. Il condamne les grands et les petits commerçants qui sont venus exploiter les Antillais crédules. Il a satirisé dans le même esprit les Antillais qui se laissaient emporter par l'habitude de vouloir consommer pour consommer.

C'est à partir de l'évocation des activités des grands commerçants blancs des années 60 que Salvat Etchart a démontré à quel point les Antillais étaient soumises à la dépendance économique. Ce sont les Blancs qui possédaient tous les grands magasins et qui fournissaient les produits indispensables à la survie des îles. Grâce à leur monopole du commerce d'importation, les Pourtaeuil exploitaient les supermarchés les plus florissants des îles françaises. Leur «prix-Unique» est renommé pour stock variés et inépuisable. Selon le narrateur, les Pourtaeuil :

Importent 253 :301 tonnes métriques de ciments, fer, farines, engrais, hydrocarbures et divers et exportent 259.746 tonnes métriques de sucre, rhum, fruits frais et en conserves, mélasses et divers. Ils favorisent le commerce, l'agriculture, l'industrie, l'artisanat, la musique, la vente des machines à coudre et des pneus, de la quincaillerie et des appareils sanitaires, de matériaux de construction, des voitures et des tracteurs automobiles, des engrais et des réfrigérateurs, des machines à laver et à écrire, des eaux minérales et des moteurs marins. Ils commissionnent, consignent, affrètent, assurent, garantissent, approvisionnent, installent, bâtissent, meublent, recouvrent a forfait, climatisent, câblent, carrossent, ravitaillent, outillent, nettoient à sec, pêchent à la bouche et découvrent dans les slogans radiophoniques des produits qu'ils vendent les finesses de leur langue maternelle (pp.106-107).

Dans leur supermarché, ils vendent de tout :

Chaussures. Vêtements. Parfumerie. Ménage.
Boucherie. Librairie. Robes. Toilettés dames. Sport.
Quincaillerie. Hommes. Disques. Vaisselle.
Charcuterie. Tout pour l'enfant. Fromage.
Confection (p.32).

Ce qui retient l'attention du lecteur dans cette évocation c'est le soin avec lequel l'auteur établit ces longues listes qui ne veulent rien oublier. Sans doute, l'auteur veut démontrer par-là l'ampleur de la domination économique des Blancs. Ce procédé d'accumulation permet à l'auteur d'excéder son lecteur qui est censé être choqué par le niveau de cette dépendance.

En mettant en relief le monopole blanc dans ces passages, l'auteur veut également condamner les Blancs qui ont abandonné leur mission civilisatrice pour s'imposer aux Noirs à travers le commerce. Pour les Blancs, il ne s'agit plus de « civiliser » les Noirs à travers le christianisme, mais en passant par des gadgets sophistiqués. Ce commentaire ironique de la part de Salvat Etchart, dirigé contre les Blancs, illustre bien l'attitude de l'auteur à l'égard de la présence commerciale des Blancs aux Antilles françaises :

Imaginez ce que peut donner cette suprême race blanche, cette lignée aryenne et superbe, qui en son temps voulu forcer le à Notre-père et Je-Vous-salue, imaginez, ce qu'elle peut donner, quand elle veut convertir les sous-développés comme nous au dentifrice Patate ou au pneu Machemin. Croassade ! Croassade ! Il ne descend pas de l'avion ou de bateau armé d'un crucifix « le missionnaire » - c'est plus la mode- mais de détergents, de vitamines, de briquets à gaz, de rotarys, de moulinettes (pp.17-18).

Il nous semble, à travers ces passages, que Salvat Etchart en effet a connu que les Antilles françaises ne sont que des grands marchés pour vendre n'importe que produit en provenance de la métropole. Écoutons ce témoignage de Jack Corzani (1980) pour mieux illustrer ce point :

Il suffisait, affirme-t-il, de débarquer en 1976 (à l'aéroport) (...) du Lamentin, de parcourir les quais

de ports de Fort-de-France (...), de capter une émission de radio quelconque (non seulement en provenance des postes périphériques à caractères exclusivement commercial mais également de la radio diffusion française « adapté » aux nécessités locales) pour être convaincu. Plus que partout ailleurs l'on était agressé, investi par les slogans publicitaires (p.192).

En témoignant aussi de cette même réalité selon laquelle les Antilles françaises sont devenues des débouchés importants pour les produits français, Michel Louis (1983) met l'accent sur la fausse apparence des îles. A cause de l'activité commerciale florissante aux Antilles françaises on a l'impression que les îles sont en pleine prospérité. Selon lui :

Ces îles de la Caraïbes présentent le visage épanoui de l'abondance. Le spectacle de la rue de Fort-de-France, capitale de la rue de Fort-de-France, capitale de la Martinique, tout fait de magasins, de boutiques « modernes », de grandes surfaces où une marchandise qui triomphe s'étale, des vêtements « signés » et à la mode, d'automobiles puissantes, empêtrés dans un embouteillage continu à travers des voies d'autre âge, en offre une criante illustration : ce n'est certes pas le spectacle qu'offrirait d'habitude un pays sous-développé et il provoque l'étonnement chez l'Européen. (p.189).

Les témoignages de Jack Corzani et de Michel Louis cités ci-dessus semblent corroborer, d'une manière exemplaire, l'évocation de Salvat Etchart. Ce qui revient à dire que même si Salvat Etchart a recours à des procédés hyperboliques et caricaturaux, l'auteur reste néanmoins aussi fidèle à la réalité que possible. Il tient compte, à juste titre, du rôle capital que jouent les commerçants blancs aux Antilles. C'est pourquoi il a consacré une bonne partie de son témoignage sur les apports des Blancs dans ce roman d'étude. Il a démontré à travers ce roman, que l'arrivée et le séjour des Blancs aux Antilles ont été inspirés pour exploiter les îles françaises. En même temps, il a satirisé les Antillais noirs qui étaient très crédules. Il croyait que les Blancs ne sont venus aux Antilles françaises que pour profiter de la circulation d'argent que la dépendance antillaise assurait. C'est donc ce désir brûlant

de s'enrichir sur le dos des pauvres Noirs que Salvat Etchart considère comme l'un des apports majeurs des Blancs. Et ceci entraîne toute une série d'actes immoraux surtout de la part des commerçants. C'est pour cela que notre auteur est persuadé que :

Cette dépendance économique doit nécessairement exercer une action négative sur les qualités morales de ces gens. Et comment se comportent les colporteurs, les épiciers, les marchands de drogues pharmaceutiques, les merciers ? Voulant vendre leur marchandise à prix plus élevé et pour gagner quelques sous de plus pour pouvoir subvenir aux besoins de personnes qui sont à leur charge, ils jurent leurs grands dieux, mettent, et si ce se peut, trompent l'acheteur en lui glissant une marchandise de mauvaise qualité (pp.63-64).

Suivant ce courant, il est à remarquer que Salvat Etchart ne cache pas son intention de critiquer le monopole capitaliste des grands Blancs qui sont bien résolus à tout faire pour rester rois commerciaux des îles françaises comme Mathilde a affirmé dans une lettre à son frère en Algérie : « En ce moment (l'oncle Willy) fait guerre à un petit Syrien qui s'obstine à ne pas lui vendre une minuscule boutique qui permettra d'agrandir » (p.61).

Ce qu'il faut noter sur toutes ces choses c'est que tout compte fait, ce sont les Antillais qui en sont les victimes. Le désir de consommer a fait en sorte que les Antillais s'efforcent d'infléchir leur mode de vie malgré leur pauvreté. Ceci entraîne des frustrations dont les répercussions sont parfois très graves. Tant que les Antillais auront le goût insatiable pour « consommer », il y aura les Blancs. Etchart ridiculise ainsi l'attitude des Antillais noirs qui voient dans ces genres d'acquis et de la consommation une occasion de se vanter devant ceux qu'ils jugent moins avantagés qu'eux. Cette faiblesse de la part des Antillais à l'égard de la consommation qui touche toutes les couches sociales antillaise ne laissent pas beaucoup d'espoir pour l'avenir. Ces genres d'acquis ne permettront pas les Antillais aspirer à une indépendance économique si les Noirs ne s'appliquent pas à un changement de mentalité.

Edouard Glissant est aussi sensible à ce problème de la consommation et la dépendance économique. A travers son ouvrage *Le discours antillais*, Edouard Glissant a très pertinemment constaté qu' :

Il faut pourtant considérer que le problème de la consommation passive est l'une des clés de la situation en Martinique. Organiser de manière à satisfaire les individus (les moyens d'acquisition sont multipliés, le renouvellement permanent, l'argent qui circule constitue une masse énorme), la consommation passive déclenche aussi des réactions bien au-delà d'une morosité généralisée. Mais comment demander à des individus de renoncer à des pulsions devenues réflexes ? (p.460).

A ce point, il importe de signaler que malgré l'époque où se situent ce roman de Salvat Etchart, le problème de la consommation et de la dépendance économique des Antillais aux Blancs prenait de plus en plus d'ampleur.

CHAPITRE HUIT

LA RÉSISTANCE DES BLANCS: PERSPECTIVE LITTÉRAIRE

On entend par le refus la révolte ou la résistance d'un individu ou tout un peuple la tentative de s'emparer de ses droits civils et de sa souveraineté. Le souci de refus des Blancs est une préoccupation majeure de Maryse Condé dans son roman *La migration des cœurs* (1995). Ce roman d'attaque est contre l'excès des Blancs dans la période contemporaine.

Ce chapitre est divisé en deux parties. Dans la première partie, nous analyserons la révolte des Noirs contre la privation de droits civils et la domination des Blancs aux Antilles. Jusqu'alors, la détention et l'exercice du contrôle économique et politique aux Antilles françaises avaient été dans les mains des Blancs. Le chapitre étudie alors la psychologie derrière l'action qu'il s'agisse le refus du statu quo établi aux Antilles françaises.

La deuxième partie est consacrée à l'étude du style et le langage de Condé qui se distingue par l'emploi d'un ton agressif et colérique ; un langage injurieux et grossier.

La résistance d'exploitation économique

On entend par le refus d'exploitation politique la résistance d'un individu ou tout un peuple à la tentative de s'emparer de ses droits civils et de sa souveraineté. Le souci du refus d'imposition politique est l'un des premières préoccupations de Maryse Condé dans son roman *La migration des cœurs*. Ce roman d'attaque souligne la lutte des Noirs contre les abus et l'excès du pouvoir des Blancs.

La détention et l'exercice du pouvoir économique et politique dans les îles françaises sont les sujets de vive résistance chez les Noirs contre les Blancs. Dans le roman de notre corpus, le statu quo politique et économique est le premier bastion contre lequel les Noirs s'insurgèrent. Tout se passe comme si le plus grand souci de ce roman est de protester contre, voire de bouleverser l'ordre politique, économique et la paupérisation établie dans

les îles françaises. Jean-Hilaire, maire noir de la Pointe explique à Razyé la nécessité de mettre fin à cette imposition et la paupérisation des Noirs aux Antilles françaises :

Tu dois savoir que notre pays connaît une profonde mutation. Peu à peu, les usines ont remplacé les habitations-sucreries du temps longtemps. Ces usines traitent les cannes d'un groupement de planteurs qui sont liés par contrat. Du point de vue des patrons, cela signifie productivité accrue, abaissement des coûts. En réalité, cela veut dire simplement pour nos travailleurs agricoles : paupérisation plus grande. Tu sais que le béké Aymeric de Linsseuil a constitué avec la maison Savor de Paris la compagnie sucrerie de la Pointe et construit dans le nouveau quartier de la Carène l'usine Dargent, la plus grande usine des Antilles françaises, se vante-t-il avec raison ? (p.122).

Jean-Hilaire décrit ainsi l'ordre économique illégitime et le but de la paupérisation des Antillais par le Blanc qui tient les Noirs sous son autorité et contrôle. Ce qui s'ensuit de cette révélation est la résistance. Le roman met sur scène des personnages dont les actes et les paroles dramatisent le refus d'un destin imposé.

Soucieux de briser le joug de l'exploitation économique des Blancs dans les îles, les Noirs s'organisent et décident de lutter sous des formes différentes. Un grand nombre d'eux avaient cherché à empêcher le fonctionnement normal du travail dans les usines. Parfois, ils s'organisaient et sabotaient leurs outils de travail ou gâchaient le travail comme le narrateur nous fait comprendre :

Prépare les chevaux et prends quelques hommes. Nous partons pour Petit-Canal : Je veux que tout ce qui reste de terres à Aymeric de Linsseuil s'envoie en fumé. Ce soir même (...). Tout doit flamber ce soir, je te dis. (p.152).

Le roman abonde en diverses formes de résistance chez les Noirs. Le roman démontre que la résistance des Noirs s'en fait sentir le plus par Aymeric de Linsseuil. Les Noirs

manifestaient leur refus et résistance de ce dernier par la réduction en cendres sa grande plantation :

A quatre heures et demie du matin, quand les premières pompes à eau arrivèrent enfin de l'Anse-Bertrand, il ne restait pratiquement rien à sauver. Près de quatre-mille hectares de canne étaient parfois en fumé, et Aymeric de Linsseuil était sur la paille (...)

La canne, c'est la maman du Guadeloupéen. Si elle est frappée à mort, qu'est-ce qui reste ? Maintenant, humilié, il tournait en rond et s'énervait. Où étaient les pompes municipales à incendié ? Il est vrai que toutes les mairies de la Grande-Terre, à l'exception de celles de l'Anse-Bertrand et de Saint-François, étaient entre les mains des socialistes. Ils devaient bien rire de ce qui lui arrivait. Plus il s'égosillait, hurlant des encouragements aux sauveteurs, plus sa voix se perdait dans le crépitement et la chaude rumeur des flammes (pp.155-156).

Pour Aymeric de Linsseuil, le bourgeois blanc, son état était une situation psychologiquement intolérable et il y cherchait issue en se donnant volontairement la mort.

Ce refus des Noirs était le plus célèbre et le roman le dramatise amplement ainsi :

Bientôt, les anciens propriétaires des habitations sucreries allaient errer comme des âmes en peine sur les terres qu'ils avaient possédées tandis que les esclaves d'autre fois feraient la loi. Après tout, ce n'était justice. Il n'avait pas lui-même souhaité des temps différents, à présent qu'ils se profilaient, pourquoi est-ce qu'il éprouvait tant de colère et de rancœur. Et contre qui ? (p.141).

Dans le roman, les Noirs savaient qu'ils devraient arracher leur liberté économique par la seule voie du combat et exprimaient toujours leur volonté de résister. Razyé le déclara à cor et à cri à Jean-Hilaire. Il dit : « c'est cela que nous devons tous faire. Les ruiner et les humilier » (p.118).

La réponse de la foule (les Noirs) dément le mythe de l'esclavage docile et gai dans leur servitude. Les insurrections des Noirs ont dû obliger les Blancs à reconnaître la

souveraineté et les droits civils des Noirs. A l'exploitation économique des Blancs, les Noirs répondaient avec la résistance. Le narrateur affirme à ce propos que :

Razyé tremblait de contentement. La mort de Cathy l'avait laissé désespéré, vide comme quelqu'un à qui l'on a arraché tous les organes vitaux. Il traînait son corps. Jean-Hilaire l'avait gonflé d'une énergie nouvelle. Ruiner Aymeric de Linsseuil avec l'aide et pour le compte des politiciens socialistes (p.123)

Ce sont ces résistances et luttes qui ont constitué une chaîne causale progressive qui a bouleversé profondément le statu quo ante. Ces résistances ont attiré l'attention des gens de bonne volonté aux dégâts et aux méfaits de l'impérialisme et de la bourgeoisie blanche et ils continuaient d'intensifier leur pression sur les Blancs.

Nous voyons par la suite que Maryse Condé reconnaît les efforts libérateurs de Razyé et Jean-Hilaire, deux personnages noirs rebelles qui ont refusé toutes théories fausses selon lesquelles l'Abolition a été octroyé bon gré par les Blancs. Elle affirme dans son roman que les Noirs rebelles ont dû se montrer rebelles pour que les Antillais noirs connaissent la véritable liberté.

A travers ces deux personnages, elle fait appel aux jeunes antillais d'aujourd'hui d'imiter les ancêtres esclaves qui ont arraché leur liberté par la force. Étant donné que les Blancs n'accorderont pas volontairement la libération économique aux Antillais, il retombe donc aux jeunes de l'ôter. Maryse Condé évoque amplement le refus et la résistance violente des Noirs pour éveiller leurs concitoyens la nécessité de la liberté et l'inévitabilité de l'affrontement violent avec l'opresseur blanc, pour emporter leur liberté.

La résistance des Noirs ne s'est pas arrêtée au niveau de l'exploitation économique. Une autre façon par lequel les Noirs manifestèrent leurs résistances est au niveau de l'imposition culturelle. La résistance contre la domination culturelle des Blancs se fait sentir dans le choix des noms que portent les Noirs. La plupart du temps, les noms que

porte un individu révèle la personnalité et le caractère du porteur. Les noms des personnages noirs a la généalogie, a l'histoire, et ont aussi une dimension symbolique.

Jusqu'à la période contemporaine aux Antilles françaises, les Blancs ont le pouvoir de nommer les enfants des Noirs, surtout ceux des esclaves. Pendant cette là, beaucoup des Noirs perdaient leurs noms d'origine et une nouvelle appellation leur était octroyée. Une belle illustration nous est fournie dans le roman d'étude à travers Irmine, une femme blanche de Razyé qui accepte de nommer le premier enfant de Razyé. Selon elle :

J'ai profité de mon séjour à Petit-Canal pour faire baptiser mon enfant. Je l'ai appelé Aymeric, comme mon frère qui j'ai tellement offensé dans l'espoir que ce prénom de ce saint combattrait le mauvais sang qui noircit ses veines. (P.109).

Razyé a échappé à ce bouleversement patronymique par son refus du nom choisi. Il s'assure que ce nom choisi qui n'a pas assez signification chez les Noirs est rejeté. Il sert de l'occasion pour manifester son refus et sa résistance de l'imposition culturelle de sa femme blanche. Il reflète sa volonté protestataire ainsi :

Tu as osé donner à mon enfant le nom de celui que je hais le plus sur cette terre ? Est-ce que tu croyais que j'en avais fini avec toi ? Toi et ton enfant, vous êtes les instruments que je vais utiliser pour me venger. Car je vais me venger, et d'une façon éclatante, de ce que le ciel, de connivence comme toujours avec vous les békés, m'a fait. Et mon histoire passera dans celle de ce pays (pp.109-110).

Cette situation contraste avec ce qui se passait auparavant chez les Noirs. A partir du moment du reproche de Razyé jusqu'à la fin de la naissance de ses enfants, c'est Razyé qui se donne le privilège de nommer tous ses enfants. Les Blancs se sentent outragés par cette marque de refus et de la résistance chez Razyé. Ils sont scandalisés par l'audace de Razyé qui refuse de se soumettre à l'imposition culturelle des Blancs en rejetant le nom choisi.

Le refus du nom choisi et donné par Irmine, la femme blanche par Razyé n'est pas gratuit. C'est un geste symbolique du refus imposés. Il se révolte contre le privilège de nommer des Noirs que les Blancs paradent aux Antilles françaises.

La résistance des Blancs : perspective littéraire

Maryse Condé dans le roman se permet de manifester le refus des Blancs par les Noirs au niveau même du style. Ce style est plein de nouveautés incongrues qui traduisent leur refus. En général, ce style se fait sentir dans l'adoption d'un langage injurieux, l'emploi de ton agressif et colérique qui véhiculent le refus des Blancs.

Notons d'emblée que Maryse Condé emploi communément ces techniques de style. Cette partie du chapitre vise à analyser seulement les éléments de style qui sont singuliers et unique à Maryse Condé, qui la distinguent des autres.

L'emploi d'un langage injurieux

Le langage de Maryse Condé dans le roman est parfois offensant et plein d'invectives ou d'injures. Ce langage injurieux s'insère effectivement dans le caractère protestataire du roman. L'emploi de gros mots est tout d'abord, une profanation du décorum langagier et une violation des normes admises, puis, il la permet de proférer des injures aux personnages ou institutions qu'elle prend pour cibles ; pour les rendre odieux et détestables. Enfin, elle emploie des injures pour montrer le mépris ou pour marquer son refus contre ce qu'elle croit injuste.

L'accumulation comme figure de rhétorique est amplement utilisée dans le discours de refus de son roman. Elle empile les invectives sur les personnes qu'elle prend pour cibles de ses attaques. Dans le roman, Aymeric de Linsseuil et Cathy sont de butte au Condé. L'objectif visé est de les accabler d'injures pour montrer son mépris pour eux comme dans ce texte ci-dessous :

Cathy fit un signe de tête affirmatif. Nelly voyait bien Aymeric tourner autour de Cathy ainsi que tant d'autres fils de famille l'avaient fait avant lui. Cependant, elle n'attendait rien de bon de cette manière empressée et n'aurait jamais cru que c'était pour le bon motif. Un ventre, voilà tout ce que Cathy gagnerait. Car, s'il existe une règle d'or qui ne connaît pas l'exception, c'est la suivante. Les Blancs, s'ils en font volontiers leur maîtresse, n'épouseront jamais les mulâtres. La Guadeloupe était remplie de celles à qu'ils avaient donné une maison, une voiture, quelques hectares de terre en échange de leur réputation (p.47).

Aymeric de Linsseuil est aussi une butte contre laquelle est dirigé les invectives accumulées. Nelly le couvre d'injures multiples : le raciste, le brigand, l'hypocrite, le manipulateur et l'assassin des rêves.

Les femmes blanches sont les cibles des invectives de Razyé. Tout au long du roman, Razyé les réfère comme les gens qui n'ont pas de passion dans leur corps et cœur. C'est avec des termes de mépris que Razyé emploie des mots offensifs au sujet de la gentillesse de la race blanche. Dona Stefania Fonséca, la maîtresse blanche de Razyé à Cuba a reçu une forte dose d'invectives de Razyé et l'accordait un traitement caricatural. Il sert de l'accumulation des termes de mépris pour cette femme blanche qu'il accuse d'avoir : « avorté par deux fois, pour ne pas allumer le feu de scandale » (p.21). Il l'a dit :

Vous ne pouvez pas comprendre ! Les gens de votre couleur n'ont pas de passion dans leur corps. Ils ne savent pas ce que c'est que de brûler comme feu en imaginant une personne qui respire, qui mange, qui dort de l'autre côté de la mer, près d'un autre. (p.21).

L'auteure profère des injures à son propos pour la railler et la rendre haïssable aux yeux des lecteurs. Condé entasse des invectives sur Dona Stefania Fonseca pour la rendre haïssable et détestable. Par exemple, Dona Atefania Fonseca se donne la tâche de convaincre Razyé de la nécessité de ne pas retourner à Guadeloupe, son pays natal pour venger le Blanc qui a pris la femme qu'il aimait. Elle lui dit :

J'entends que vous partez pour la Guadeloupe ?
Qu'est-ce que vous allez chercher dans cette petite
île de rien de tout où on ne parle même pas
l'espagnol ? Vous m'avez dit vous-même que le
cœur des gens y est plus dur que la pierre de silex,
que l'eau de passion ne l'arrose jamais (p.21).

Cette femme blanche à qui est confié le devoir de s'assurer que Razyé ne revient plus pour
combattre Aymeric de Linsseuil à Guadeloupe est odieusement dépeint comme :
« hypocrite » et « assassin des rêves ». Le narrateur la décrit ainsi : « Elle était en pleurs,
ce qui n'était pas son habitude. Le connaissant comme elle le connaissait, hormis le plaisir,
elle cachait tout ce qu'elle ressentait sous son masque de porcelaine fardé » (p.21).

Les expressions ainsi utilisés « elle était en pleurs, ce qui n'était pas son habitude » et « le
connaissant comme elle la connaissait » sont des expressions d'injures qu'on l'utilise pour
se référer à une personne appartenant à une race dite supérieure, ce qui en réalité signifie
une femme méchante et mauvaise en caractère et hargneuse.

L'emploi du ton agressif et colérique

Un autre trait très marquant dans l'écrit de Condé, surtout au niveau du style est l'emploi
du ton particulièrement agressif et colérique dans le roman *La migration des cœurs*. Dans
le roman, l'auteure emploie des expressions et des terminologies agressives, propres aux
pamphlétaires. Ce ton qu'est particulièrement agressif et colérique se fait sentir le plus
chez les politiciens socialistes de la race noire, dirigé par Jean-Hilaire, maire de la Pointe.

En tant que socialistes et communistes, les politiciens noirs emploient des phraséologies
marxistes pour exprimer leur refus des Blancs et leurs excès. Après avoir découvert que le
« domaine foncier » (p.123) d'Aymeric de Linsseuil, le Blanc « couvre vingt pour cent des
superficies de la Grande-Terre », les politiciens socialistes ont résolu qu'ils veulent « sa
peau ». (p.123). Ce que ce ton agressif et colérique signifie en réalité est l'humiliation et la

destruction des hectares de terre d'Aymeric de Linsseuil. Le ton du langage est vif et militant. Il est caractérisé par le prêchi-prêcha du discours engagé.

Encore, écoutons les propos énergiques résolus des leaders du groupe socialistes et communistes consolent Razyé à l'égard sa fiancée pris par la force par Aymérique le Blanc. Leurs discours polémiques sont fortement caractérisés par de grandes orgues et des cris intempestifs qui sont le lot des activités syndicalistes. Dans le texte qui suit, ils se plaignent en défenseurs du prolétariat dans les termes suivants :

Tu dois savoir que notre pays connaît une profonde mutation. Peu à peu, les usines ont remplacé les habitations-sucreries du temps longtemps. Ces usines traitent les cannes d'un groupement des planteurs qui leur sont liés par contrat. Du point de vue des patrons, cela signifie productivité accrue, abaissement des coûts. En réalité, cela veut dire simplement pour nos travailleurs agricoles : paupérisation plus grande (p.122).

Ce qui s'ensuit au sujet de la paupérisation plus grande des Noirs par Aymeric de Linsseuil est l'emploi du langage chaude et militant de rage. Les leaders du groupe socialiste lancent de gros mots marxistes pour combattre le capitalisme d'Aymeric de Linsseuil et les Blancs. Ils ont résolu que : « c'est cela même que nous devons tous faire. Les ruiner et les humilier. » (p.118).

A travers cette citation mis en exergue, l'auteure adresse un critique acerbe contre la bourgeoisie blanche qu'elle accuse de la paupérisation du peuple noir. Les propos énergiques de Jean-Hilaire et son groupe à Razyé révèlent la volonté de résister les Blancs. On aurait pu prendre leur parole pour une véritable manifestation et une proclamation de foi :

Bientôt, les anciens propriétaires des habitations-sucreries allaient errer comme des âmes en peine sur les terres qu'ils avaient possédées tandis que les esclaves d'autre fois feraient la loi. Après tout, ce

n'était que justice. Il n'avait pas lui-même souhaitée des temps différents, à présent qu'ils se profilent, pourquoi est-ce qu'il éprouvait tant de colère et de rancœur. Et contre qui ? (p.141).

Dans le roman, nous constatons que le discours polémique de Condé est imprégné de la colère de l'auteure et elle est ouvertement hyperbolique. L'hyperbole est une figure de style pamphlétaire qui se sert de l'exagération délibérée. En vrai pamphlétaire, Condé se sert de l'exagération délibérée pour démolir l'objet de son attaque ou pour l'emphase. La France attire la polémique critique de Condé. Condé accuse la France d'avoir contribué à la destruction et paupérisation des Antilles françaises. Son langage est imprégné de colère quand, à travers son personnage noir, elle parle du partenariat illégitime des anciens propriétaires avec la France. Selon Jean-Hilaire, le Maire noir de la Pointe :

Aymeric de Linsseuil a constitué avec la maison Saylor de Paris la compagnie sucrière de la Pointe et construit dans le nouveau quartier de la Carène l'usine D'argent, la plus grande usine des Antilles françaises (...). Du point de vue des patrons, cela signifie productivité accrue, abaissement des coûts. En réalité, cela veut dire simplement pour nos travailleurs agricoles paupérisation plus grande. (p.122).

La haine d'Aymeric de Linsseuil pour la France comme représentée par Paris est implacable. Condé cherche à dissiper les mythes de la sacro-sainte respectabilité des Blancs et à porter à la connaissance des lecteurs la collusion entre les anciens propriétaires et la France dont le but est la paupérisation des îles françaises et les citoyens.

L'emploi du langage grossier

Le refus des Blancs à travers l'écrit se signale aussi par l'emploi libre de métaphores sexuelles, de mots grossiers et d'expressions vulgaires qui inspirent la répugnance par la laideur morale ou par l'aspect dégoûtant des idées exprimées.

Dans le roman, l'auteure prend un désinvolte plaisir à décrire l'infidélité et l'hypocrisie des femmes blanches. Dans le roman, la maison de Razyé fournisse le décor pour dénigrer les Blancs. L'exemple d'Irmine, une femme blanche et Razyé est très significatif. C'est dans cette maison que l'auteure démontre l'hypocrisie et la laideur morale des femmes blanches. Dans le roman, Cathy emploi des vocabulaires dégoûtants pour exprimer la laideur morale d'Irmine :

Sûre et certaine, pas plus tard qu'hier, j'ai marché derrière eux et je les ai vus se frotter contre l'autre comme des chiens en chaleur derrière un gommier rouge. Après cela, ils sont entrés plus profond dans les bois et je n'ai pas pu les suivre. Tout à l'heure, j'ai vu Irmine qui montait en douce dans la chambre de Razyé. (p.77)

Cathy satirise ici la communauté blanche qui se croit supérieure aux Noirs dans les sujets de la moralité, mais qui en réalité fait preuve d'une faiblesse morale. L'affaire sexuelle entre Irmine et Razyé fait écho aussi à l'inconduite sexuelle des femmes blanches représentée ici par Irmine. Écoutons les mots dégoûtants exprimés par Cathy pour reprocher Irmine : « Qu'est-ce qui se passa dans la chambre du galetas ? J'attendais en tremblant et en priant le bon Dieu pendant plus d'une heure. Puis, j'entendis des cris et des bruits de paroles. » (p.77).

Malgré le fait que Razyé est recherché par Aymeric de Linsseuil, son frère, il trouve le temps et le loisir de faire l'amour avec Irmine qui s'offre gratuitement. En mettant en scène ce personnage blanc, l'auteure veut satiriser les femmes blanches qui sont vaniteuses et obséqueuses envers les hommes.

Aymeric de Linsseuil, lui aussi a reçu une forte dose des mots grossiers de Cathy, sa femme noire. Cathy lui accorde un traitement caricatural. Elle utilise des termes de mépris pour décrire ce blanc qui la prit par la force en mariage. Elle utilise ces mots grossiers pour le rendre haïssable et détestable. De temps en temps, Aymeric rappelle le plaisir sexuel

qu'elle avait avec Razyé. Aymeric de Linsseuil la trouve de l'infidélité. Le narrateur décrit leur situation dans ces termes vulgaires:

Tourmenté, découragé, il était arrivé chez lui pour trouver sa femme dans les bras d'un autre homme. Il savait qu'il parviendrait jamais à oublier cette image de Cathy, lui tenant tête, le repoussant, brulant d'une passion qu'elle ne lui avait jamais manifestée et qui la transfigurait entièrement (...)

Elle n'avait jamais été très active dans l'amour, se laissant prendre avec passivité, voire avec indifférence. Les derniers temps, elle s'efforçait de cacher une véritable répulsion. A cause de cela, il avait honte de son désir sans fin. Nuit après nuit, honteux de lui-même. (p.91).

La conversation obscène qui s'ensuit entre Cathy et Aymeric de Linsseuil est enregistrée par Condé contre toute bienséance langagière. La raison pourquoi Cathy préfère un autre homme à Aymeric de Linsseuil est expliqué dans ces termes grossiers :

Pourquoi est-ce que tu le préfères à moi ? Est-ce que la qualité d'un homme se mesure à la sauvagerie de son coq ? Est-ce que mon cœur n'est pas plus vaste et plus chaude que le sien ? Mon esprit plus cultivé ? (p.91).

Même le choix de ces images et métaphores s'inscrit de plus dans la volonté de l'auteure de violer les usages langagiers décents. L'emploi du langage sexuel et d'image érotique est la marque du refus des Blancs. Les expériences d'Aymeric témoignent de l'insécurité psychologique dont souffrent les Blancs. En dépit de sa position apparente en tant que femme d'un grand homme blanc, « Cathy n'avait pas oublié son Razyé. Le jour même de son retour, elle se précipita auprès de lui » (p.41).

En mettant en scène les plaintes d'Aymeric de Linsseuil, l'auteure démontre qu'il souffre d'une infirmité sexuelle qui ne lui permet pas de jouir du plaisir de l'amour avec sa femme. Il suscite néanmoins la pitié quand il se plaint de cette impotence devant sa femme et Razyé.

Il est évident que Maryse Condé n'est le premier ou le seule écrivaine à manifester son refus à travers les divers procédés stylistiques qu'elle manie. Des écrivains comme Salvat Etchart et Edouard Glissant ont utilisés leurs romans comme arme véritable de résister les normes et les tabous sociaux. Leur engagement à travers l'écriture révèle leur personnalité et la spécificité de leurs écrits. Selon Roland Barthes (1972) :

Dans n'importe quelle forme littéraire. Il y a le choix général d'un ton, d'un éthos, si l'on veut, et c'est ici précisément que l'écrivain s'individualise clairement parce qu'il s'engage. Langue et style sont des données antécédentes à toute problématique du langage, langue et style dont des produits naturels du Temps et de la personne biologique, mais l'identité formelle de l'écrivain ne s'établit véritablement qu'en dehors de l'installation des normes de la grammaire et de constantes du style (p.14)

Les romans de Salvat Etchart, surtout *Les Nègress servent d'exemple*, sont fortement marqués par le néologisme. Ce style littéraire joue important au niveau de la résistance de l'écriture chez Etchart. Il utilisait des néologismes pour ridiculiser son adversaire blanc. Pour mieux comprendre le rôle du néologisme, écoutons la pensée Marc Angenot (1978) à ce propos : « Le néologisme (...) est exclusivement fonctionnel, il ne naît pas d'une rêverie créatrice sur le langage mais vise à stigmatiser l'adversaire et ses pratiques » (p.264).

Certains néologismes chez Salvat Etchart recherchent des effets comiques qui, à la limite satirisent les adversaires blancs. Par exemple, il a créé le mot « *Antillicide* » (p.16) pour signifier un pesticide. Dans son contexte, ce mot est créé en effet pour satiriser l'assimilé Antillais qui est revenu aux Antilles après son séjour en France. Le mot « *policieusement* » (p.69), est créé du mot « police » ou « policier », est employé ici dans un sens péjoratif pour se moquer de la façon dont les Noirs sont réprimés par les forces de l'ordre.

Salvat Etchart se sert aussi des procédés de l'ironie pour mieux insister sur le message qu'il veut communiquer. Son art romanesque repose sur l'ironie et l'agression qu'il veut utiliser pour critiquer ouvertement les Blancs et leurs activités aux Antilles françaises. Selon la définition fournie par Akpagu (1994), le rôle de l'ironie consiste : « à faire louer ce qu'on veut blâmer, à exprimer ses intentions (...) en disant l'inverse de ce qu'on veut laisser entendre » (p.34).

Salvat Etchart se sert du procédé ironique dans ses formes diverses pour satiriser ses adversaires blancs. Par exemple, après avoir fustigé les Blancs pour les injustices pratiqués tout au long de l'époque coloniale et de l'époque esclavagiste, le narrateur des *Nègres servent d'exemple* conclut ironiquement : « Mais aujourd'hui, évidemment, avec le progrès, les lois sociales l'évolution des mœurs, les negres n'ont pas à se plaindre » (p.50).

En effet, le lecteur sait que l'auteur veut exactement dire le contraire de ce qu'il dit ici. A travers le sarcasme, Salvat Etchart se moquait surtout de sa propre race. Il se moquait surtout du soi-disant libéralisme dont les Blancs sont venus de faire preuve à l'égard de Noirs qui désormais admis aux endroits qui leur étaient interdits :

La bourgeoisie de Fort-de-France en cravate de soie, robe soie, robe d'organdi, carros-serie luxueuse et bijoux dix-huit carats processions mondialement en ce lieu qui lui avait été depuis toujours interdit. Quelle victoire (p.269).

Le lecteur n'est pas dupe de l'ironie dans le roman de Salvat Etchart destinée à ridiculiser les Antillais. Parfois c'est avec rage et colère que Salvat Etchart fait des reproches aux Antillais qui se laissent perpétuellement entraîner comme des néo-esclaves. Il fustige surtout les Noirs, qui au lieu de se révolter contre les maltraitements qu'ils reçoivent dans les mains des Blancs, essaient plutôt de singer leurs anciens maîtres :

Nègre ! Le jour de ta libération d'esclavage, ce jour où tu as cessé de marcher en faisant un cliquetis de

bête, c'était une duperie alors ? Car enfin c'est ton bourreau, ton geôlier, ton tortionnaire que tu as pris comme exemple, comme modèle, comme prototype (p.126)

L'auteur condamne ainsi cette attitude chez les Noirs qui ne font que copier les anciens maîtres blancs. Pour lui, une telle situation nuit surtout à l'indépendance et à la spécificité culturelle.

De même que *La migration des cœurs* de Maryse Condé, *Les Nègres servent d'exemple* de Salvat Etchart est marqué par le ton de l'agression et les insultes. L'Europe, représenté dans le roman par la France, fait l'objet d'une accusation et d'une dénonciation directe de l'auteur. Il l'a accusé d'être venue aux Antilles françaises pour les exploiter : « C'est le fric, et recliper le fric, et faire du fric qu'il veut le débarque rustard » (p.17).

En condamnant les Blancs français, Salvat Etchart a condamné aussi la totalité de l'Europe pour ses exploits impérialistes. Il a dénoncé absolument leur agression contre les autres races :

Petit Europe est mal en point (...). Petite Europe a exterminé les nègres, les Chinois, les Indiens. La moitié du monde a été anéanti par elle. Et maintenant elle est condamnée. Petite Europe a fusillé ses révolutionnaires, massacrés son propre peuple, brûlé six millions de Juifs (p.38).

Ce passage est marqué par le ton colérique de l'auteur. A travers son roman, l'auteur espère démolir ses adversaires blancs. Son agression contre l'Europe est poussé jusqu'à la condamnation de la civilisation occidentale :

Et vous mes grandes villes d'Europe avec vos rez-de-chaussée tout en vitrine et en attrape-sous, vos premiers étages en chambre de passé, et vos sous-sols réservés aux arts et à la politique je vous trouvais pas belles avant, je trouvais déjà que vous aviez un petit air pas franc, mais alors maintenant, je la demande à deux genoux l'apocalypse ! Qu'on y passe un bulldozer sur Paris ! Tant mieux ! Et même je vais aider (p.130).

Ce qui frappe dans ce passage c'est le caractère iconoclaste de ce discours. L'auteur veut tout détruire. Cette tendance anarchique chez notre auteur ne peut qu'exprimer son extrême frustration.

En condamnant la civilisation occidentale, notre auteur accuse les Blancs européens en même temps d'avoir violé la civilisation du peuple noir qu'ils ont colonisé. Pour lui, l'ancienne colonie est :

Un tas d'étrangers qui viennent tout foutre en l'air chez toi. C'est pas pour les choux, ou les salades ou les mangues qu'ils font le voyage ! Ils en ont chez eux ! Mais parce qu'ils espèrent la grande richesse tout d'un coup ! Le filon ! L'or ! Le fric frac ! Alors mon vieux ils bouleversent tout ! Arrache-moi cette forêt. Enleve-moi cette rivière d'ici. Ils éventrent les murailles, vident les tiroirs comme n'importe quel cambrioleur ! (p.160).

A travers ses écrits, Salvat Etchart semble faire d'une haine personnelle qui a inspiré son témoignage. Il a profité de ses écrits pour blâmer les Blancs de n'avoir pas apporté des changements importants aux Antilles françaises de son premier contact avec les indigènes noirs jusqu'à l'époque contemporaine.

Sans aucun doute, Maryse Condé et Salvat Etchart reconnaissent que la réalité antillaise est telle que le passé a toujours une forte influence sur le présent. Et cette intrusion de ce passé dans le présent, à travers leurs romans, est à condamner violemment. Les deux écrivains antillais veulent une rupture totale avec un passé qui continue, grâce aux Blancs, à exercer un contrôle important sur la mentalité de l'homme antillais. Ils manifestent leur colère dans l'emploi des langues violentes et pleines d'invectives dirigé contre les Blancs.

CHAPITRE NEUF

LES PERSONNAGES PROTESTATAIRES DANS *LA MIGRATION DES CŒURS*

Le roman *La migration des cœurs* (1995) est généralement privé des personnages évoluant psychologiquement. Ces personnages sont instruments de refus ou protestation idéologique de l'auteur. Les personnages principaux dans la plupart sont des Noirs dans le roman sont conçus comme des utilités et des symboles. Une analyse profonde des personnages principaux tels que Razyé, Jean-Hilaire et Irmine, une femme blanche révèle la philosophie derrière la création de ces personnages protestataires dans le roman.

Razyé

Personnage que personne ne connaît pas l'histoire de sa naissance est investi d'un militantisme violent. Doué de qualité héroïque, ce personnage se torturait et choisit l'affrontement direct avec ses adversaires blancs. Il choisit de lancer des attaques féroces contre l'oppression et le mépris du Blancs dans les îles françaises dont il est victime. Deux facteurs majeurs expliquent sa résistance violente.

Le premier est une motivation personnelle pour accumuler des biens matériels et l'argent nécessaire pour rivaliser avec les Blancs dont Aymeric de Linsseuil est le plus reconnu. En tant que propriétaire de terre et riche employeur d'ouvriers, Aymeric de Linsseuil lui arrache Cathy, la femme qu'il aimait et qu'il a décidé d'épouser. Razyé sait bien qu'il ne peut pas lutter contre ce propriétaire blanc avec les mains vides. Il dit :

Je dois me venger. Et de l'homme qui a pris la femme que j'aimais (...) Mon plan est là, tout tracé. J'ai trimé trois ans à Cuba pour avoir les moyens de le réaliser. Je mettrai le deuxième à genoux et si je dois tuer le premier avec mes deux mains, je le ferai. (p.22).

Le deuxième facteur est l'état d'extrême pauvreté et d'impuissance que le peuple noir fait face dans les îles. La raison pourquoi Cathy préfère Aymeric de Linsseuil à Razyé est basé sur ce facteur. Sa décision d'abandonner Razyé est motivée par les richesses du Blanc. Elle explique elle-même sa décision dans ces termes grossiers : « Je ne pourrais jamais, jamais me marier avec Razyé. Ce serait dégradant. Ce serait recommencer à vivre comme nos ancêtres, les sauvages d'Afrique. » (.20)

Le choix consiste donc pour Cathy soit à se transformer à une grande femme avec son mariage avec le Blanc, soit à continuer à vivre comme ses ancêtres avec son mariage avec Razyé. Pour, elle, il est vain de ne pas s'installer dans le mode de vie bourgeois des Blancs dont Aymeric de Linsseuil représente. C'est à prix de mariage au Blanc qu'elle sortira de sa pauvreté. Elle sait bien qu'en épousant le plus grand planteur blanc qu'a connu l'histoire guadeloupéenne ne serait pas dramatique :

L'abolition de l'esclavage n'avait pas diminuée la fortune des Linsseuil, qui employaient encore une certaine de negres libres dans leur sucrerie de Sainte-Marthe et autant de travailleurs agricoles dans leurs latifundia, qui couvraient presque toute la superficie du bassin cannier de la Grande-Terre. (p.58).

Ce genre d'intimidation et mépris venant d'une femme qu'il aimait caractérisait l'époque contemporaine dans les îles françaises. Les femmes noires s'acharnent souvent à épouser un blanc. Dans ces îles, la liberté d'homme d'épouser la femme qu'il aime n'est pas respectée par les blancs et les femmes noires qui s'offrent gratuitement aux Blancs à cause de leurs richesses. En entendant ces terribles paroles et voyant ces terribles intimidation,

Razyé a décidé de fuir ses oppresseurs et les humiliations qu'il fait face dans leurs mains en Guadeloupe. :

En entendant ces terribles paroles, il était resté saisi. Puis il s'était enfui de la maison. Pendant des jours et des nuits, il avait couru comme un déviate, droit devant lui, sans savoir où il allait. Le soleil se levait et se cachait avec lui. La pluie le mouillait. L'embellissait. Le séchait (p.20).

Razyé choisit, à son retour de Cuba où il a fait l'apprentissage de la lutte contre la misère-morale et l'oppression de toutes sortes, de s'affronter à Aymeric de Linsseuil, son adversaire blanc mortel. Muni des biens matériels et l'argent nécessaire pour rivaliser avec Aymeric de Linsseuil, Razyé laisse manifester librement sa colère embouteillée depuis longtemps lorsque l'opportunité de venger l'homme blanc qui lui a arraché sa femme et la femme qui lui a rendu indigne de son amour pour elle se présentait :

Razyé tremblait de contentement. La mort de Cathy l'avait laissée désemparée, vide comme quelqu'un à qui on a arraché tous les organes vitaux. Il traînait son corps. Jean-Hilaire l'avait gonflé d'une énergie nouvelle. Ruiner Aymeric de Linsseuil avec l'aide et pour le compte des politiciens socialistes (p.123).

Pour Razyé, la revanche est une simple affaire personnelle d'homme à d'homme, corps à corps. Comme les « les marrons », il choisit de « terroriser personnellement » la communauté blanche en tirant sur le seigneur béké des plantations. Il choisit de causer de peur pour les Blancs par sa présence qu'il inspire une atmosphère d'insécurité jusqu'au moment qu'ils finissent par l'appeler « satan ». Aymeric de Linsseuil explique sombrement à Cathy l'arrivée de Razyé :

Ce Razyé est revenu. Bien chaussé, bien habillé. Si ce n'était sa couleur, il aurait une figure à être reçu dans n'importe quel salon (...). Alors, c'est qu'il a bien changé. Je l'ai aperçu dans le temps à l'église avec feu Hubert Gagneur et il ressemblait à Satan en personne (p.64).

Le courage de Razyé est aussi comparable à celui des « marrons ». Malgré l'énormité et la monstruosité du pouvoir économique d'Aymeric de Linsseuil, Razyé choisit hardiment de l'affronter personnellement chez lui. Il trouve que le Blanc abusait physiquement Cathy sa femme et Razyé y est venu pour la sauver. L'argument qui s'ensuit entre eux est dépeint ainsi :

Tout cela, c'est de ta faute ! C'est toi qui nous as imposé la compagnie d'un vaurien, d'un scélérat. Dans l'excès de sa colère, il s'avancait vers elle et semblait prêt à lever la main sur elle quand Razyé l'arrêta (...).

Touche-la, tu m'entends, et je fais couler ton sang au-dehors. Là-dessus, d'une simple bourrade, il envoya mon maître valdingué. Sur le tapis et prenant le bras d'Irmine, marcha tranquillement vers la sortie. Alors, il sembla que Cathy devenant folle. (...)

Fais quelque chose au lieu de rester là comme un tébé. Ah ! J'ai toujours su que tu n'es pas un homme ! (p.78).

Il faut une hardiesse et une bravoure pour oser d'aller chez son adversaire pour l'affronter. Aucune opportunité de se venger le Blanc est plus honorable. Le souci de terroriser les Blancs le donne beaucoup de joie et de contentement comme Jean-Hilaire nous fait à comprendre : « On m'a dit que tu as racheté la maison d'un Blanc-Pays ? Que tu as engrossé la fille d'un autre avant de l'épouser ? C'est cela même que nous devons tous faire. Les ruiner et les humilier (p.118).

JEAN-HILAIRE

Politicien par profession, ce maire de la Pointe se pose en redresseur de torts et en défenseur des droits de ses confrères, surtout les travailleurs surexploités. Pour mener à bonne fin son combat politique contre les Blancs, il devient le leader d'une partie politique. Il dit à Razyé pendant leur rencontre que : « j'ai créé un parti. Tu en as entendu parler ? » (p.118).

A travers son parti socialiste, il lance des attaques virulentes contre la bourgeoisie blanche dans les îles françaises :

Bientôt, les anciens propriétaires des habitations-sucreries allaient errer comme des âmes en peine sur les terres qu'ils avaient possédées tandis que les esclaves d'autrefois feraient la loi. Après tout, ce n'était que justice. Il n'avait lui-même souhaité des temps différents, à présent qu'ils se profilaient, pourquoi est-ce qu'il éprouvait tant de colère et de rancœur. Et contre qui ? (p.141).

Dans son parti socialiste, il s'engage à protester contre l'injustice en adressant de venimeux la « paupérisation plus grande » aux Antilles françaises dont les Noirs sont les victimes, Jean-Hilaire est trop idéaliste et utopique dans sa vision « de ruiner et d'humilier la bourgeoisie blanche » (p.118).

Son approche est un peu trop intellectualiste, donc inefficace pour mobiliser largement les *damnés des terres*, les paysans. Il avait adopté la stratégie verbale de revendication mais cette stratégie verbale n'arrive pas à changer le statu quo.

En tant que maire, il souhaite créer une société libre et juste, mais il ne possède pas suffisamment l'énergie, la force et le moyen de l'achever. Il est obligé alors d'inviter Razyé de venir à son secours : « On m'a dit que tu as racheté la maison d'un Blanc-Pays, Que tu as engrossé la fille d'un autre avant de l'épouser ? (...) C'est cela même que nous devons tous faire. Les ruiner et les humilier ». (p.118).

IRMINE

Irmine est la petite sœur d'Aymeric de Linsseul qui venait de terminer ses études universitaires à Versailles en France. Irmine est une femme blanche qui critique férocelement les activités des Blancs dans les îles françaises, surtout celles de sa famille propre. A l'image de l'auteure, elle passe au côté de l'ennemi (les Noirs) en se révoltant

contre le racisme et l'altérité des Blancs dont sa famille est la plus connue. Elle décrit la situation peu après son départ pour la France ainsi :

Avant même de connaître Razyé et de mettre au monde son enfant, je m'intéressais aux Noirs. Je suis née bien après l'abolition de l'esclavage et *Mabo* Julie m'en a toujours parlé comme du temps de l'enfer. Pourtant, je n'imaginai pas comment la condition des Noirs avait pu être pire que celle que je connaissais. Je voyais les Noirs partout. (...). Mon père soutenait qu'il fallait s'en méfier ; ma mère rappelait les devoirs des chrétiens à leur endroit. En réalité, personne ne s'occupait de savoir exactement qu'ils étaient. Je crois que leurs passions sont plus fortes que les nôtres et leurs rêves plus fous à l'intérieur de leurs têtes. Je crois qu'ils sont anarchiques. Parce qu'ils ont beaucoup souffert, ils sont susceptibles, agressifs, lents à se confier et à dire la vérité. Dans leurs idées, rien jamais ne pourra venir à bout de la scélératesse de l'existence. (pp. 107-108).

Malgré sa position dans la famille des Linsseuil, Irmine décidait de protester contre l'injustice et les méfaits de sa race, l'injustice et les méfaits qu'elle voyait autour d'elle. Elle refuse d'accepter la mentalité de supériorité et l'oppression de formes diverses pratiquées par des gens de sa race. Elle déclare ses partis pris à Cathy qui avait tenté de la persuader de la nécessité d'abandonner et méfier Razyé. Cathy l'avait dit que Razyé est « une personne sans éducation ni culture » (p. 67). Cathy identifie l'analphabétisme de Razyé comme le facteur majeur dans lequel le choix de Razyé comme son amour n'est pas acceptable. Elle lui avait méprisée devant Irmine dans les termes suivants : « il est une personne sans éducation ni culture (...). Il n'a pas dû ouvrir un livre et, s'il sait compter, il sait à peine signer son nom. (p.67).

Contrairement à ce qu'attendait Cathy, son langage injurieux et ton colérique envers Razyé n'avait pas apporté d'importants changements dans le cœur d'Irmine. En tant qu'une femme bien éduquée, Irmine est bien malin et sait manier Cathy et sa famille. Elle se sert

de la parole pour convaincre Cathy de l'amour et la tendresse que l'apporte Razyé. Elle est capable de tout faire pour les Noirs qu'elle aime :

Qu'est-ce que cela peut me faire ? Est-ce que tu crois que, moi, je suis forte en français et que j'ai lu beaucoup de livres dans ma vie ? Il ne ressemble à aucun de ces *flègèdès* qu'on veut nous obliger à aimer. (p.77)

Non seulement Irmine s'attaque à cette idéologie de Cathy, elle condamne aussi tous les Blancs pour leurs activités racistes. Les activités antiracistes d'Irmine étaient dramatiques. Ce scandale la coûte sa position dans sa famille. A cause de la participation active d'Irmine dans la lutte pour l'égalité de toutes les races en Guadeloupe, sa famille la déshérita. Elle remarque que :

Comme j'étais encore mineure, Razyé avait dû écrire à mes parents pour obtenir leur permission et ma mère avait répondu d'une main vieillie, toute tremblante : *pour nous, Irmine est déjà morte. Faites ce que vous voulez avec elle* (p.110).

Son engagement et participation active à la cause des Noirs se manifeste à travers son adhésion à tous les comités et groupes antiracistes. Elle est transfuge. Elle décrit son engagement actif ainsi :

Quand le bruit de ma présence chez *Mabo* Julie s'est répandu, les gens sont sortis de tout partout pour me regarder comme bête curieuse. Ce n'était pas tous les jours qu'une Blanche tombait aussi bas. La maison ne désemplissait pas, et c'était toute une rumeur de parole et d'exclamation en créole qui m'entourait. Les commères s'arrêtaient sur le chemin du marché ou bien leur seau sur la tête en revenant de la corvée d'eau à la fontaine. Les enfants ne connaissaient pas de meilleur jeu que celui de me toucher. Les filles peignaient mes cheveux sans se fatiguer. Les garçons caressaient mes bras ou mon cou. De mon côté, je les regardais avec curiosité. A cette époque, le pays vivait des temps très difficiles. Des politiciens noirs parcouraient le pays à cheval en beuglant des discours sur l'égalité et la justice raciale. On voyait à présent des Noirs maires, députés, sénateurs (p.108).

La protestation d'Irmine dépasse le niveau idéologique et se manifeste aussi à travers des actes symboliques. Par exemple, Irmine avait choqué tout le monde, surtout la communauté blanche quand elle a refusé toutes sortes d'hommes blancs et puis épousa Razyé, un Noir. En fait, leur relation sexuelle provoqua un grand retentissement dans le public guadeloupéen. Ce geste et affaire entre les deux est une démonstration pratique de son engagement actif dans la lutte sur l'égalité et la justice raciale. C'est aussi un témoignage éloquent de son amour pour les Noirs. Irmine ne fait jamais la discrimination raciale, elle fréquente les Noirs comme avons souligné ci-dessus.

La protestation d'Irmine consiste donc de ne pas se conformer à une tradition qui est basée sur la logique raciste des Blancs. Elle demeure tout au long du roman inflexible dans son parti pris. Malgré les pressions et d'autres manœuvres et d'intimidation employés par Cathy et la famille d'Irmine, elle ne change pas d'opinion sur les Noirs. Elle affirme sans équivoque l'irréversibilité et la totalité de sa protestation contre Cathy dans les termes suivants :

Tu dis que c'est ton ami et c'est ainsi que tu parles de lui ? Cela montre bien le genre de personne que tu es. Tu n'es qu'une hypocrite, une langue de vipère (pp.70-71).

Maryse Condé, tout au long du roman présente Irmine comme l'ennemi implacable de sa race propre. Elle se réalise s'idéalise dans ce personnage. Irmine est indéniablement l'alter ego romanesque de Condé

Conclusion à la troisième partie

Au terme de cette troisième partie de notre travail qui porte sur le Blanc dans l'ère contemporaine, quelles réflexions peut-on porter sur les préoccupations de nos auteurs ? Quelques remarques importantes s'imposent à travers notre analyse.

Le refus et la protestation contre les Blancs ont été un aspect important dans la vie antillaise. Les auteurs antillais de notre corpus s'appuient fortement sur cette réalité non seulement dans le domaine économique et culturelle. La réalité est amplement présentée aussi les écrits.

Cette partie nous permet aussi à interroger la structure du roman à travers le choix de l'écrit. Ce choix est fondé sur l'esthétique pamphlétaire d'une sorte. Nous sommes obligés à chaque instant de notre analyse de nous appuyer sur les caractéristiques formelles que la dernière partie nous a permis de dégager. Dans cette dernière partie qui s'achève donc, nous avons pu analyser la vie sociale, économique et culturelle dans les îles françaises en soulignant les modes concrets et esthétiques de cette analyse.

Conclusion générale

C'est la représentation du Blanc dans îles françaises telle que Salvat Etchart, Aimé Césaire, Edouard Glissant, Maryse Condé et Patrick Chamoiseau le décrit dans leurs créations littéraires qui ont constitué le point de départ de notre travail. Nous avons choisi de nous limiter exclusivement aux œuvres romanesques et théâtrales de ces auteurs antillais francophones, laissant de côté leurs œuvres poétiques. Nous nous sommes intéressés ici qu'à six romans et deux pièces théâtrales.

Bien qu'il y ait un certain accroissement très récent de l'intérêt pour les créations littéraires de nos auteurs de corpus. Il n'existait pratiquement aucun travail sur les créations littéraires de notre corpus où l'étude est effectuée sur deux aspects : thématique et stylistique. Ce faisant, l'étude est visée à un mariage entre la « forme » et le « fond » des œuvres littéraires qui constituent notre corpus. Cela nous a permis d'analyser des divers procédés esthétiques et stylistiques à travers lesquelles le thème de « Le Blanc dans les créations littéraires antillaises » est véhiculé. Ce faisant, nous croyons qu'un travail

sérieux est effectué. Comme le constate Ada Ugah, un travail sérieux doit être soucieux de ne pas tomber dans le piège d'un critique « ignorante des intentions profondes qui animent un créateur aussi bien que du cheminement du désir et de l'acte sublimation qui le travaillent ».

Nous avons vu au cours de l'étude qui s'achève qu'à travers les créations littéraires, Salvat Etchart, Edouard Glissant, Aimé Césaire, Maryse Condé et Patrick Chamoiseau nous trace « un trajet historique », c'est-à-dire l'incessant échange qui existe au niveau de la relation et contact entre les Blancs et les Noirs dans les îles françaises. Leurs œuvres littéraires prennent appui sur le concret pour dévoiler l'excès des Blancs et le drame du peuple noir qui ont retrouvé leur pays mais qui est encore loin de le posséder. Ainsi le pessimisme est atténué par l'optimisme dans le futur.

Dans le domaine de la création littéraire, toute conclusion se révèle provisoire. Ici, nous nous contentons simplement de faire deux constats relatifs au fonctionnement de l'imagination créatrice des écrivains de notre corpus vu à travers leurs romans et pièces théâtrales.

Le premier concerne les étapes successives des relations des Blancs avec le peuple noir antillais et l'apport de ces relations. Depuis des années, les Blancs ont connu des étapes successives dans leurs rapports avec les Noirs. A chaque étape dans leur rapport, surtout pendant la période de l'esclavage et dans la période de l'administration coloniale aux Antilles françaises, les Noirs étaient toujours soumis aux maîtres blancs à qui devrait leur survie socio-économique. Contrairement aux changements importants que nourrissaient et attendaient les Noirs à leurs rapport avec les Blancs, leur émancipation socio-économique, culturelle et politique, s'est vu continuellement éroder par la réalité amère des choses.

Dans leurs créations littéraires, les auteurs de notre corpus nous montrent les telles qu'elles sont « actuellement », ressemblent de près à ce qu'elles étaient à l'époque de l'esclavage. En réalité, certains de la période de l'esclavage se manifestent toujours. Par exemple, les Noirs qui se trouvent autour des Blancs se comportent toujours comme des esclaves de jadis à l'égard des Blancs. De plus, le système de vente des esclaves qui par la suite « fabriquent » d'autres esclaves pour leurs maîtres blancs. Ce genre d'accouplement que les Blancs organisaient aussi bien que le complexe d'infériorité chez Noirs ont retenu l'attention de nos auteurs qui par la suite les condamnaient.

Le deuxième concerne l'engagement protestataire des Noirs telle que Maryse Condé et le décrit dans leurs créations littéraires. En fait, la quête des changements importants est le tremplin d'un désir plus profond chez notre auteur. Condé a démontré, à travers son roman qui a constitué notre corpus qu'elle n'est pas seulement une romancière et dramaturge du talent, elle est aussi une écrivaine engagée. Elle a démontré, à travers son roman de la nécessité de la résistance et la protestation à l'égard de la sujétion politique, socio-économique et psychoculturelle de l'homme blanc. Cet engagement protestataire s'avère nécessaire pour briser le joug de la détention et l'exercice du pouvoir économique des Blancs aux Antilles françaises aussi bien que la paupérisation des Antilles françaises dont souffrent les Noirs.

Nous avons vu au cours de l'étude qui s'achève que Salvat Etchart, Aimé Césaire, Maryse Condé, Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau ne sont pas seulement des romanciers et dramaturges du talent, ils sont aussi des « philosophes » qui veulent éveiller la conscience du peuple noir aux Antilles françaises à l'égard des Blancs. Ils veulent les montrer de la nécessité de l'indépendance, digne de son nom. A travers leurs créations littéraires, nous avons constaté qu'ils ne veulent ni asservissement ni assimilation. Ils veulent l'émancipation des Noirs et l'égalité de toutes les races humaines aux Antilles françaises.

BIBLIOGRAPHIE

1. OUVRAGES DE BASE

Césaire, Aimé. *La Tragédie du roi Christophe*. Paris : Présence Africaine, 1963.

Chamoiseau, Patrick. *Texaco*. Paris : Gallimard, 1992.

Condé, Maryse. *Dieu nous l'a donné*. Paris : P-J Oswald, 1972.

----- *Mort d'Oluwémi d'Ajumako*. Paris : P-J Oswald, 1973.

----- *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*. Paris : Editions Mercure de France, 1986.

----- *La Migration des cœurs*. Paris : Editions Robert Laffont, 1995.

Etchart, Salvat. *Les Nègres servent d'exemples*. Paris : Désormeaux, 1977.

----- *Le Monde tel qu'il est*. Paris : Mercure de France, 1967.

Glissant, Edouard. *Le Quatrième siècle*. Paris : Seuil, 1964.

2. OUVRAGES LITTÉRAIRES ET ARTICLES SUR LES CRITIQUES LITTÉRAIRES CONSULTÉES

Achéén, René. « Pour une grammaire de l'histoire antillaise » in *Les Temps modernes*,
1983, pp.441-442.

Achour, Christine et Rezzoug, Simone. *Convergences Critiques*. Alger: Opu, 2005.
Akpagu,

Agnot, Marc. *La parole pamphlétaire*. Paris: Payot, 1982.

----- *Violence du texte*. Paris : L'Harmattan, 1981.

Ajah, R.O. «Historizing Trauma and Traumatizing History in Francophone African War

Narrative: «Post Memory and Testimony of Scholastique Mukasnga and Ahmadou

Kourouma» in *Review of Arts and Social Sciences*, vol.5 (2016), pp.88-105.

Akpagu, Zana. « L'Autre : Otherness, Alienation and Protest in Francophone Afro-

Caribbean Novels». Inaugural Lecture delivered at the University of Calabar, 26th

August, 2019.

Alain, Baudot. « D'un pays (re) possédé » in *Etudes Françaises*, no.10, novembre 1974,

Pp. 359-373.

----- « Esquisse d'une histoire de la littérature antillaise et guyanaise » in *Notre*

Librairie, no.49, juillet-septembre 1977, pp.42-62.

----- « Les Ecrivains antillais et l’Afrique » in *Notre Librairie*, no.73, 1984, pp.89-100.

Angrey, Unimna. *Les romans de Maryse Condé et les perspectives de l’avenir des Antilles*.

Calabar : Optimist Press, 2008.

_____ *Les Rêveries du père dans le roman antillais*. Lagos : Serenity Publishers, 2008.

Anyà, Fidel, Exile and the West Indian Novelist: “A Study of Samuel Selvon’s *The Lonely*

Londoner”, in Austine A. Akpuda (ed.): *The Black Presence in Caribbean Literature*,

Enugu: Samdrew Production, Nigeria, 2005, pp.180-193.

Armet, August. «Guadeloupe et Martinique: des sociétés «kraze». *Présence Africaine*, no.

121/122, 1982, pp.12-19.

----- « Aimé Césaire, homme politique » in *Etudes littéraires*, vol.6, no.1, avril 1973,

pp. 81-98.

Arowolo, Bukoye. «Racial Interactions and Alienation in Francophone Caribbean Literature

» in Mokwenye Cyril (ed.) *Topics in Francophone Caribbean Literature*, Benin City, Mindex Publishing Company Limited, 2013, pp.88-105.

----- « Littérature noire des Antilles francophones: Notes introductives » in *Cours*

de Langue et littérature françaises. Matieu Nnorka (ed.), 1999, pp.89-99.

Barthes, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, 1972.

Brossat, Alain et Maragnes, Daniel. *Les Antilles dans l'impasse?* Paris : Edition Caribéenne

1981.

Baudot, Alain. « D'un pays (re)possède » in *Etudes françaises*, No.10, 1974, pp.107-132.

----- « Esquisse d'une histoire de la littérature antillaise et Guyanaise in *Notre*

Librairie, no.49, 1979, pp.42-62.

Capécia, Mayotte. *Je suis Martiniquaise*. Paris : Correa, 1958.

Célestine, A. « Mobilisations et identité chez les Antillais en France : Le choix de la

différenciation » in *REVUE Asylon*, vol.8, 2013, pp.1-25.

Césaire, Aimé. « Société et littérature dans les Antilles » in *Etudes littéraires*, vol.6, no.1,

1973, pp.9-20.

----- *Une Tempête*. Paris : Seuil, 1980.

Condé, Maryse. *Le roman antillais (Tome 2)*. Paris : Nathan, 1997.

Corzani, Jack. *La littérature des Antilles-Guyane françaises*. Fort-de-France : Désormeaux

1978, Tome 6.

----- *Encyclopédie antillaises (prose)*. Fort-de-France : Editions Désormeaux, 1971.

----- « Guadeloupe et Martinique : La difficile voie de la Négritude et de l'antillanité »

in *Présence Africaine*, no.76, 4ème tome, 1970, pp.16-42.

Degras, Priska. «La Nouvelle generation litteraire caraibe » Notre Librairie, no. 146, octobre

decembre, 2001, pp.84-87.

Delas, Daniel. « Dany Laferrière, un écrivain en liberté. » Notre Librairie, no. 146, octobre-

décembre, 2001, pp. 88-91.

Duchet, Claude. « Une écriture de la socialité » in *Poétique*, no.16, 1973, p.176.

Fanon, Frantz. *Les Damnés de la Terre*. Paris : La Découverte/poche, 2002.

Fanouh-Siefer. Léon. *Le mythe du Nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française*

de 1800 à la deuxième guerre mondiale. Paris : Klucksiek. 1968.

Eweka, Israël. « Notes quadrangulaires sur la littérature antillaise d'expression française »

in *Le Bronze*, vol. 1, no.2, novembre 2013, pp.74-96.

Glissant, Edouard. *La Case du Commandeur*. Paris : Le Seuil, 1981.

_____ *Discours antillais*. Paris : Le Seuil, 1981.

Guerin, Daniel. «Un futur pour les Antilles» in *Présence Africaine*, in no.6, 1956, pp.20-27.

Jean-Pierre, Mboukou-Makouta. « Suggestions méthodologiques aux candidats au D.E.A »

in *Anales de l'université d'Abidjan* tome xiii, 1974, p.130

Jean, Mcleod. *Beginning Post Colonialism*. Manchester: Manchester University Press,

2000.

Lacrosil, Michele. *Sapotille et le serein d'argile*. Paris : Gallimard, 1960.

----- *Cajou*. Paris : Gallimard, 1961.

Lirus, Julie. *Identité antillaise*. Paris : Editions Caribéennes, 1979.

Ménil, René. « Généralités sur «l'écrivain » de couleur antillais » in *Légitime Défense*, 1970,

pp. 7-9.

----- « Une quête de courants souterrains » in *CARE*, 1983. pp.27-31.

Moudileno, L.L. *L'Ecrivain antillais francophone au miroir de sa littérature* : Paris.

Karthala., 1997.

Mokwenye, Cyril. « Le Complexe du Noir antillais à travers l'œuvre de Salvat Etchart »
in

Le Français au Nigéria, vol.14, 1988, pp. 20-28.

----- « L'Intellectuel antillais francophone face à la libération du peuple :

réflexions sur *Dieu nous l'a donné* de Maryse Condé » in *Ife Journal of Foreign*

Languages, no.3, April 1997, pp. 24-30.

----- «Du titre au texte: interprétation thématique de quelques titres des

œuvres littéraires antillaises francophones. » *Revue nigériane d'études françaises*,

vol.1 no 2, 1994, pp. 90-105.

----- « L'Ecrivain antillais francophone devant son public : problèmes et

perspectives. » *Revue nigériane d'études françaises*, vol.1 no. 5, 1997, pp.95-109.

----- René Maran et Salvat Etchart : Renégats ? Négrophiles ? ou Humanistes ?

Réflexions sur *Batouala* et *Les Nègres servent d'exemple* » *Revue nigériane d'études*

françaises, vol.1 no. 6, 1998, pp.104-116.

----- *Littérature antillaise : Essais*. Benin City : Mindex Publishing Company

Limited, 2006.

Moura, Jean-Marc. *Littérature francophones et théorie postcoloniale*. Paris : Quadrige

Manuels, 2013.

Moye, Austin et Omonigho, Stella. « La Réhabilitation de l'image des figures légendaires

dans le théâtre Africain francophone : une lecture de *Kondo le requin* de Jean Pliya

et de *Lat Dior* de Mamadou Seyni M'bengue » in RANEUF, no.13, novembre

2015,

pp.23-37.

Ngal, M. Aimé Césaire : *Un homme à la recherche d'une patrie*. Dakar : Les Nouvelles

Editions Africaines, 1975.

----- « L'image et l'enracinement chez Aimé Césaire » in *Présence Francophone* »

No. 6, 1973, pp.5-28.

Ntronfo, André. *L'homme et l'identité dans les romans des Antilles et Guyane françaises*.

Sherbrooke : Editions Naaman, 1982.

Oguntola, Olusola. « L'Héritage africain à travers *Gouverneurs de la rosée* et *La Tragédie du roi Christophe* » in *Le Bronze*, vol.5, novembre 2017, pp. 171-193.

Omembu, Obiajuru Emmanuel et Williams-Umeaba, Chidi Ifeyinwa. « Le Blanc dans les romans antillais Francophones » in *AGORA : Journal of Foreign Language Studies*, No.8, 2022, pp.48-62.

----- « Novelists as Critics: Maryse Condé's Post Independence Criticism of Africa ».

in *Journal of Arts and Humanities (UDJA)*, Vol. 1, 2023, pp. 241-256.

Osawaru, Terry Aigbeovbioso. « Fondements idéologiques du marronnage aux Antilles françaises : illustrations littéraires » in *Présence Africaine*, vol.2, no. 204, 2023, pp. 17-29.

----- « Aspects de la racialisation aux Antilles françaises » in *Revue de Linguistique*

Appliquée, de Littérature et d'Education, vol. 4, No. 3, 2021, pp. 62 -76.

----- « La responsabilité de l'écrivain antillais contemporain de l'extérieur » in *NEOHELICON*, Budapest : Akademia Kiado, Budapest, 9, novembre, 2021, pp.669-676.

----- « Entre pays de départ et pays d'accueil : le dilemme de l'écrivain antillais de langue française » in *Revue interafricaine de littérature, linguistique et philosophie*, vol.14, No.2, 2022, pp.74-90.

-----« La littérature engagée et le romancier antillais de l'extérieur » in *Journal de la*

Recherche scientifique de l'Université de Lomé, vol.23, No.3, 2021.

Osterhammel, Jürgen. « Colonialisme » et « Empires coloniaux », in *Labyrinthe*, no. 35 (en ligne), <http://labyrinthe.revues.org/4083>.

Régis, Antoine. *Littérature franco-antillaise*. Paris : Karthala, 1992.

Saïd, Edward Wadia. *Culture et Impérialisme*. Paris : Fayard, 2001.

Timothy-Asobele, S.J. « Le Roi Christophe d'Aimé Césaire : Une figure historique et une figure mythique devenue un mythe littéraire » in *Ife Journal of Foreign Languages*, No.3, 1997.

Toumson, Roger. « Les écrivains afro-antillais et la réécriture in *Europe*, No. 612, 1980, pp. 115-127.

René Wellek et Austin Warren. *Theory of Literature*. Chicago: University of Chicago Press, 1971.

Zobel, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*. Paris : Présence Africaine, 1975.

_____ *Quand la neige aura fondu*. Paris : Editions Caribéennes, 1979.

3. THÈSE ET MÉMOIRES CONSULTÉS

Akpagu, Zana (1994). *La Protestation dans le roman antillais francophone contemporaine*.

Thèse de doctorat inédit : L'Université de Benin-City, Nigeria.

Mokwenye, Cyril (1986). *Salvat Etchart et la réalité martiniquaise*. Thèse de doctorat

inédit : L'Université de Bordeaux 111.

Osawaru, Terry (2017). *L'Ailleurs et le roman antillais francophone*. Thèse de doctorat

inédit : L'Université de Benin-City, Nigeria

Ugah, Adah (1986). *L'imagination créatrice dans l'œuvre romanesque d'Edouard Glissant*

(*Essai sur la représentation de l'eau, de la terre et du feu*) : L'Université de Bordeaux 111.

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATION	I
DÉDICACE	II
REMERCIEMENTS	III
RÉSUMÉ	IV
ABSTRACT	V
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1 -14

PREMIÈRE PARTIE : L'IMAGE DU BLANC AUX ANTILLES FRANÇAISES À L'ÈRE PRÉCOLONIALE -----	15
Chapitre Un : L'image du Blanc aux Antilles Françaises dans les créations littéraires antillaise francophones-----	15 - 35
Chapitre Deux : Le quotidien du Blanc aux Antilles françaises -----	36 -65
Chapitre Trois : L'invasion Blanche des Antilles françaises -----	66 - 77
Conclusion à la première partie-----	78 - 79
DEUXIÈME PARTIE : L'IMAGE DU BLANC AUX ATILLES FRANÇAISES À L'ÈRE COLONIALE -----	80 -82
Chapitre Quatre : Les Noirs vus par les Noirs dans <i>La Mort d'Oluwémi Ajumako</i> ----	83-92
Chapitre cinq : Les Noirs vus par les Noirs dans <i>La Tragédie du Roi Christophe</i> ---	93-100
Chapitre Six : Les Noirs vus par les Blancs -----	101 -107
Conclusion à la deuxième partie -----	107
TROISIEME PARTIE : L'IMAGE DU BLANC AUX ATILLES FRANÇAISES À L'ERE CONTEMPORAINE -----	108
Chapitre Sept : La portée du Blancs aux Antilles Françaises -----	109 -134
Chapitre Huit : La résistance du Blanc : perspective littéraire -----	135 -150
Chapitre Neuf : Les personnages protestateurs contre <i>Le Blanc Dans La Migration Des Cœurs</i> De Maryse Condé -----	151 - 158
Conclusion à la troisième partie -----	158
Conclusion générale -----	159-161

Bibliographie ----- 162-169

Table des matières -----170 -171